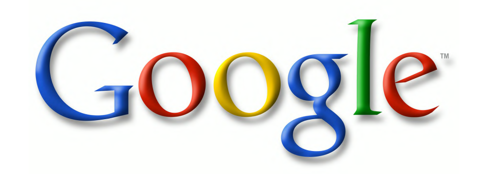
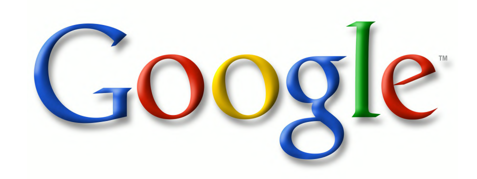



Google

5/-



Margherita [illegible]

LUNE DE MIEL

DU MÊME AUTEUR

Format gr. in-18.

PETIT BOB, 46e édition	1	vol.
LA VERTU DE LA BARONNE, 18e édition	1	—
CE QUE FEMME VEUT...? 17e édition	1	—
AUTOUR DU MARIAGE, 91e édition	1	—
LE MONDE A CÔTÉ, 22e édition	1	—
UN HOMME DÉLICAT, 22e édition	1	—
PLUME ET POIL, 17e édition	1	—
SANS VOILES, 18e édition	1	—
ELLES ET LUI, 19e édition	1	—
LE PLUS HEUREUX DE TOUS, 14e édition	1	—
SAC A PAPIER, 13e édition	1	—
AUTOUR DU DIVORCE, 47e édition	1	—
JOIES CONJUGALES, 21e édition	1	—
POUR NE PAS L'ÊTRE! 19e édition	1	—
LES « SÉDUCTEURS »! 17e édition	1	—
PAUVRES P'TITES FEMMES! 18e édition	1	—
MADEMOISELLE LOULOU, 19e édition	1	—
PETIT BLEU, 17e édition	1	—
OHÉ! LES PSYCHOLOGUES!... 13e édition	1	—
MADEMOISELLE ÈVE, 16e édition	1	—
Ô PROVINCE! 14e édition	1	—
L'ÉDUCATION D'UN PRINCE, 11e édition	1	—
C'EST NOUS QUI SONT L'HISTOIRE!!! 14e édition	1	—
OHÉ! LA GRANDE VIE! 12e édition	1	—
UN RATÉ, 15e édition	1	—
UNE PASSIONNETTE, 18e édition	1	—
MONSIEUR FRED, 18e édition	1	—
CES BONS DOCTEURS, 22e édition	1	—
MARIAGE CIVIL, 13e édition	1	—
MONSIEUR LE DUC, 16e édition	1	—
TANTE JOUJOU, 19e édition	1	—
PAS JALOUSE! 22e édition	1	—
MADAME LA DUCHESSE, 18e édition	1	—
LE 13e, 18e édition	1	—
LE MARIAGE DE CHIFFON, 49e édition	1	—
PROFESSIONAL-LOVER, 19e édition	1	—
LEURS AMES, 26e édition	1	—
LE CŒUR D'ARIANE, 20e édition	1	—
CES BONS NORMANDS! 20e édition	1	—
LE BONHEUR DE GINETTE, 27e édition	1	—
BIJOU, 30e édition	1	—
EUX ET ELLE, 20e édition	1	—
JOIES D'AMOUR, 27e édition	1	—
LA FÉE SURPRISE, 24e édition	1	—
SPORTMANOMANIE, 15e édition	1	—
MIQUETTE, 24e édition	1	—

Éditions illustrées

LES CHASSEURS, illustrations de Crafty	1	—
PETIT BLEU, illustrations de Marold	1	—

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 22572-10-98. — (Encre Lorilleux).

Martel de Janville, Sibylle

GYP, pseud.

LUNE DE MIEL

VINGTIÈME ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER, 3

1898

LUNE DE MIEL

LUNE DE MIEL

A Lucerne. Dans l'hôtel élégant.

Grand salon, dont les portes-fenêtres ouvrent sur un large balcon donnant sur le lac. Table couverte de revues et de journaux. Divans de cuir vert, fauteuils de canne à bascule, piano, billard, etc., etc.

Après le déjeuner.

Une vingtaine de personnes sont réunies dans le salon. Un monsieur très brun et très joli garçon est au piano et chante des chansons mexicaines. Plusieurs Américaines l'entourent et l'écoutent attentivement. Un Anglais s'amuse à faire des carambolages. Quelques

mères ou gouvernantes travaillent. Plusieurs jeunes gens vont et viennent.

Dans un fauteuil à bascule :

ELLE, *Le Gaulois* à la main. Costume de batiste bleu bluet, garni de broderie anglaise, col marin très ouvert, ceinture bébé en moire bleu ciel, bas de soie bleu ciel, souliers vernis à barrettes.

LUI, debout à l'entrée du balcon, cause avec un monsieur, en suivant de l'œil ELLE, qui, tout en ayant l'air de lire *Le Gaulois*, écoute en réalité le jeune homme aux chansons mexicaines.

LUI. — Sans doute, monsieur, vous avez parfaitement raison... ce qui nous perd, c'est l'incapacité des gens au pouvoir... *(A part.)* Elle semble écouter cet animal avec un intérêt!... ça m'agace!... je vais l'emmener... Oh! sa robe est trop courte! quand elle est renversée ainsi, on voit la moitié du mollet... et quel mollet!... elle doit s'en rendre compte cependant... Eh parbleu! c'est probablement pour ça qu'elle... *(Il lâche brusquement le*

*monsieur au milieu d'une tirade politique et s'approche d'*ELLE.*)*

ELLE, *levant le nez.* — Ah ! c'est vous !... *(Elle reprend sa lecture.)*

LUI. — Quand vous voudrez, nous irons...

ELLE. — Où ça ?...

LUI, *très aimable.* — Nous promener... visiter les admirables sites qui...

ELLE, *se pelotonnant dans son fauteuil.* — Plus tard... nous avons le temps !...

LUI. — Vous préférez rester dans cet affreux salon ?... au milieu de cette atmosphère empestée de tabac ?...

ELLE, *railleuse.* — Le tabac vous incommode à cette heure ?... moi, je me trouve très bien ici... ce fauteuil est excellent, et cet « affreux salon », ayant l'immense avantage de n'être pas un « admirable site », vous m'y laissez tranquille !... Vous m'en avez tant fait contempler, bon gré mal gré, « d'admirables sites » que je suis heureuse de reposer mes yeux un instant sur *Le Gaulois*... il me rappelle Paris, ce pauvre *Gaulois*... Ah ! je n'ai jamais trouvé les Champs-Élysées si beaux que depuis que

je vois la Suisse!... en voilà un pays qui fait regretter les autres!...

LUI. — Il me semble pourtant que la Suisse devrait vous charmer, vous qui êtes artiste...

ELLE. — Ne me répétez donc pas toujours que je suis artiste, ça m'agace... d'ailleurs, ce ne serait pas une raison pour me faire admirer tout cet amoncellement de beautés... il y en a trop !... j'aime les choses plus simples, moi!... je trouve les Pyrénées splendides et les Vosges bien supérieures à ces décors d'opéra-comique, devant lesquels vous croyez devoir vous pâmer...

LUI. — Vous n'êtes pas de bonne humeur, ma chérie?...

ELLE. — Pas trop... j'ai le spleen... je n'aime décidément que la France... *(Elle jette un coup d'œil autour du salon.)* et les Français...

LUI, *d'un ton pointu.* — Ce qui ne vous empêche pas de regarder les Espagnols sans trop de déplaisir...

ELLE. — De les écouter, vous voulez dire?...

LUI. — C'est un singulier passe-temps!... ce

monsieur est ridicule et chante comme une pantoufle...

ELLE, *souriant gentiment.* — Dame!... quand on est à court de distractions, on saute sur toutes celles qu'on trouve... du reste, vous êtes injuste... ce monsieur ne chante pas merveilleusement, c'est vrai, mais sa voix est très belle et...

LUI. — Oh! belle!...

ELLE. — Superbe, et timbrée, et chaude... Oh! vous le savez très bien, et c'est ça qui vous vexe...

LUI, *protestant.* — Ça qui me vexe?...

ELLE. — Oui, ça vous vexe... parce que vous voyez que je l'écoute avec plaisir...

LUI. — Je m'aperçois surtout que cet escogriffe a une façon d'être très inconvenante avec toutes les femmes en général et avec vous en particulier...

ELLE, *jouant la surprise.* — Avec moi?... il ne m'a jamais parlé!...

— Vous me comprenez fort bien... il se plante en face de vous et vous regarde fixement... à table ses yeux ne vous quittent

pas... dans l'escalier, ici, dehors, partout, nous le trouvons toujours sur notre chemin...

ELLE, *moqueuse.* — C'est probablement vous qui lui plaisez!... au reste, ça n'a rien d'offensant... il est très bien, ce monsieur, c'est peut-être un grand d'Espagne...

LUI, *sans voir qu'elle se moque.* — Allons donc!... c'est un marchand de chocolat tout au plus!... je ne comprends pas en quoi ça peut vous amuser de coqueter ainsi?...

ELLE. — Coqueter?...

LUI. — Enfin, je sais ce que je veux dire...

ELLE. — Vous avez de la chance!...

LUI, *agacé.* — Je vous laisse si vous n'êtes pas disposée à sortir... je vais marcher pendant une heure ou deux et je reviendrai par le Lion que je veux revoir...

ELLE. — Ah! bien, c'est ça!... j'irai au-devant de vous jusque-là... ce n'est pas loin, je crois, le Lion?...

LUI. — A un kilomètre à peine...

ELLE. — La distance me convient... à quelle heure serez-vous là-bas?...

LUI, *tirant sa montre.* — Il est deux heures...

voulez-vous à quatre heures moins un quart devant le Lion ?...

ELLE. — C'est entendu... *(Elle reprend sa lecture.)*

LUI, *hésitant.* — C'est que... est-ce que vous allez rester ici seule ?...

ELLE. — Où voulez-vous que j'aille ?...

LUI. — Mais... je crois que votre appartement conviendrait peut-être mieux... vous êtes si jeune, ma chérie, que...

ELLE, *se levant et lançant* Le Gaulois *sur la table.* — Ce que je donnerais pour avoir quarante ans !...

(Elle sort suivie par Lui.)

Dans une chambre ayant vue sur le lac.

LUI. — N'êtes-vous pas aussi bien ici ?... qu'en pensez-vous ?...

ELLE, *moqueuse.* — Je pense que c'est étonnant comme je m'amuse depuis que je suis mariée !... *(Elle s'assoit sur le canapé.)*

LUI, *avec reproche.* — Ma chérie !... *(Il*

s'assoit près d'elle.) Si vous saviez à quel point je vous aime...

ELLE, *énervée.* — Je vous assure que je n'en doute pas... si c'est pour me le persuader que vous devenez jaloux, c'est absolument superflu...

LUI, *lui passant un bras autour de la taille et l'attirant à lui.* — Eh bien oui, là, c'est vrai !... je suis stupide !... mais je suis excusable... vous êtes coquette... ou du moins on peut croire que vous l'êtes...

ELLE, *tranquillement.* — Je le suis...

LUI. — Ah !... vous en convenez ?...

ELLE. — Sans doute, j'en conviens !... où est le mal ?... la coquetterie, ça fait partie de la parure... et de même qu'une toilette est incomplète s'il y manque certains accessoires nécessaires pour la finir, de même une femme sans coquetterie est une femme inachevée...

LUI. — . . . .

— Et puis, voyez-vous, l'admiration nous est indispensable... nous ne respirons que dans cet air-là... plus il est chargé et lourd, plus il

nous semble vivifiant... c'est ainsi que nous essayons nos forces... irrégulières, quitte à ne les employer que régulièrement... l'admiration d'un seul ne suffit pas longtemps...

LUI. — Ah! . . . .

ELLE. — Croyez-moi, mon ami, j'en sais déjà là-dessus aussi long que vous malgré mon inexpérience... laissez l'Espagnol et les autres me lancer des œillades flamboyantes... qu'est-ce que ça vous fait, puisque, jusqu'à présent, c'est vous qui en profitez?...

LUI, *saisi*. — Comment, jusqu'à présent?...

ELLE, *continuant*. — Ne cherchons pas à expliquer ça...

LUI. — Mais au contraire, je voudrais savoir...

ELLE, *prenant un livre*. — Si vous ne partez pas, votre promenade sera écourtée, ou j'attendrai devant le Lion...

LUI, *découragé*. — Ah! vous ne m'aimez pas comme je vous aime!...

ELLE. — C'est pas le même genre...

LUI. — J'espérais être si heureux!... c'est si bon de se dire, en contemplant une petite

femme qu'on adore: « Tous ces trésors-là sont à moi, bien à moi, rien qu'à moi! » *(Extase.)*

ELLE, *simplement.* — On a toujours tort de compter là-dessus...

LUI, *stupéfait.* — Oh!...

ELLE, *vivement.* — Ce n'est pas pour vous que je dis ça!...

LUI, *amer.* — Merci!...

ELLE. — Je vous aime beaucoup, moi!... et vous êtes vraiment ridicule de vous figurer un tas de choses... Allons, mettez-vous en route... je remarque que la marche vous détend les nerfs... vous êtes toujours bien moins désagréable au retour qu'au départ... heureusement!... *(Un temps).* Vous partez sans m'embrasser?...

LUI. — C'est que si je t'embrasse... je me connais!...

ELLE. — Alors, filez vite!...

Sur une route déserte.

LUI, *il marche rapidement et il pense :* — Elle a dit: « Filez vite!... » je crois que je l'ennuie

et que la perspective de me voir rester ne lui souriait qu'à moitié... Pourvu que tous ces godelureaux n'aillent pas rôder autour d'elle!... je n'ose pas avoir l'air de trop la surveiller, elle serait capable de me donner une leçon... sévère!... Oui!... c'est qu'elle a des théories qui me font frémir... j'ai la chair de poule en pensant à tout ce qui peut m'arriver!... Moi qui me réjouissais d'épouser une femme ignorante et naïve, je suis bien tombé!... Si encore elle était laide, je courrais la chance qu'elle ne trouvât pas à appliquer facilement les susdites théories... quoique, cependant... Et je l'adore avec tout ça!... j'en deviens idiot!... peut-être que je m'y prends mal?... qu'il faudrait chercher à la distraire davantage?... elle n'est pas très expansive... mais elle ne semble cependant pas avoir peur de moi... Tout le monde l'admire, ça flatte mon amour-propre, mais ça trouble terriblement mes jours et mes nuits... quoique les nuits soient plus douces... j'espère qu'elle trouvera son chemin pour aller au Lion?... Quatre heures moins un quart!... déjà!... mais je suis loin d'être arrivé,

moi !... si elle allait attendre !... *(Il part en courant.)*

Sur le chemin du Lion.

ELLE, *trottine en regardant derrière elle « sans avoir l'air » et elle pense :* — Il me suit, l'Espagnol !... Dieu ! que c'est amusant d'être suivie !... à condition de ne pas rencontrer mon mari, pourtant !... s'il me parlait ça m'amuserait encore bien plus !... je le secouerais vertement... mais ça m'amuserait tout de même !... Faut-il que je m'ennuie, hein ?..., pour trouver du plaisir à être suivie par un Espagnol !... il n'est pas laid... il est même très beau... mais il marque mal... mon mari est certainement mieux que tous les jeunes gens qui habitent l'hôtel... je crois seulement qu'il ne sait pas me prendre ?... oh mais là, pas du tout !... et c'est très fâcheux, ça !... car enfin, il doit y avoir un moyen... et si un autre allait le découvrir, ce moyen ?... Ce que je voudrais, c'est m'en aller d'ici !... Est-ce que tous les voyages de noces sont aussi ternes que le

mien?... Oh! cette Suisse!... Ces lacs qui miroitent tout le temps!... ces bateaux à vapeur qui fument et qui sifflent tout le temps aussi!... Tout ça m'horripile!... On dit que le Lion est splendide... j'entendais ce matin l'Espagnol qui disait à la grande Américaine fadasse que c'était un spectacle saisissant... *(Elle s'arrête pour acheter des objets de bois aux petites boutiques.)* Quelle heure est-il?... quatre heures moins vingt... il s'agit de ne pas être en retard... on vient de me dire que j'étais presque arrivée... c'est que je tiens absolument à ne jamais être dans mon tort... pour les petites choses ça n'en vaut pas la peine... *(Elle arrive au rond point du Lion et fait la grimace.)* Ce n'est que ça!... Ah! bien, je croyais que c'était mieux!... Ah çà! cet Espagnol est bête! il admire tout, lui aussi!... c'est étonnant à quel point les hommes ont l'admiration facile!... *(Elle s'assoit sur un banc et regarde.)* On dit que l'expression de douleur est admirable, je ne trouve pas!... il est horrible ce lion, mais c'est tout!... Et le paysage, donc!... Brr, ça donne froid!... Cette eau noire, ce

rocher gris... Quatre heures moins cinq !... est-ce qu'il serait arrivé quelque chose à ce pauvre Joseph ?... quel nom ridicule, Joseph ! c'est pour ça que... *(Elle attend.)* Quatre heures !... ah ! mais il est tout à fait en retard !... *(Elle regarde l'Espagnol qui se promème à l'entrée du rond-point.)* L'autre est toujours là... il voudrait bien causer, mais il n'ose pas... il cane... C'est pourtant facile, quand on habite le même hôtel ?... ah ! si c'était moi, je ne serais pas embarrassée !... tiens, il s'en va !... (LUI *arrive en courant, il est essoufflé.)*

ELLE, *l'attrapant tout de suite.* — Vous êtes gentil de me faire poser !... et dans un endroit gai encore !...

LUI. — Je me suis pourtant dépêché, je n'en peux plus !... *(Il respire bruyamment.)*

ELLE, *moqueuse.* — C'est vous qui faites cette musique ?...

LUI. — Je suis un peu essoufflé...

ELLE. — Vous appelez ça un peu ?... je croyais que c'était une compagnie de tramways tout entière qui arrivait dans l'allée...

LUI. — C'est le désir de vous rejoindre qui m'a fait me presser autant... Dites-moi, ma chérie, j'avais cru apercevoir...

ELLE, *rageuse.* — L'Espagnol !... il ne m'a pas quittée... Oh ! à distance respectueuse, rassurez-vous !...

LUI, *vexé.* — Mais il faut que vous ayez encouragé ce manège ridicule pour que cet individu se soit permis...

ELLE, *agressive.* — Comment donc !... je crois bien, c'est moi qui l'ai appelé...

LUI, *mécontent.* — Ah !..

ELLE, *boudant.* — Allons bien !... voilà que ça va recommencer !... Ah ! mais, j'en ai assez, moi !... je veux bien m'embêter, mais pas tant que ça !...

LUI. — Je suis profondément triste de vous voir dans cette disposition d'esprit....

ELLE. — Retournons à Paris, vous verrez comme elle changera vite, ma disposition d'esprit ?...

LUI, *très doux.* — Rentrons à l'hôtel, ma chérie... nous y serons plus à l'aise pour causer de ça...

ELLE. — A l'hôtel ?... Ah ! non !... j'aime encore mieux être ici !... *(A elle-même.)* parce que, au moins, ici, il est obligé de se tenir...

L'ÉCHÉANCE

I

Lorsque, l'hiver, madame d'Hoasys rentra à Paris, elle remarqua tout de suite que la beauté à la mode, pour la saison qui venait, n'était pas encore choisie parmi les mondaines. On vivait sur les restes de la saison précédente. Madame de Charmeuse s'efforçait de doubler son temps, mais les Parisiens renouvellent rarement ces sortes de baux. La belle madame de Guadalquivir se mettait ouvertement sur les rangs. Elle était combattue en sourdine, par madame de Lyane, qui posait discrètement sa candidature. Enfin, la place était encore à prendre. Madame d'Hoasys mesura

du premier coup d'œil les obstacles qui l'en séparaient et la chance qu'elle avait de les franchir.

A plusieurs reprises déjà, elle s'était aperçue que M. d'Aplon excelle à lancer les femmes. Il s'est fait, dans ce genre de sport, une spécialité qui s'étend à tous les mondes. C'est lui qui, un beau soir, a sacré étoile la petite Nicette, des *Fantaisies Anacréontiques*, en frappant doucement l'une contre l'autre ses mains correctement dégantées, — c'était la mode dans ce temps-là, — tout en murmurant d'une voix assourdie, mais où résonnait un accent profondément convaincu : « Bravo !... Bravo !... »

Toute la salle électrisée acclamait à l'instant la nouvelle venue et, le lendemain, Nicette déclarait à son directeur ahuri, qu'une étoile ne pouvait pas continuer à chanter pour quatre cent quatre-vingt-dix francs par mois, y compris les feux !

C'est lui aussi qui, ayant regardé madame de Valtanant un jour où elle était coiffée avec des accroche-cœurs, a formellement décrété

qu'elle ressemble d'une façon criante à Lola Montès (qu'il n'a du reste jamais vue), et a forcé les plus récalcitrants à reconnaître que « cette femme-là a vraiment un je ne sais quoi ?... »

Il a déniché, dans un kiosque du boulevard, une marchande de journaux, l'a déclarée adorablement belle et, devant le kiosque, la circulation est devenue presque impossible.

Être accompagnée par le vicomte d'Aplon est donc le rêve de toutes les femmes. Cela seul suffit à faire décerner le brevet de professionnelle beauté qu'ambitionnait madame d'Hoasys.

Depuis longtemps elle se rendait compte qu'Aplon la trouvait fort à son gré. Elle l'autorisa par ses regards, par ses attitudes, par ce qu'elle lui dit et surtout par ce qu'elle ne lui dit pas, à lui faire la cour. Il profita de l'autorisation et bientôt on ne les vit plus guère l'un sans l'autre.

Aux courses, il l'emmena, toujours sur son mail. Quelque temps qu'il fît, on apercevait madame d'Hoasys perchée sur le siège à

côté de lui, à la profonde stupéfaction de M. d'Hoasys qui, depuis qu'il est marié, a toujours entendu sa femme affirmer son horreur pour les voitures élevées. En fraîche toilette claire, drap — blanc et grèbe, par exemple, afin d'être vue de loin, — elle grelottait gentiment aux côtés d'Aplon, repoussant avec effroi les pelisses et les fourrures qui l'eussent cachée à l'admiration de la foule. Elle risquait une fluxion de poitrine ou une couperose éternelle en s'exposant ainsi au vent sans être suffisamment emmitouflée, mais bast!... Il faut bien faire quelques sacrifices à la célébrité.

Pour être vraie, elle s'avouait qu'Aplon réclamait déjà, par-ci par-là, quelques menus profits. Lorsqu'il la recevait au haut du mail, il la serrait tendrement contre lui. Aux courses, il ne la quittait pas et la faisait passer devant les tribunes un nombre incalculable de fois. Elle semblait s'intéresser à tout ce qu'il lui racontait, écoutait avec avidité les détails qu'il lui donnait sur tel ou tel jockey: « La taille ne signifie rien, quoi qu'on dise, et la

longueur de jambes non plus... Fred Archer avait des jambes d'une invraisemblable longueur et Cassidy les avait de la dimension d'un bras ordinaire, ce qui n'empêche que tous deux étaient des maîtres, etc., etc... »

Puis, quand le sujet jockey était épuisé, — ce qui n'arrivait pas vite, — il passait au cheval, à son hygiène, à ses habitudes, à ses maladies : « Celui-ci commence déjà à chauffer... dans deux mois ce tendon-là sera claqué... C'est une bête perdue si on ne lui supprime pas tout travail... mais voilà !... cet Untel est idiot !... tant qu'un cheval est debout dans son écurie, il faut qu'il gagne sa nourriture... et même celle de son maître... »

Madame d'Hoasys tournait autour de la pelouse, écoutant gracieusement aussi les protestations passionnées : « Ah !... si elle voulait?... si elle savait combien elle était aimée profondément et ardemment ?... elle n'aurait qu'un mot à dire, pourtant... ? »

Ce mot, elle ne le disait pas. Non, sans doute, mais elle s'arrangeait pour laisser croire qu'elle le dirait (d'ici à peu, pour ne pas décou-

rager), et, en attendant, elle continuait sa promenade triomphante, déchirée par les autres femmes qui auraient bien voulu être à sa place, tandis que les hommes enviaient le sort d'Aplon. De cette façon, personne n'était content et c'est ce qu'elle aimait. Elle s'amusait énormément.

Quand venait le retour, elle regrimpait en grelottant sur le mail. Alors, elle se faisait chatte, jouait les bébés frissonnants et se laissait envelopper longuement, en tolérant des tâtonnements absolument inutiles et infiniment prolongés.

Tous les matins aussi Aplon attendait madame d'Hoasys à l'entrée de l'allée des Poteaux. Il piétinait devant le pavillon Chinois et allait à chaque instant regarder à la grille de la Porte Dauphine s'il n'apercevait pas la jeune femme dans l'avenue. Ce manège, répété chaque jour, attira bien vite l'attention des habitués des Poteaux.

— Avez-vous vu Aplon ?...

— Oui... il attend la jolie madame d'Hoasys !...

Car, grâce aux attentions d'Aplon, madame d'Hoasys, tout court, devenait déjà « la jolie madame d'Hoasys ». Ceux qui, il y a un mois, avaient à peine conscience de sa beauté (indiscutable cependant), l'analysaient aujourd'hui dans les moindres détails et la louaient avec un enthousiasme qui frisait l'idolâtrie.

— Elle a une taille de déesse !...

— Et ce qui suit donc !... quelle magnifique ampleur !... Ce ne sont pas les poupées chétives qu'on admire dans les toilettes à froufrous qui sont tournées comme ça ?...

— Et quel teint ?...

— Diable d'Aplon, va !... il n'y a que lui pour dénicher des beautés comme celle-là !

II

La saison de Paris terminée, lorsque les Hoasys arrivèrent au mois de juillet à Luchon, ils y trouvèrent Aplon qui, installé depuis quelques jours déjà, s'offrit à leur montrer le pays. Là encore il ne quitta plus madame d'Hoasys, lui servant de guide et prenant au sérieux son rôle; la soutenant, quand à la fin d'une trop longue excursion à pied, elle se sentait fatiguée; marchant à côté de son cheval et le tenant par la bride aux passages difficiles ou dangereux; l'escortant pas à pas à « l'Allée des Soupirs »; lui expliquant les beautés du « Trou du Taureau », et

surtout ne semblant pas se douter qu'il y eût à Luchon d'autres femmes qu'elle.

Précisément, toute la petite coterie de Paris était là. On prolongea le séjour à Luchon jusqu'à la fin d'août, et Aplon se fit inviter chez les Hoasys pour l'ouverture. Or, chacun sait qu'il ne fait l'ouverture que là où il sait trouver autre chose que du gibier.

La chasse augmenta encore l'intimité. Souvent, quittant les tireurs qui marchaient en ligne dans la plaine, ils entraient sous bois sans se soucier de l'effet produit. A la chasse à courre, Aplon, sous prétexte que le cheval de madame d'Hoasys tapait aux autres chevaux, s'isolait avec elle, éloignant par ses rebuffades les cavaliers désireux de troubler le tête-à-tête qu'il se ménageait.

Ce fut Aplon qui apprit à madame d'Hoasys à avoir du « chic ». Il la replaça à cheval. Elle ne s'asseyait pas assez dans sa selle, elle avait la main trop haute et la pointe du pied trop basse. Il lui montra à s'habiller correctement, sans fantaisie. L'amazone très courte à longue jaquette, la cravate blanche à plastron,

le chapeau de soie posé bien droit sur les cheveux serrés haut sur la nuque. Il lui fit remplacer par la botte l'affreux pantalon de drap. Bref, il la transforma absolument. La petite femme rayonnait. Vraiment ce pauvre Aplon n'avait pas son pareil !

Et cependant, le pauvre Aplon réclamait encore en vain quelque marque de reconnaissance.

III

De fait il était fort épris. Il avait, — disait-on, — rompu définitivement avec madame de Lyane qui était au désespoir. Madame d'Hoasys triomphait donc sans avoir encore accordé autre chose que d'innocentes privautés, quels que fussent les efforts du pauvre amoureux pour obtenir davantage. Cette situation ne pouvait durer et Aplon se jura qu'il en sortirait en hiver, aussitôt que les d'Hoasys seraient de retour à Paris.

Redoutant le danger, madame d'Hoasys ne recevait jamais Aplon et évitait de se trouver seule avec lui. Elle l'invitait souvent à dîner,

lui offrait toujours une place dans sa loge; mais à quelque heure de la journée qu'il se présentât et alors même que, dans la cour, la voiture attendait indiquant la présence de la maîtresse de la maison, il trouvait porte close.

Il se dédommageait un peu de cette sévérité aux Acacias pendant les longues promenades à pied. Ils s'y promenaient la plupart du temps aux heures où il n'y a personne, et Aplon profitait de tout son cœur de cette solitude relative.

— Non ! — disait-il d'un air navré à la jeune femme qui l'écoutait en souriant — ça ne peut pas durer comme ça !... je deviendrais fou !... toujours vous voir devant deux cents personnes... c'est insuffisant !... Venez donc visiter ma collection ?... Ah ! je ne vous ai pas dit !.. j'ai une collection... une collection très remarquable... des Fragonard... je ne vous dis que ça !... mais convenables, vous savez ?... sans ça, je ne vous offrirais pas de vous les montrer !... Vous ne voulez pas !... Oh ! que vous avez tort !... alors, au moins, recevez-moi chez vous... sans que votre mari, votre

sœur, votre tante ou vos cousines soient là !... Tenez... ayez des cinq heures... je ne vous en demande pas plus... Voyons, petite madame, ça seulement !... ce n'est pourtant pas trop demander... faites ça pour ce pauvre Aplon qui vous aime tant ?... dites ?...

Madame d'Hoasys finit un beau jour par céder, se disant qu'après tout elle connaissait le monde entier et que, bien sûr, elle ne serait jamais seule.

Elle prévint tous ses amis qu'elle rentrerait régulièrement à cinq heures les jours d'Opéra et elle ouvrit sa porte comme elle l'avait annoncé.

Aplon, qui espérait que les premiers « cinq heures » seraient à peu près déserts, fut déçu dans son attente. Un véritable flot de visiteurs se précipita dès le début. Chacun était désireux de se montrer aux réceptions de la Beauté décidément à la mode.

Pendant quinze jours ce fut odieux. Il fut impossible, au milieu de cette foule d'allants et venants, non seulement de s'isoler avec la maîtresse de la maison, mais même de s'ap-

procher d'elle, et comme madame d'Hoasys n'allait plus aux Acacias, Aplon se mit à regretter vivement les instants de tête-à-tête que naguère il trouvait insuffisants.

Bientôt pourtant, la masse des importuns devint moins compacte et, au bout d'un mois, il ne resta plus aux « cinq heures » de madame d'Hoasys que les amies, les amoureux et les habitués. Mais ceux-là, par exemple, étaient insupportables.

Fidèles, exacts, ils arrivaient à cinq heures et s'installaient jusqu'au dîner. Ils étaient d'ailleurs très gais, mais cette gaieté devenait un supplice pour Aplon qui travaillait de toutes ses forces et sans y parvenir à faire tomber la conversation.

Les quatre habitués les plus réguliers et les plus tenaces étaient la Chanoinesse de Laubardemont; M. Cœur, l'académicien; le petit duc de Galbe et le général d'Empogne.

La chanoinesse avait quarante et quelques années. Elle n'avait jamais été jolie, mais elle avait dû être jadis fort provocante et très agréable dans l'intimité. Néanmoins, personne,

— disait-on, — n'avait osé pousser jusqu'au bout les investigations à ce sujet. Elle était toujours maquillée, pomponnée et absolument déterminée à plaire. Aplon, grand, vigoureux, découplé, très beau garçon, parla tout de suite à son imagination et, le voyant aux cinq heures de sa belle amie, elle lui fit une cour assidue à laquelle il répondit froidement.

De son côté, le général d'Empogne, qui cherchait à se marier, trouvait fort à son goût cette plantureuse personne. La femme de Rubens était pour lui l'idéal, et la chanoinesse, malgré son célibat forcé et attristant, avait conservé une opulence de formes à faire rêver un lycéen.

Quant au petit duc de Galbe et à M. Cœur, ils étaient tous deux amoureux de madame d'Hoasys. Le premier, parce qu'il eût manqué à tous ses devoirs s'il n'eût pas remarqué la femme à la mode, le second, parce qu'il aime toutes les femmes qui sont jolies et désire les atteler platoniquement à son char.

Aplon comptait sur un changement d'al-

lures pendant la semaine qui précède le premier janvier. On a généralement une recrudescence de visites, des emplettes et des courses. Chacun est, à cette date, beaucoup plus absorbé que le reste du temps. Il se trompait. Décidément, ces gens-là avaient des habitudes d'airain.

A tout prix il fallait, une fois au moins, éloigner ces gêneurs.

Il commença par insinuer au général d'Empogne que la chanoinesse était folle de lui et, d'autre part, fit tout son possible pour persuader à la chanoinesse que lui, Aplon, était très occupé d'elle. En même temps, il glissa au petit duc quelques mots ambigus, semblant faire croire qu'il soupçonnait madame d'Hoasys de n'être pas insensible à la cour d'un jeune homme si duc et si élégant. Puis, il parla à plusieurs reprises à M. Cœur d'une passion violente et exaltée qu'il avait inspirée à une adorable miss américaine assidue à son cours. La pauvre enfant perdait la tête. Elle avait déclaré qu'elle voulait épouser le séduisant professeur et avait

failli mourir en apprenant qu'il était déjà marié !...

M. Cœur écouta ce récit, sans étonnement, mais avec un certain plaisir, et resta pensif longtemps après qu'Aplon eut cessé de parler.

Le lendemain — qui était un jeudi — Aplon, sans aucun scrupule, s'assit à son bureau et écrivit les trois lettres suivantes :

« Madame la comtesse de Laubardemont,
rue de Grenelle-Saint-Germain. Paris.

» Décidément, comtesse, je voudrais vous dire un tas de choses folles qui me trottent en tête depuis quelques jours !... Accordez-moi une audience...

» Demain à cinq heures, voulez-vous, dites ?...

» Je sais bien que nous manquerons les chers « cinq heures » de notre belle amie, mais c'est si gentil une bonne petite causerie à deux, dans un salon bien clos, les pieds sur les chenets !

» A demain, n'est-ce pas, comtesse ?

» Permettez-moi de déposer sur vos jolies mains un baiser tendrement respectueux?

» APLON. »

« Monsieur le général comte d'Empogne,
boulevard des Invalides. Paris.

« Mon cher général,

» Je vais demain à cinq heures voir la chanoinesse, pourquoi n'y viendriez-vous pas aussi ?... Vous n'attendez pour vous unir qu'un trait d'union. Pourquoi ne serais-je pas ce trait d'union ?...

» Donc, demain à cinq heures rue de Grenelle, si cela vous plaît, mon cher général?...

» Votre dévoué.

» APLON. »

« Monsieur Cœur,
De l'Académie Française. Paris.

» Est-il vrai que l'amour platonique est le seul que vous expliquiez éloquemment?...

» Venez donc me dire cela demain entre

cinq et six heures devant l'Institut. J'attendrai dans un petit fiacre de la Compagnie.

» UNE ÉLÈVE ASSIDUE. »

« C'est moi qui suis à gauche, dans le petit coin, au troisième rang. Blonde, les yeux noirs, un paletot de loutre. Voyez-vous ça?... »

Enfin, sur une carte très satinée et très parfumée.

« Duc de Galbe,
Avenue Montaigne, Paris.

» Demain à cinq heures, devant Bagatelle. »

Cela fait, Aplon s'en fut au Cercle où il savait trouver le petit duc et lui dit d'un air dégagé :

— A demain probablement?... Eh! non, au fait!... on m'a dit que madame d'Hoasys ne serait pas chez elle demain...

Ainsi prévenu, quand il recevrait la carte, le petit duc ne douterait pas un instant que ce

ne fût madame d'Hoasys qui tenait à se ménager un rendez-vous. Pour rassurer sa conscience, légèrement troublée, Aplon ouvrit le « Larousse » au mot *anonyme* et le referma, convaincu, après lecture, que du moment où il n'y avait ni dénonciation, ni diffamation, ni menaces, la lettre anonyme se réduisait aux proportions d'une simple plaisanterie.

Que de peines pour se ménager un instant de solitude !... Mais enfin sa longue attente, ses soins, son adresse allaient recevoir leur récompense ! Il était sûr de trouver madame d'Hoasys seule et de l'amener à ce qu'elle devait maintenant désirer autant que lui.

IV

Le lendemain à cinq heures moins cinq, il gravissait, en courant presque, l'escalier de madame d'Hoasys qu'il trouva seule, pelotonnée au fond d'une bergère Louis XVI, et plus jolie et plus séduisante que jamais. Cette fois, il fallait à tout prix et vite profiter de l'occasion. Il n'était pas impossible que M. Cœur et le duc, ne rencontrant personne à Bagatelle ni devant l'Institut, arrivassent pour se consoler et se réchauffer surtout.

Aplon, dès son entrée, s'élança à genoux sur un coussin placé aux pieds de madame

d'Hoasys et couvrit de baisers ses mains et ses bras, qu'elle retirait de son mieux.

Contre toute attente la jeune femme lui résista ! Pouvait-t-il se douter, qu'après avoir d'abord sincèrement admiré celui qui sacrait les Reines d'Élégance, madame d'Hoasys l'avait tout doucettement pris, non pas précisément en grippe peut-être, mais enfin quelque chose d'approchant ? A le voir continuellement et depuis si longtemps, elle en était arrivée à le trouver ce qu'il était réellement : ennuyeux, pauvre d'esprit, formaliste, pédant et ridicule.

— Permettez — essayait de dire Aplon, — vous êtes ingrate... car enfin, j'ai fait pour vous ce que toutes eussent souhaiter me voir faire pour elles ?... je vous ai conseillée, promenée, dirigée dans vos toilettes... j'ai, pour vous, renoncé à madame de Lyane qui m'aimait, elle !...

— Vous avez eu bien tort d'y renoncer !...

— Mais elle savait ce que tout le monde disait...

— Ah !... et qu'est-ce que tout le monde disait ?...

— Mais... que vous étiez... que j'étais votre...

— Mon amant !... Eh ! dites-le donc, allez !... alors, si on dit ça, de quoi vous plaignez-vous ?...

— Mais je me plains de...

— De ce que ça n'est pas ?... Qu'est-ce que ça vous fait, si tout le monde le croit ?... car, avouez que je ne vous ai pas fait jouer un rôle ridicule ?... j'ai toujours eu l'air de vous prendre au sérieux...

— Enfin... pourquoi ne voulez-vous pas, dites ?...

— Comment, pourquoi je ne veux pas ?... mais parce que je suis très vertueuse, parbleu !... que tout le monde le dise, ça m'est égal !... que ça soit, ça me gênerait beaucoup !... D'ailleurs, voyez-vous, à présent, je vous connais trop... vous n'êtes pas amusant, amusant, vous savez ?... Eh bien, est-ce que je ne vous subissais pas gentiment, moi ?... quand vous me racontiez aux courses les conformations des jockeys et les maladies des chevaux et que j'avais l'air de

vous écouter avidement... Croyez-vous que je m'amusais?...

— Mais...

— Et à Luchon?... quand vous m'expliquiez les phénomènes qui se produisent dans le Trou du Taureau... pensez-vous que c'était drôle?... ce qui ne m'empêchait pas de vous permettre, à l'allée d'Étigny, de vous asseoir sur la chaise sur les barreaux de laquelle j'avais mes pieds...

— Enfin, vous conviendrez que c'est peu de chose?...

— Peu de chose!... et à la chasse où je me perdais sous bois avec vous?...

— Oh! pour ce que nous y faisions, sous bois!...

— Vous êtes cynique!... Et à cheval... dans la tranchée verte.., le jour que vous m'avez embrassée?...

— Oh!... le coin de l'oreille... et par surprise...

— Il n'aurait plus manqué que ce fût de mon plein gré...

— Dame! je constate seulement que si je suis parvenu à effleurer le coin de votre

oreille... c'est que vous n'avez pas réussi à m'en empêcher...

— Et après?... j'aurais pu me fâcher, après... j'aurais même dû... et je ne l'ai pas fait...

— Vous le regrettez?...

— Non!... mais ne soyez pas grincheux... je considère que nous sommes absolument quittes... je vous dois ma célébrité, je vous sacrifie ma réputation... ça suffit largement à vous indemniser de vos peines et à rétribuer votre temps perdu?... Ne forcez pas l'échéance... c'est d'un goût détestable... et je ne paierai pas...

Aplon s'est juré de ne plus faire d'affaires autrement qu'au comptant.

L'INCONNU

Au Cercle des patineurs.

Il n'est que deux heures et il y a très peu de monde encore. Seuls, les enragés et les novices sont arrivés. Les uns ne veulent pas perdre un instant, redoutant le dégel. Les autres préfèrent que les témoins de leur maladresse soient moins nombreux.

MADAME DE NYMBE. Costume de velours rubis, bordé de renard noir. Toque pareille au costume. Elle se fait mettre ses patins et attend, pour quitter sa chaise, que MONSIEUR DE NYMBE vienne la prendre par la main. Elle patine mal et n'est pas encore solide.

MONSIEUR DE NYMBE. — Allons!... un peu de souplesse!... laissez-vous aller!...

MADAME DE NYMBE, *se cramponnant*. — Laissez-vous aller!... laissez-vous aller!... c'est vite dit ça!... si vous croyez que c'est facile?... (*Elle file sur les talons, M. de Nymbe la rattrape au vol.*) là!... quand je vous le disais?...

MONSIEUR DE NYMBE. — C'est parce que vous vous raidissez... je vous répète qu'on ne patine vraiment bien que quand on se laisse aller... Voyons?... tâchez de prendre un peu d'aplomb... je suis obligé de m'en aller à trois heures et demie et il vous faudra vous tenir toute seule?...

MADAME DE NYMBE. — Si je ne peux pas, je me ferai conduire à la perche...

Elle se retourne et regarde attentivement un superbe Monsieur qu'ils viennent de croiser.

LE MONSIEUR INCONNU est grand, svelte, vigoureux, bien campé. Il porte un pardessus à col de zibeline, et patine sans paraître s'occuper de personne. Il a une belle barbe blonde, des yeux langoureux et un profil régulier. Sa mise est irréprochable.

MONSIEUR DE NYMBE, *à madame de Nymbe qui se raccroche brusquement à lui.* — Encore !... vous finirez par vous flanquer par terre !... que diable ! regardez donc un peu ce que vous faites !... vous êtes là à vous occuper de ce qui se passe derrière votre dos !... mais qu'y a-t-il donc de si intéressant ?...

MADAME DE NYMBE, *louchant sur l'inconnu qui revient vers eux.* — C'est ce monsieur !... ce monsieur que je ne connais pas... il est très beau !... ne trouvez-vous pas ?...

MONSIEUR DE NYMBE. — Qu'il soit très beau, ça m'est égal !... mais il patine supérieurement... Ah ! positivement...

MADAME DE NYMBE. — N'est-ce pas ?...

MONSIEUR DE NYMBE. — Oui... il a un coup de patin... Ah ! le joli coup de patin !...

MADAME DE NYMBE, *avec intérêt.* — Son coup de patin est remarquable ?...

Elle dévore des yeux l'INCONNU qui passe, et qui, se sentant regardé, se rengorge d'un air satisfait.

MONSIEUR DE NYMBE, *sans prendre garde à l'allure triomphante de l'Inconnu.* — Avez-vous

vu ?... c'est certainement un étranger !... un Français ne peut pas patiner comme ça ?... les occasions nous manquent trop, à nous autres...

MADAME DE NYMBE. — N'est-ce pas plutôt l'adresse qui vous manque ?...

MONSIEUR DE NYMBE, *vexé*. — Il a du reste l'air d'un rastaquouère, ce monsieur !...

MADAME DE NYMBE, *sèchement*. — Ça dépend des goûts...

Saint-Leu qui vient de s'élancer sur la glace, accourt au-devant des Nymbe.

— Eh bien, madame ?... ça mord-il un peu ce patin ?.. Voulez-vous que nous vous traînions à la perche ?...

MADAME DE NYMBE, *toujours préoccupée de l'inconnu*. — Oui... non... tout à l'heure... (*A part.*) Quel est ce monsieur ?... je ne l'ai certainement jamais rencontré...

SAINT-LEU. — Vous avez l'air tout distrait ?... qu'est-ce que vous avez ?... Ah ! voilà madame d'Habandon !... et Jacques !... et les petites Low !... on arrive enfin !...

MONSIEUR DE NYMBE. — Et moi, il faut

que je m'en aille... le comité du cercle a une réunion extraordinaire à quatre heures...

SAINT-LEU, *avec intérêt.* — Il se dissout déjà?...

MONSIEUR DE NYMBE, *à sa femme.* — Je vous laisse... ne vous jetez pas par terre... si c'est possible?...

MADAME DE NYMBE, *allant se chauffer à un des braseros.* — Soyez tranquille!...

SAINT-LEU, *la suivant.* — Que non, vous ne vous jetterez pas par terre... Voulez-vous que je vous fasse patiner, moi, dites?... je vous assure que je suis absolument prudent et qu'il ne vous arrivera rien?...

MADAME DE NYMBE, *énervée, à part.* — Dieu! qu'il est crispant, ce pauvre Saint-Leu!... il s'attache... il s'incruste...

SAINT-LEU. — Vous ne voulez pas?... je vous apprendrais un tas de jolies petites choses, pourtant... vous avez tort...

MADAME DE NYMBE. — Tenez, puisque vous voulez à toute force m'être agréable, dites-moi le nom de ce monsieur qui passe?... le voyez-vous?...

SAINT-LEU, *assujettissant son monocle.* — Parfaitement, mais je ne sais pas qui c'est ?... je ne connais pas du tout la colonie rastaquouère !...

MADAME DE NYMBE, *à part.* — Lui aussi !... Ah ! mais ! il faut qu'il soit joliment bien, ce monsieur !... leur acharnement à le bêcher... *(Elle s'éloigne entraînée par Saint-Leu qui décidément ne veut pas la lâcher.)*

Cinq minutes après, Saint-Leu s'arrête contre un des braséros, où se chauffent Jacques et Saint-Cynnatus.

— Tenez !... voici madame de Nymbe qui dit que je patine mal... je vous la confie... *(Il s'éloigne d'un vigoureux coup de patin.)* J'en ai assez ! je la croyais plus amusante que ça, madame de Nymbe !... elle me rase avec son monsieur dont elle veut savoir le nom...

Saint-Cynnatus et Jacques installent madame de Nymbe sur une perche de velours dont ils prennent les deux bouts et se mettent en marche.

SAINT-CYNNATUS. — Ça vous amuse de patiner ? ..

MADAME DE NYMBE, *distraite, se tordant le cou*

pour regarder l'inconnu. — Oui... ça dépend... pas beaucoup...

JACQUES, *étourdiment.* — Ah ! tant mieux !...

MADAME DE NYMBE, *surprise.* — Pourquoi, tant mieux ?...

JACQUES, *cherchant à se rattraper.* — Mais parce que... vous savez... le froid dure si peu... *(A part.)* Elle n'a aucune disposition ?...

MADAME DE NYMBE, *n'y tenant plus.* — Dites-moi... voyez-vous ce monsieur ?... là... à droite ?...

JACQUES. — Celui qui a un col de fourrure ?... parfaitement... pourquoi ?...

MADAME DE NYMBE. — Parce que je voudrais savoir qui c'est ?...

JACQUES. — Quant à ça, par exemple, je n'en sais rien du tout...

MADAME DE NYMBE. — Bah !... ce monsieur qui patine si bien ?...

SAINT-CYNNATUS. — Vous pouvez dire « trop » bien !... bien patiner c'est, comme bien jouer au billard, un talent de voyou...

MADAME DE NYMBE, *agacée.* — Oh !... *(Saint-Cynnatus défend énergiquement son appréciation.*

Madame de Nymbe n'écoute pas un mot et s'absorbe de plus en plus dans la contemplation de l'Inconnu.) — Il s'est aperçu que je l'ai remarqué!... Avec quelle grâce il patine!... *(Elle regarde ses deux voisins.)* Ce pauvre Saint-Cynnatus a l'air en bois!... et Jacques est trop souple!... on voit bien qu'il est très jeune!.. Lui aussi, il est souple... mais quelle différence!... il a l'air d'un grand cygne... d'un cygne noir... il fend l'espace en ondulant... Ah!... il se retourne... je crois qu'il me trouve jolie?... je dois être bien gauche pourtant me laissant traîner sur cette perche... car je ne fais même pas les mouvements... je sens que mes pieds sont serrés l'un contre l'autre comme s'ils étaient attachés par une courroie... Il me semble qu'il a regardé mes deux compagnons d'un air de pitié... je comprends ça, du reste!...

SAINT-CYNNATUS, *à part.* — Pas amusante!... qu'est-ce qu'elle a?...

JACQUES, *à part.* — Ce que je m'ennuie!... et j'aperçois madame d'Habandon qui se blottit là-bas, dans une guérite... est-elle assez gentille?... ma foi, tant pis!... je m'embête

trop !... *(Haut.)* Je grelotte, moi !... je vous demanderai la permission d'aller boire quelque chose de réconfortant ?...

SAINT-CYNNATUS, *vivement.* — Mais nous aussi !... nous aussi, n'est-ce pas, madame ?...

MADAME DE NYMBE. — Non... pas moi... mais vous pouvez me lâcher... je me tiens bien toute seule...

JACQUES, *s'éloignant joyeusement.* — Enfin !...

SAINT-CYNNATUS, *plus correct, mais aussi content.* — Je reviens !...

Jacques s'élance vers la jolie madame d'Habandon qui s'est enfoncée dans une des guérites de paille, les jambes roulées dans un plaid et le nez fourré dans un énorme bouquet de violettes.

MADAME D'HABANDON. — Tiens ?... Giselle de Nymbe qui se lance toute seule là-bas !... est-ce qu'elle est de force ?...

SAINT-CYNNATUS, *qui arrive la bouche pleine, mangeant un pain au foie gras.* — Oh ! quant à ça, non !...

La glace est couverte de monde. La circulation devient difficile. On se cogne. Il y a de nombreuses chutes.

MADAME DE NYMBE, *effarée, se jetant dans un groupe en voulant en éviter un autre.* — Oh! Pardon, monsieur! — Non du tout... — Au contraire... *(A elle-même.)* En quoi peut bien être l'os du coude de ce monsieur?... il m'a pénétré dans le dos... profondément, j'en suis sûre... Dieu! que c'est ennuyeux de patiner si mal!... c'est ma faute, aussi!... tous viennent m'offrir de me diriger et je refuse... c'est que, quand je suis seule, il me semble que je me trouve plus près de Lui?... la similitude de situation nous rapproche... car il paraît ne connaître personne... c'est peut-être un étranger?... il y a des étrangers qui ne sont pas nécessairement des rastaquouères... A quelle nationalité appartient-il?... ce profil régulier... Pauvre garçon... je suis sûre qu'il se demande aussi où et quand il me retrouvera... car enfin... on ne peut pas compter sur la gelée, ce ne serait vraiment pas raisonnable...

MADAME D'HABANDON, *s'approchant.* — Comme tu es sérieuse!... Que t'est-il arrivé, mon Dieu?...

MADAME DE NYMBE, *à part.* — Allons bien!... *(Haut.)* Que veux-tu qu'il m'arrive?...

MADAME D'HABANDON, *riant.* — Du mystère, déjà?... Allons! le beau patineur captive absolument ton attention?...

MADAME DE NYMBE. — Quel beau patineur?

MADAME D'HABANDON. — Ne fais donc pas l'innocente!... avec moi, tous ces petits moyens-là sont sans succès, tu sais?...

MADAME DE NYMBE. — Mais enfin... qui est-ce qui t'a dit?...

MADAME D'HABANDON. — Tout le monde!... Saint-Leu, Jacques, Saint-Cynnatus... et surtout toi sans t'en douter!... tu le dévores des yeux... c'est d'un drôle!.., il est d'ailleurs superbe... et c'est bien ce qu'il a de pire... c'est ce qu'on est convenu d'appeler « un beau monsieur »!... je vais rejoindre madame de Guadalquivir... Viens-tu?...

MADAME DE NYMBE. — Non, je reste à ce bout.

MADAME D'HABANDON. — Parce qu'IL y est?... Attends!... je vais tâcher de te savoir le nom de ce superbe inconnu?... *(Elle s'éloigne.)*

MADAME DE NYMBE, *à part.* — Ai-je envie de savoir son nom?.... Eh bien non!... je l'aime inconnu!... il vient en passant de me lancer un

regard si tendre... si implorant... si profondément admiratif?... il doit être intelligent, rêveur... il doit n'avoir que des aspirations élevées et des goûts délicats!... Et ses patins!... des merveilles, ses patins!... un petit ressort de rien du tout au lieu de ces horribles vis que nous avons tous... comme c'est compris!... on voit tout de suite à quel raffiné on a affaire... je suis sûre qu'il a des patins volants... et malgré ça, il s'arrête un pied en l'air, en génie de la Bastille... et il se retourne avec une rapidité!... Ah! comme il doit valser!... je crois qu'il vient d'écrire quelque chose sur la glace... c'est peut-être pour que je lise, pour que je sache ce qu'il n'ose pas me dire... *(Elle s'approche de la place abandonnée par l'inconnu.)* 8888!... Qu'est-ce que ça peut vouloir dire?... évidemment il y a une clef!... Voyons, 8888?... Il faut trouver, pourtant!... et mes patins me font un mal!... ce que je donnerais pour être dans une bonne bergère, au coin du feu!... et en pantoufles... Et cependant non... là, je ne le verrais pas!...

SAINT-LEU. — Eh bien ?... avez-vous enfin appris le nom du bel inconnu ?...

MADAME DE NYMBE. — Vous avouez donc qu'il est beau ?...

SAINT-LEU, *avec enthousiasme.*— Je l'avoue !... il est superbe, mais l'air plus bête que sa fourrure... Tiens !... on s'en va déjà !...

L'Inconnu va se poster près de l'entrée.

MADAME DE NYMBE, *émue, à elle-même.* — Il veut m'attendre au passage... me regarder encore une dernière fois !... *(Elle prend le bras que lui offre Saint-Leu.)*

Debout à l'entrée, l'Inconnu semble offrir quelque chose à tous ceux qui défilent devant lui. Madame de Nymbe reçoit d'une main tremblante ce quelque chose qui est une carte, et lit d'une voix brisée par l'émotion :

TRUCKMANN

PROFESSEUR DE PATINAGE

Patins ordinaires. — Patins à roulettes.

Patinage en chambre et sur trottoir.

TOUS BOULANGISTES !

On jabote au coin du feu en prenant du thé.

LA MAITRESSE DE LA MAISON, *servant du thé à un monsieur vieux jeu.* — Comment ?... Vous croyez vraiment que le résultat est incertain ?...

LE MONSIEUR VIEUX JEU. — Tout ce qu'il y a de plus incertain... les gens modérés se consultent...

LE GRINCHEUX. — Possible, ça !... mais comme personne ne les consultera...

MADAME X... — Il est sûr de passer, le général !... Ah ! comme je voterais de bon cœur pour lui, moi !...

MADAME A... — Vous le connaissez ? ..

MADAME X... — Pas du tout !... mais je voterais pour lui tout de même...

LE MONSIEUR VIEUX JEU. — Certes, si le beau sexe votait, M. Boulanger passerait comme une lettre à la poste...

LE GRINCHEUX. — Ne vous faites pas de chagrin... il passera même sans ça...

LE MONSIEUR VIEUX JEU, *protestant.* — Mais...

MADAME X... *au grincheux.* — Alors, vous êtes boulangiste ?...

LE GRINCHEUX. — Parbleu !...

LE MONSIEUR VIEUX JEU, *étonné.* — Vraiment?... je croyais pourtant que vos attaches...

LE GRINCHEUX. — Mes attaches ?... Ah ! bien, elles sont légères, mes attaches !... l'empire m'avait fait surnuméraire aux archives... j'occupais depuis deux mois ce poste important, lorsque le gouvernement tomba m'entraînant dans sa chute... je ne me considère pas comme absolument engagé de ce côté-là...

LE MONSIEUR VIEUX JEU. — Mais il me semblait que depuis...

LE GRINCHEUX. — Depuis... comme j'avais

été fortement démoli pendant la guerre, mes parents me prirent au sérieux... me répétèrent que les conservateurs ne devaient pas rester inactifs...

LE MONSIEUR VIEUX JEU. — Sans doute, il faut payer de sa personne...

LE GRINCHEUX. — Moi, je trouvais que j'avais assez payé de la mienne... deux doigts de moins à la main et une balle en plus dans le genou me paraissaient une offrande très suffisante... mais ma mère, — qui veut bien ce qu'elle veut — me fit nommer bon gré mal gré sous-préfet... un comble !...

LE MONSIEUR VIEUX JEU. — En effet, je me souviens que vous avez été fonctionnaire...

LE GRINCHEUX. — Oh ! si peu !... j'étais depuis six semaines dans ma sous-préfecture... et quelle sous-préfecture, Seigneur ! — à croire qu'on avait créé une classe spéciale pour moi — quand le Seize Mai arriva et m'invita à céder ma place à un petit jeune homme, charmant d'ailleurs, qui sortait de la rue des Postes !... Excellent Seize Mai !... c'était son droit de me remplacer... c'était même son devoir !... ce que

j'étais content !... je chantais dans la cour de la sous-préfecture et j'avais envie d'embrasser le conducteur de l'omnibus qui m'emmenait à la gare !... bien sûr le Seize Mai n'a fait à personne en France autant de plaisir qu'à moi...

LE MONSIEUR VIEUX JEU. — Vous auriez dû, depuis lors, rentrer dans l'administration, monsieur...

LE GRINCHEUX. — Et pourquoi ça, monsieur ?...

LE MONSIEUR VIEUX JEU. — Parce qu'un homme comme vous pouvait rendre au pays des services que...

LE GRINCHEUX, *confidentiellement.* — Ben, là, entre nous, je ne le crois pas !...

LA MAITRESSE DE LA MAISON. — Tout ça ne nous dit pas pourquoi vous êtes boulangiste ?...

LE GRINCHEUX. — Pourquoi ?... mais parce que — si insouciant, si égoïste que je sois — je suis écœuré et révolté de ce qui se passe... parce que je souhaite ardemment voir balayer les voleurs, les pleutres et surtout les parle-

mentaires... parce que le général Boulanger, très crâne, très sympathique et étonnamment populaire, me paraît tout à fait le balai qu'il convient de prendre pour faire cette besogne... et voilà pourquoi je suis boulangiste...

LE MONSIEUR VIEUX JEU, *navré.* — C'est désolant !... nous sommes dans ce salon... *(Il compte)*... trois... cinq... six personnes en tout... et sur six, il se trouve un boulangiste... c'est effrayant !...

MADAME X... — Un boulangiste?... Eh bien ! et moi, donc?...

LE MONSIEUR VIEUX JEU. — Oh !... vous !... c'est pour rire !...

MADAME X... — Pour rire?... Ah bien !...

LE MONSIEUR VIEUX JEU, *saisi.* — Voyons?... il n'est pas possible que vous... vous soyez sérieusement...

MADAME X... — Boulangiste !... jusqu'aux moelles, je vous dis !...

LE MONSIEUR VIEUX JEU. — Mais comment l'êtes-vous devenue?...

MADAME X... — Je ne le suis pas devenue, je l'ai toujours été...

LE MONSIEUR VIEUX JEU. — Certes, le gouvernement actuel ne donne pas satisfaction aux légitimes aspirations du pays, mais...

MADAME X... — Il est ridicule, le gouvernement actuel !... c'est surtout ce que je lui reproche... oui... s'il se contentait d'être voleur, poltron et funeste, je lui pardonnerais !... mais il est mesquin, piteux, grotesque, et ça, voyez-vous, c'est pis que tout !... Et puis, il est aimé et défendu, ce gouvernement, par un genre de gens qui me fait horreur...

LE MONSIEUR VIEUX JEU. — Quels gens ?...

MADAME X... — Mais d'abord les financiers, les gens de bourse, de coulisse, et tous ceux qui vivent de tripotages louches et d'expédients marécageux... et puis aussi de ces gens difficiles à définir... qui redoutent par-dessus tout « la casse », sans savoir au juste si c'est pour leurs sous ou pour leur peau qu'ils tremblent le plus fort... parmi ceux-là, on rencontre aussi bien des notaires que des ramasseurs de bouts de cigares, mais jamais un ouvrier ni un soldat...

LE MONSIEUR VIEUX JEU. — Il est évident que les rentiers...

MADAME X... — C'est ça !... les rentiers !... cette appellation, élastique et vague, désigne encore assez bien une portion des trembleurs amis du gouvernement actuel...

LA MAITRESSE DE LA MAISON. — Alors ceux-là voteront pour monsieur Jacques ?...

UNE DAME QUI NE LIT PAS LES JOURNAUX. — Qu'est-ce que c'est que monsieur Jacques ?...

LE MONSIEUR VIEUX JEU. — C'est le candidat officiel, madame...

LA DAME QUI NE LIT PAS LES JOURNAUX. — Ah !... je croyais qu'il s'appelait Albert, le candidat officiel !... l'autre jour, j'étais dans une maison où on parlait de la candidature Albert...

LE MONSIEUR VIEUX JEU. — C'en était une autre... elle n'a pas abouti !...

LE GRINCHEUX. — Pas de chance, les candidats !... à eux deux, ils n'ont même pas un nom propre !...

LA DAME QUI NE LIT PAS LES JOURNAUX. — C'est singulier, je n'avais jamais entendu parler de ce monsieur Jacques !...

LE GRINCHEUX. — Non... c'est pas singulier

du tout!... mais enfin, depuis quinze jours, vous voyez les affiches?...

LA DAME QUI NE LIT PAS LES JOURNAUX.— Quelles affiches?...

LE GRINCHEUX. — Celles de monsieur Jacques... vous savez bien?... *Pas de Sedan !...*

LA DAME QUI NE LIT PAS LES JOURNAUX.— Ah!... j'ai vu ça!... mais j'ai cru que c'étaient les pastilles Géraudel...

— . . . .

MADAME X... — On les arrache sous l'œil protecteur des agents, les affiches!... c'est-à-dire celles du général... car je n'ai vu arracher que les siennes... j'ai même assisté l'autre jour à un commencement de bataille...

MADAME A... — Où ça?...

MADAME X... — Dans l'avenue Carnot!... sur une palissade qui ferme un terrain à vendre, on a mis des affiches... il y avait un monsieur qui arrachait une affiche du général...

LA MAITRESSE DE LA MAISON, *étonnée.* — Un vrai « monsieur »?

MADAME X... — Oui, un monsieur bien mis... mais mal pensant...

LE MONSIEUR VIEUX JEU. — Mal pensant ?... permettez...

MADAME X... — Mal pensant, à mon avis...

LA MAITRESSE DE LA MAISON *suivant son idée.* — Mais ça ne s'est jamais vu, un homme du monde qui arrache une affiche...

MADAME X... — J'ai dit un « monsieur »... oui... c'était un monsieur du monde auquel nous devons monsieur Prudhomme, monsieur Thiers... et même monsieur Carnot !... enfin, il a enlevé l'affiche... elle pendait et il y avait un morceau qui traînait sur le trottoir... il est passé un homme, un serrurier... qui l'avait vu et qui essayait de le forcer à la recoller avec sa langue... il n'a pas voulu...

LE GRINCHEUX. — Un sale caractère, quoi !...

MADAME A... — Eh bien ! moi aussi, j'ai vu arracher des affiches... rue Mazarine... des affiches du général, bien entendu !... c'est même ça qui a achevé de me rendre boulangiste...

LE MONSIEUR VIEUX JEU *ahuri.* — Comment !... vous aussi ?...

MADAME A... *riant.* — Moi-même !... *(Revenant à son idée.)* On les lacère, ces malheureuses

affiches, quand on ne peut pas les arracher complètement !... Je me souviens que, sous l'Empire, un de mes cousins qui rentrait chez lui à onze heures du soir enleva du bout de sa canne un lambeau du manifeste de M. Devinck... des agents en bourgeois se jetèrent sur lui et le conduisirent au poste en le brutalisant... le lendemain, M. de Persigny le destituait... il était attaché au cabinet du ministre des Affaires étrangères...

LE MONSIEUR VIEUX JEU. — Monsieur Devinck était le candidat officiel... il était naturel de protéger son affiche...

MADAME A... — Mais, c'était sous l'Empire !... en République, il ne devrait pas y avoir de candidat officiel et, s'il y en a un, on devrait protéger quand même ses concurrents... pas la peine de changer de gouvernement, alors !...

LA MAITRESSE DE LA MAISON. — Moi, j'hésitais !... je me disais qu'après tout les choses allaient à peu près...

LE MONSIEUR VIEUX JEU. — Eh bien ?...

LA MAITRESSE DE LA MAISON. — Eh bien, quand l'autre jour j'ai vu monsieur Carnot

commuer la peine de ce jeune drôle, s'intéresser à la petite santé de cet assassin *pour la galerie*, et sortir de sa réserve habituelle pour commettre une monstrueuse injustice, j'ai pensé qu'il réservait peut-être d'autres surprises aux imbéciles qui, comme moi, trouvaient que tout allait *pas trop mal*. Alors, je suis devenue boulangiste...

LE MONSIEUR VIEUX JEU, *atterré*. — Boulangiste aussi!!! *(Il regarde autour de lui avec effroi.)*

LA DAME QUI NE LIT PAS LES JOURNAUX. — Moi, je suis boulangiste, parce que je vois passer le général à cheval au Bois...

LE MONSIEUR VIEUX JEU, *bégayant*. — Tous, tous!... Boul... boulangistes!!! *(Il s'affale dans un fauteuil.)*

Janvier 1889.

« DOMINO »

I

Jacques de Cabour n'avait pas le moindre désir de se marier pour se marier, mais il était tout disposé, s'il rencontrait une jeune fille jolie, gracieuse, bien élevée, intelligente et bonne enfant, à l'épouser si elle voulait de lui. Chercher une femme lui eût été odieux; en rencontrer une lui paraissait acceptable. Il y avait surtout deux points auxquels Jacques tenait essentiellement. Il fallait, pour lui plaire, qu'une femme consentît à aimer la campagne quatre mois de l'année et qu'elle n'eût jamais passé le plus petit examen. Cabour a horreur des bas bleus, des jeunes filles à diplôme supé-

rieur et des poseuses qui ne peuvent habiter que Paris, Nice ou Deauville, et passent à peine un mois dans leurs terres. Très chasseur, Jacques chasse à tir et à courre le plus longtemps qu'il peut et adore l'élevage des chevaux, des bestiaux et des chiens, ce qui le retient assez tard en Sologne et en Touraine.

Il ne veut pas que sa femme (s'il se décide à en choisir une) subisse cet exil en victime résignée et mélancolique. L'épouse soumise ne parle pas du tout à son imagination. Il tient à ce qu'elle s'amuse et s'intéresse aux choses des champs. De plus, il veut que la vicomtesse de Cabour soit fine, élégante et chic. L'idée d'être le possesseur légitime d'une « bonne jeune fille qui a de beaux cheveux et aime bien ses parents », comme seul bagage séducteur, lui fait froid dans le dos et ne le tranquilliserait même pas quant aux suites de la possession. Il affirme que les maris les plus trompés sont ceux qui ont les femmes les plus laides, parce qu'elles tiennent à protester.

Vers la fin du mois de mai dernier, un

matin à son réveil, Jacques reconnut, au milieu de ses lettres, la grosse écriture haute et droite de sa grand'tante, la douairière de Jalon.

— Allons bon ! pensa-t-il, il y a du mariage dans l'air !...

Il savait que la vieille dame n'écrit jamais que dans les grandes occasions, c'est-à-dire pour proposer « une jeune fille charmante » ou organiser une entrevue.

Jacques a fait deux fois le tour du monde et elle ne lui a pas écrit une seule ligne, le trouvant trop loin pour pouvoir rien négocier utilement.

Il ne se trompait pas en pensant qu'il s'agissait de mariage.

« Mon cher enfant, — écrivait la douairière — je t'ai pêché une perle dans l'océan provincial. Une enfant adorable, riche, gentille à croquer et qui, j'en suis certaine, te séduira comme elle m'a séduite, à première vue.

» Violette de Trêne a dix-neuf ans, quinze cent mille francs de dot et un physique plus

qu'agréable, original et étrangement *pimenté*. Mon Dieu oui, elle ne ressemble à personne ! Sa beauté est de celle qui ne s'analyse pas mais qui empoigne. Tu vois que, pour me faire mieux comprendre, je parle ta langue préférée. Dans tous les cas, tu ne peux refuser de la voir. Je compte sur toi dimanche soir dans ma loge. Je voulais que ce fût demain, mais on joue *Carmen*, et les Trêne ne conduiraient pas leur fille à une pièce aussi passionnée. Je n'ai parlé de rien « de précis ». Ça n'aura pas le glacial d'une entrevue.

» Ta vieille tante et amie,

» JALON. »

» La petite habite presque toujours la campagne. C'est absolument une femme faite pour toi sur mesure. Ne va pas encore manquer cette occasion splendide. Les parents sont charmants. »

Cabour resta pensif. Effectivement cela pouvait lui convenir. Une beauté étrange, « pimentée » ?... Pour que sa tante employât

de semblables expressions, il fallait qu'il y eût dans ce qu'elle disait un fonds de vérité. Et puis, quinze cent mille francs de dot et élevée à la campagne !...

Ce qui l'exaspérait, par exemple, c'était l'endroit choisi pour la rencontre. Sa tante lui avait certainement ménagé une vingtaine d'entrevues dans sa loge de l'Opéra-Comique. Une grande avant-scène de rez-de-chaussée, qui lui vient d'héritage et qu'elle utilise à cet usage les jours de répertoire vertueux ; les vers de M. Scribe et le style de M. de Saint-Georges, étant seuls destinés à former le cœur et les oreilles de la jeunesse féminine française. Bien sûr, dimanche, on jouerait *La Dame Blanche !* Cabour avait déjà refusé en moyenne une douzaine de délicieuses jeunes filles au son de la musique de Boiëldieu.

Le dimanche à neuf heures il entrait dans l'avant-scène de la tante Jalon. Correct, la fleur à la boutonnière, aussi soigneusement pomponné que s'il se fût agi d'une entrevue pour le mauvais motif. La douairière le nomma rapidement au comte et à la comtesse

de Trêne, un gros monsieur tout rond et une dame longue et anguleuse, et il se tapit au fond de la loge, examinant à la dérobée mademoiselle Violette. Penchée vers la scène, elle écoutait ardemment la douce Anna dire à Georges une de ces harmonieuses phrases, dont seul M. Scribe possède le tour élégant: *Tu as bien fait de ne pas me tromper, car moi qui sais tout, crois-tu que je ne connaisse pas Georges Brown, sous-lieutenant au service d'Angleterre?...*

L'examen stupéfia Cabour. Pas possible! sa tante avait voulu se moquer de lui. Ça, une femme agréable, allons donc! Un paquet et un paquet noir, encore! Pas de taille et une peau!... et attifée!...

En effet, mademoiselle de Trêne n'était nullement séduisante. Mal coiffée d'une forêt de cheveux blonds bêtement « travaillés » par la main d'un mauvais coiffeur « de l'autre côté de l'eau » et engoncée dans une robe à mancherons Henri III, remontant l'épaulette. Décolletés, ses épaules et ses bras semblaient disgracieux et disproportionnés. Le cou por-

tait trop haut la tête; les joues trop rouges, luisaient comme des pommes à cidre; la bouche trop grande, niaisement entre-bâillée par l'attention extrême avec laquelle elle écoutait, paraissait contenir plus de dents qu'on n'en doit avoir; les yeux avaient une expression étonnée qui agaçait. Et puis, l'ensemble était si lourd, si disgracieusement gauche dans cette robe étoffée, qui eût convenu à une fille très maigre, que Jacques fut de plus en plus convaincu que sa tante l'avait sciemment attiré dans un affreux guet-apens.

Voulant changer le cours de ses idées, il se mit à regarder la salle. La vue de cette salle, laide et inélégante, l'assombrit encore davantage. Et les têtes des « amateurs du répertoire »?... les loges bondées de gens affreux et mal vêtus, de jeunes filles vieillottes et fagotées, de jeunes messieurs godiches, riant bêtement?... Sans doute des malheureux venus comme lui pour une entrevue?

A ce moment, le lieutenant Georges Brown disait à la Dame Blanche : que *pour revoir*

celle qu'il aime, il se donnerait s'il le fallait à elle, et la douce Anna répondait : *Ce ne serait peut-être pas un mauvais moyen.*

A cette fine réplique, M. de Trêne se mit à rire d'un gros rire qui secouait toute sa petite personne rebondie. Sa fille se retourna vers lui en souriant. Cabour eut envie de la battre. Décidément, c'était une dinde, il n'y avait pas à revenir là-dessus.

L'énervement augmentait. L'archet de la contre-basse, montant et descendant continuellement devant la loge, faisait à Jacques l'effet d'une scie lui entrant dans les os. C'était une véritable souffrance. Et tandis qu'il restait affalé au fond de son fauteuil, sans voir les signaux de sa tante qui l'invitait clairement à être plus aimable, la famille de Trêne se délectait, suspendue aux lèvres du sympathique sous-lieutenant qui chantait :

> Il a raison, et je crains fort
> Que la Dame Blanche n'ait tort.

Crispé, Cabour remuait sur son fauteuil, croisait et décroisait brusquement ses

jambes, essayant de lutter contre une irrésistible envie de dormir ou de se fâcher.

L'assoupissement le terrassa enfin. Il aperçut dans un nuage trouble le profil majestueux de sa tante Jalon, à côté duquel se détachait la grande silhouette osseuse de madame de Trêne. Le papa, l'air émerillonné, la bouche fendue jusqu'aux oreilles, les mains béatement croisées sur son petit ventre pointu, dévorait des yeux les maillots rapiécés, sales, trop vides ou trop consciencieusement remplis des malheureuses figurantes chargées de donner au public de l'Opéra-Comique une idée des montagnardes écossaises. Puis, seule sur le devant, toujours attentive, la jeune fille lourde, ridicule, mal posée, gauchement assise, sentant la province à plein nez. Derrière elle, dans la glace destinée à refléter la scène, défilaient les fermiers et acquéreurs du domaine d'Avenel, le traître Gaveston, le juge Mac Irton, le fermier Dickson, etc., etc. Tous ces personnages en bois semblaient en passant bénir mademoiselle Violette et lui souhaiter la bienvenue, tandis qu'au haut de la salle, à

cheval sur le lustre, M. Scribe, d'une main experte, effeuillait une grosse botte de pavots...

Le bruit de son claque qui roulait dans la loge le réveilla en sursaut. Il s'élança à sa poursuite en accrochant bruyamment une chaise. La douairière jeta sur lui un regard féroce, tandis que M. de Trêne faisait de sa main un abri pour « s'isoler » du vacarme de Jacques et ne pas perdre le plus joli couplet de la pièce :

Douze cents francs (!)
d'appointements (!)
Et l'on ne dira pas que je fais des folies,
Car j'achète un château sur mes économies.

Tout penaud, Cabour se rassit, serrant soigneusement son claque entre son habit et lui, afin d'éviter que pareil accident ne se renouvelât quand il se rendormirait, car il allait se rendormir, bien sûr!

Hélas! il comptait sans l'entr'acte. Il fallut causer. Et quelle conversation, grand Dieu! A faire regretter le charabia de Georges Brown, d'Anna et de tous les intéressants personnages qui se meuvent dans cette pièce.

— C'est mon neveu, dont je vous ai souvent parlé, Jacques de Cabour...

— Ah! — dit M. de Trêne, qui s'inclina de nouveau, tandis que d'un ton plus sec sa femme répétait :

— Ah !!!

Jacques salua profondément. Il voyait la jeune fille l'examiner curieusement, le dévisageant ni plus ni moins qu'un simple cabotin.

— Tout à l'heure, — pensa-t-il, — elle va prendre sa lorgnette pour me regarder ?...

Cependant, M. de Trêne semblait visiblement troublé. Il cherchait sans la trouver une phrase de début de conversation. A la fin, il leva les yeux au plafond et murmura, d'un air qu'il tâchait de rendre dégagé, mais sous lequel on sentait l'effort :

— Jolie salle !...

— Charmante !... — répéta comme un écho docile l'anguleuse madame de Trêne.

— Si nous nous reposions au fond de la loge ?... — proposa la tante Jalon, indiquant de l'œil à son neveu la chaise qu'elle lui abandonnait près de mademoiselle Violette.

Jacques obéit sans entrain, vint s'asseoir à côté de la jeune fille et, s'efforçant d'être bon enfant :

— Aimez-vous la musique, mademoiselle?...

— Oui, monsieur...

— Vous êtes très bonne musicienne sans doute?...

Violette hésita un instant, mais sur un regard impérieux de sa mère, elle répondit en détournant les yeux :

— Oui, monsieur...

— Peste!... — se dit Jacques, — la modestie n'est pas au nombre de ses qualités!...

— Vous venez souvent à Paris, mademoiselle?...

— Une ou deux semaines tous les ans au moment du Concours hippique... cette fois, nous sommes restés un peu plus longtemps, parce que...

Un regard impérieux de sa mère l'arrêta net.

— Parce que?... interrogea Cabour.

Mademoiselle Violette était devenue rouge jusqu'aux cheveux.

— Je... je ne sais pas... — balbutia-t-elle toute troublée.

— Vous venez au Concours hippique? — demanda encore Jacques, décidé à accomplir la corvée jusqu'au bout — vous aimez donc les chevaux ?...

La jeune fille allait répondre, mais sa mère ne lui en laissa pas le temps.

— Violette aime les chevaux parce que son père les aime, — dit-elle d'une voix pointue comme sa personne — c'est une bonne fille qui s'arrange de tout...

— Oui... — affirma M. de Trêne arrivant à la rescousse; — elle fait tout ce qu'on veut...

Jacques pensa à part lui que ça pouvait mener un peu loin une jeune fille bien élevée. Puis voyant que la famille de mademoiselle Violette répondait pour elle aux questions qu'on lui adressait, il jugea inutile de continuer l'interrogatoire qu'il lui faisait subir par acquit de conscience uniquement, car il était irrévocablement décidé à n'épouser jamais cette demoiselle laide, ridiculement

fagotée, qui écoutait et regardait *La Dame Blanche* avec avidité.

Il attendit que le rideau fût levé et, lorsqu'il vit les trois Trêne, re-écouter avec ravissement la touchante Anna qui appelait à son aide *ses nobles bienfaiteurs*, il fila à l'anglaise malgré l'œil désespéré que lui lançait la douairière, consterné d'avoir, une fois de plus, avalé inutilement *La Dame Blanche*.

II

Le lendemain, Jacques glissa sous enveloppe à l'adresse de sa tante, une carte portant ces seuls mots vigoureusement tracés :

« Jamais ! jamais ! ! jamais ! ! ! »

Puis il ne pensa plus à cette grotesque entrevue et s'occupa, comme tous les ans à cette époque, des courses, du tir au pigeon et surtout de l'organisation de son Exposition.

Car Jacques expose ! Des chiens, il est vrai, mais des chiens superbes. Chaque année, ils sont primés à l'exposition des Tuileries, et cette fois, il était mécontent de ses élèves.

Les chiens de meute avaient le poil moins

beau, l'aspect moins vigoureux qu'à l'ordinaire.

Pour comble d'ennui, un charmant griffon d'arrêt, qu'on l'avait à grand peine décidé à exposer, s'attristait et dépérissait depuis qu'il était séparé de lui, malgré de fréquentes visites.

Un jour qu'il venait voir *Domino* et lui apporter son goûter de cinq heures, il aperçut une dame en grande conférence avec le valet de chiens venu de Touraine pour surveiller les produits exposés. Quant à *Domino*, il semblait se soucier fort peu qu'on s'occupât de lui. Terré au fond de son box, enfoui sous la paille, il laissait voir seulement son nez noir et luisant et ses beaux yeux pailletés d'or, brillant au travers des mèches frisées qui les recouvraient aux trois quarts.

— Je vous assure qu'il a les yeux fatigués par la chaleur — disait la dame, — il faudrait les bassiner avec un peu d'eau tiède et d'extrait de Saturne, c'est avec ça que je lave toujours les yeux de mes chiens après les longues chasses ou quand la poussière les fait pleurer... c'est merveilleux!...

— Tiens! — pensa Jacques, — voilà une

femme qui s'entend à soigner les chiens... il est très vrai que ce remède est excellent...

Et il se pencha, cherchant à voir si cette amie des chiens était jolie. Ce qu'il entrevit lui parut charmant.

Grande, élancée et vigoureuse ; le cou solide, la taille souple suivie de larges hanches, la cheville fine, la jeune femme était plantée devant le box de *Domino* dans une pose attentive pleine de grâce et d'abandon. Elle était vêtue d'un petit costume tout simple : une jupe de vigogne beige et une petite veste de velours de chasse mastic, à côtes, allant à ravir.

De la tête, Cabour ne voyait qu'une toute petite oreille d'un rose intense, noyée dans une grosse vague de cheveux blonds et soyeux. La dame parlait avec animation à un gros monsieur arrêté près d'elle et duquel Jacques n'apercevait que le dos :

— Vois-tu, papa, — disait-elle, — je suis sûre qu'il va tomber malade, ce chien-là !... et ce sera bien dommage !... Regarde... son poil est terne... depuis deux jours il change beaucoup... je parie que sa truffe est chaude...

avant-hier, elle n'était pas encore chaude, mais, enfin, elle n'était déjà plus fraîche...

— Laisse donc ce chien tranquille, — disait le vieux monsieur cherchant à l'entraîner.

— Non!... ça me fait de la peine de voir dépérir un bon chien comme ça!... je regrette de ne pas connaître son propriétaire, je lui conseillerais de l'enlever tout de suite d'ici...

Jacques s'était insensiblement approché.

— Je vous remercie de votre bon conseil, madame, et je vais le suivre tout de suite...

La jeune femme se retourna brusquement, et, très étonnée :

— Ah!... ce chien est à vous, monsieur?...

Puis, se retournant vers son père :

— Papa, tu ne reconnais pas monsieur de Cabour ?

Jacques, stupéfait, regardait, ne reconnaissant pas du tout, lui non plus, la ravissante femme qui venait de le nommer...

Déjà le vieux monsieur lui tendait la main.

— Je vous demande pardon, — disait-il, — je ne vous ai vu que le soir dans cette loge sombre...

Jacques, de plus en plus surpris, examinait alternativement le père et la fille. Comment, cette belle personne élégante et gracieuse était le laideron ridicule entrevu à l'Opéra-Comique? Et ce bonhomme, qui venait à lui la main tendue, était le même qui faisait un cornet de cette même main pour ne rien perdre de *La Dame Blanche!* Était-ce possible? Mais la jeune fille revenait au sujet qui l'intéressait :

— Je suis contente que vous emmeniez ce pauvre chien, — disait-elle gaiement. — C'est de la cruauté de les laisser ici, ces malheureux!... ils ont trop chaud, leur soupe est mauvaise, leur paille sale!... dites-moi, est-ce qu'il est déjà dressé, ce chien?...

— A peu près, mademoiselle, mais il n'a pas encore chassé sérieusement... je vais le prendre tout à fait cette année...

— Il sera très amusant à dresser... il est vif, intelligent, il a le nez d'une finesse extrême...

— Tiens !... comment le savez-vous?...

— Je l'ai bien vu tout de suite...

— Violette passe son temps à la campagne à dresser des chiens et des chevaux, — dit M. de

Trêne, — il y a quatre ou cinq ans qu'elle surveille tout... je suis vieux, ça ne m'amuse plus, c'est elle qui met les chevaux de chasse et les chiens d'arrêt juste au point...

— J'aimerais à dresser ce petit-là, — continuait Violette, regardant toujours Domino, — et je suis sûre qu'il aimerait aussi mon dressage, jamais de coups, jamais de fouet, pas même de sifflet... rien que la corde de dressage pour rapprocher au commandement, du sucre et des caresses... vous voyez que mes élèves ne sont pas à plaindre?...

Cabour restait émerveillé devant mademoiselle de Trêne. Cette belle fille au profil irrégulier mais étrangement joli, aux grands yeux bleu sombre, au sourire éclatant, était-elle bien la même que l'autre? Ce qui le surprenait le plus était le changement de teint. Ce teint qui lui avait semblé noir et laid, avait au contraire une fraîcheur ambrée, accentuée encore par le contraste des cheveux blonds. Et cette taille superbement vigoureuse et découplée! A l'Opéra-Comique, elle lui paraissait un paquet, non pas précisément difforme,

mais informe. Se rendant compte que son silence devait étonner les Trêne, il se décida à demander :

— Alors, vous vous intéressez aux chiens, mademoiselle ?...

— Moi !... ah ! je crois bien !... c'est ce que j'aime le plus après les chevaux... ou même avant !... s'écria Violette enthousiasmée.

— Vous avez bien raison, mademoiselle...

— N'est-ce pas ?... les chiens et les chevaux !... c'est la moitié de la vie, ça !... je peux bien dire mon avis librement aujourd'hui, puisque !...

Elle s'arrêta, devint toute rouge et, tandis que son père cherchait à changer la conversation, se mit à caresser Domino, que Cabour venait de mettre en liberté.

— Domino !... dit-elle, c'est un gentil nom... est-ce vous qui l'avez choisi ?...

— Oui... il est tout noir et...

— Et il y a *Le Domino Noir*...

Elle s'arrêta un instant et, l'œil rieur, le sourire malicieux, elle conclut :

— Comme il y a *La Dame Blanche !*

Puis revenant brusquement à ce qui l'intéressait :

— Montrez-nous votre meute, voulez-vous?... Nous avons regardé plutôt les chiens d'arrêt et j'ai très peu vu les autres...

— Voici mes chiens, — dit Jacques, emmenant le père et la fille devant le chenil où était son vautrait.

— Ah! — s'écria Violette, — comme vous avez raison d'avoir des chiens français! A la bonne heure!

— Vous n'aimez pas les chiens anglais, mademoiselle?...

— Je les déteste!...

— Il est très beau, ce vautrait, — dit M. de Trêne, — le nôtre est aussi composé de griffons, mais ils sont très inférieurs à ceux-ci...

— C'est égal, — affirma Violette, — ils prennent joliment leur sanglier, allez, monsieur!... il faut venir nous voir à Trêne cet automne, je vous montrerai mes chiens à l'ouvrage...

— Vous chassez beaucoup?...

— Tout le temps que c'est permis... d'ailleurs, papa est louvetier!...

— Vous aimez la chasse?...

— Je l'adore... comme tous les exercices... j'aime nager, patiner, canoter, valser... et vous?...

— Oh ! moi aussi... mais je suis un homme que la campagne n'effraie pas, moi!...

— Eh bien, mais elle ne m'effraie pas non plus!... je mène à Trêne une vie très amusante...

— Très occupée surtout ! — dit doucement M. de Trêne, auquel Jacques trouvait décidément une excellente figure et une bonhomie parfaite.

— Oui, — reprit Violette, — je suis très occupée des chevaux et des chiens d'abord ; et puis nous élevons des bœufs et des moutons. J'ai eu un bœuf primé cette année, et l'an dernier mes moutons ont eu toutes les récompenses!... j'étais d'une joie!... j'ai aussi des pigeons superbes!... et des dindons extraordinaires qui ressemblent à des gens qu'on connaît!... Et ce qu'ils sont aimables et caressants...

Jacques éclata de rire.

— Mais oui... vous riez... le dindon est un animal méconnu...

Tandis qu'elle parlait, Cabour pensait à part

lui que sa tante de Jalon avait raison lorsqu'elle lui vantait la beauté « pimentée » et les qualités « pratiques » de Violette.

— C'est bizarre, — dit-il enfin, — toutes les femmes que je connais s'ennuient à la campagne!...

— Ah bien! pas moi!... c'est très gai, Trêne!... le Concours hippique, les courses, les bals de la ville et des châteaux... Ah! par exemple, il n'y a pas de théâtre!... ou du moins on ne m'y mène pas...

— On a bien raison... quand on est jolie comme vous, il est interdit d'aller se faner dans cet air empoisonné... c'est bon pour les femmes qui ne supportent pas le grand jour, ces plaisirs-là!...

Se retournant alors du côté de M. de Trêne, Jacques demanda :

— Me permettrez-vous, monsieur, d'accepter l'invitation que mademoiselle votre fille a eu l'imprudence de m'adresser?...

— Comment donc... je... vous nous ferez grand plaisir... — balbutia le gros petit bonhomme, décontenancé et ravi...

Jacques Cabour regarda Violette, semblant lui demander aussi un mot d'encouragement.

Elle devint plus rouge encore et, pour toute réponse, embrassa de tout son cœur la tête ébouriffée de Domino.

HONNY SOIT QUI MAL Y PENSE

I

Au château des Épines, le jour de la Saint-Hubert. Il est huit heures du matin.

Dans une chambre tendue en tapisseries représentant les aventures de Télémaque.

LE DUC DE GRENELLE. — Encore couché et pas très joli au petit jour. Au pied de son lit, un immense sloughi café au lait de la plus grande espèce.

LE VALET DE CHAMBRE, qui va et vient dans l'appartement.

— Monsieur le duc chassera-t-il?...

— Je ne sais pas encore... *(Silence.)* Justin, ne vous a-t-on pas remis une lettre?...

— Je viens de poser le plateau du courrier sur la table... je croyais que monsieur le duc l'avait vu...

— Ce n'est pas le courrier que j'attends... ce serait une femme de chambre qui vous aurait donné...

— Rien, monsieur le duc, on ne m'a rien remis... *(Le duc semble très contrarié. Nouveau silence.)*

— Combien de degrés, Justin ?... *(Justin va à la fenêtre vérifier le thermomètre.)*

— Dix, monsieur le duc...

— A quelle heure est la messe ?...

— A neuf heures, monsieur le duc...

— Préparez toujours mon habit et mes bottes... dans tous les cas, j'assisterai à la messe en tenue de chasse...

— Quel collier faut-il mettre à Éros ?...

— Un collier souple... le bracelet en tissu d'or et argent... *(Caressant la tête du chien qui s'est levé en entendant parler de lui.)* N'est-ce pas, mon pauvre Éros?... il ne faut pas un collier lourd, ni gênant... tu suivras peut-être les voitures... il faut que tu sois à ton aise, pas de carcans, ni de gros grelots...

Justin cherche dans le coffret où sont les colliers et met au cou d'Éros un bracelet en

tissu d'or fin et souple comme un ruban, auquel est suspendu un petit grelot.

— Monsieur le duc se sert-il de l'eau des Magiciennes, ce matin?...

— Oui?...

— Et du Régénérateur?...

— Aussi...

(Justin prépare silencieusement les bouteilles.)

— Je ferai observer à monsieur le duc que si monsieur le duc a l'intention d'assister à la messe, il serait temps de commencer sa toilette... les chiens et les piqueux sont déjà sous les armes... on commencera très exactement...

Le duc de Grenelle pousse un soupir et allonge hors du lit une jambe dépourvue de fraîcheur.

II

Dans une chambre tendue en vieux damas jaune et argent.

MADAME D'ARMYDE. — En peignoir de crêpe de chine rose-thé.

LA BELLE MADAME DE VESPÉTRO. — Déjà prête. Amazone de drap bleu, habit rouge. Le tout extra-collant. La jupe a l'air d'un pantalon et le corsage plaque comme une seconde peau. Tous deux dessinent des merveilles.

Madame d'Armyde, furieuse d'être surprise à sa toilette et dérangée dans les mille soins intimes qui viennent en aide à sa beauté, essaie de faire contre fortune bon cœur.

— Comme c'est gentil à vous, chère madame,

de venir me tenir compagnie !... mais que vous êtes matinale !... moi qui croyais que les Espagnoles étaient nonchalantes et paresseuses...

— Oh ! quand je dois me lever de bonne heure, je rassemble tout mon courage et je saute à terre dès qu'on m'éveille...

— Parfaitement... puisque vous avez déjà circulé dans les corridors, avez-vous rencontré quelques-uns des chasseurs ?...

— Desquels ?...

— De ceux qui sont arrivés au train de huit heures ?...

— J'ai vu monsieur des Açores, monsieur de Quibron... je crois avoir aperçu monsieur de Sangêne et monsieur d'Estourdy...

Au nom d'Estourdy, madame d'Armyde fait un mouvement aussitôt réprimé et dit :

— Vous le connaissez beaucoup, je crois ?...

Madame de Vespétro la regarde d'un air candide et demande :

— Et vous ?...

— Mais... Estourdy est un de mes vieux amis... seulement je croyais... on m'avait dit qu'il vous faisait la cour ?...

— Tiens, c'est étrange!... on m'a dit à moi qu'il ne s'occupait que de vous?...

— Ce n'est pas exact en ce qui me concerne...

— En ce qui me concerne non plus, croyez-le bien...

— Oh! vous, vous êtes tellement belle que tout le monde est à vos genoux... le duc de Grenelle est fou de vous...

— J'en suis très flattée... le duc de Grenelle n'est pas facile à séduire...

— Oh! croyez-vous?...

— Mais on le dit, et l'on m'a même affirmé que depuis madame de Vyelgarde il n'avait... aimé personne...

— Ah! vous pensez que madame de Vyelgarde a été...

— La maîtresse du duc?... mais tout le monde sait ça, ma chère amie!.. Comment, il faut que ce soit moi, une étrangère, qui vous apprenne les histoires parisiennes les plus connues?... C'est le duc qui a donné à madame de Vyelgarde le fameux peigne de rubis qu'elle a vendu trois cent mille francs...

MADAME D'ARMYDE, *très intéressée.* — Vous êtes sûre de ça?...

— Mais absolument... le duc est prodigieusement généreux...

— Dame, il a de quoi l'être!...

— Sans doute!... mais enfin, il fait des cadeaux vraiment grandioses... je parlais du peigne seulement, parce que c'est ce qui a atteint le plus gros prix, mais il y avait bien d'autres bijoux, car lorsque madame de Vyelgarde, retirée... des affaires, a vendu ses nombreux écrins, elle a touché neuf cent mille francs... et elle n'a été, je crois, qu'un an à peine avec le duc... c'est très gentil!... *(Madame d'Armyde écoute pensive.)*

— Évidemment, c'est gentil, mais si tout le monde sait, comme vous l'affirmez, d'où viennent ces bijoux, ça n'est pas très agréable...

— On l'a su parce que madame de Vyelgarde, heureuse et stupéfaite de cette tardive et dernière conquête, l'a fait sonner bien haut... car le duc, au contraire, est l'homme le plus discret qui existe... Il a toujours cinq ou six intrigues avec des femmes du monde...

eh bien, personne ne soupçonne même leur nom...

— Mais vous disiez qu'il n'avait aimé personne depuis...

— Sans aimer précisément, un homme dans la situation du duc ne peut pas décemment rester...

— J'entends bien... il n'est cependant plus jeune...

— Oh! il a cinquante ans...

— Bien sonnés... Et il n'est pas beau!...

— C'est vrai... mais il a une laideur distinguée, une laideur sèche...

— Oh! quant à ça!...

— Enfin, je crois que, si j'étais aimée du duc, sa laideur ne me paraîtrait pas un obstacle...

— Vraiment?...

— Mais comme vous vous trompez et que le duc n'est nullement occupé de moi, je ne vois pas pourquoi je m'occupe de lui...

— Cependant je croyais...

— Du tout!... il est évident que le duc est ici pour quelqu'un, mais ce quelqu'un n'est

pas moi et il est tellement discret qu'il sera impossible de découvrir parmi ces dames...

— C'est peut-être madame des Hespérides?...

— Ne serait-ce pas plutôt la duchesse d'Aiguillon?... Croyez-moi, nous y perdrons notre latin... mais je bavarde là, il est tard... la messe va sonner, je me sauve...

— Et moi, j'ai un mot à écrire...

MADAME DE VESPÉTRO, *en sortant.* — J'espère qu'elle ira?...

III

Chez le duc de Grenelle. Il est habillé. On frappe.

— Qu'est-ce?...

— Une lettre, monsieur le duc...

Le duc se précipite et ouvre à la femme de chambre de madame d'Armyde qui lui remet un petit billet outrageusement parfumé. Tandis qu'il le lit, sa figure s'illumine.

— Oui, oui, vous direz que oui!...

Il prend des louis sur la cheminée et les met dans les mains de la femme de chambre qui semble très surprise. Puis il descend majestueusement l'escalier, en criant à son valet de chambre d'enfermer Éros pendant la messe.

IV

La chapelle est très ornée. Les murs disparaissent sous les branchages de houx couvert de graines rouges. Partout des croix de Saint-Hubert. Sur l'autel, une belle statue d'argent représentant saint Hubert à cheval. Tous les hommes en uniforme, en habit rouge ou en livrée. Les femmes en amazone. Celles qui suivent en voiture en costumes de fantaisie.

Quand tout le monde est placé, l'équipage fait son entrée. Devant, marche le premier piqueux. Il porte une bannière sur laquelle est brodé le nombre des cerfs pris dans l'année écoulée. Derrière lui, les autres piqueux tenant

les meilleurs limiers et chiens de tête. Puis, les valets de chiens maintenant à grand'peine le reste de l'équipage qui tiraille vers la sortie.

Tous les dos ondulent houleusement. Les queues droites s'agitent et les cris commencent. Du reste, l'assistance est aussi peu recueillie que possible et, à l'exception du châtelain et de la châtelaine, M. et madame de Recta, chacun profite du tapage des chiens pour causer à demi-voix.

DU HELDER, DES AÇORES, SAINT-CYNNATUS, QUIBRON, SANGÊNE et plusieurs autres seigneurs.

— Vous avez des bottes très bien faites...

— N'est-ce pas?... elles prennent bien le mollet... larges avec ça!... Pour en sortir je n'ai qu'à secouer mon pied... *(Il le secoue.)* Je n'ai jamais possédé une paire de pantoufles où je me sois trouvé à mon aise comme là dedans...

— Ça contribue terriblement à rendre une chasse agréable, d'être à son aise dans ses bottes!...

— Ah ! Dieu ! si ça y contribue !...

— Elle est jolie, cette jeune femme !... qui est-ce donc ?...

— C'est la petite d'Allaly...

— La femme d'Allaly que nous connaissons ?...

— Mais oui...

— Tiens ! ce sont eux qui se sont couchés dans la journée le jour de leur mariage ?...

— Oui, mais ne parlez pas si haut...

— C'est que les chiens font un vacarme, il n'y a pas moyen de s'entendre !...

— Madame d'Armyde est superbe ce matin...

— Oui, mais elle manque de simplicité cette femme-là !... elle se brode ses armes partout !... regardez !... sur le cœur, sur la manchette de son gant !... elle les a en argent à son chapeau... Trop d'armes !... c'est un abus ! C'est certainement une belle chose que le blason, mais pas tant que ça !...

— C'est vrai, je n'avais pas remarqué...

— Ah ! oui, elle en a partout !...

— Sans parler de tout ce que nous ne voyons pas !...

— Qu'est-ce qu'elles représentent, ses armes?...

— Je ne sais pas... il y a des arbres...

— Évidemment, un jardin, parbleu ! les jardins d'Armide...

— Un jardin suspendu !... Ça doit être difficile à bien rendre dans des armes, un jardin suspendu !...

— Pourquoi suspendu?...

— Est-ce qu'ils n'étaient pas suspendus, les jardins d'Armide?...

— Mais non... c'était Sémiramis...

— Tiens, vous croyez?... J'aurais juré que c'était Cléopâtre !... enfin, ça ne change rien à l'affaire !... suspendus ou non, Estourdy m'a tout l'air d'en avoir assez, de ces jardins-là !...

— Vous croyez qu'Estourdy romprait?... ça n'est pas facile... il y a tellement longtemps que ça dure !...

— Eh bien, raison de plus !... D'abord, elle lui coûte très cher et, franchement, pour le prix, il doit désirer avoir du neuf...

— Oh ! comment... vous croyez qu'il y a eu de l'argent offert?...

— Offert !... il est admirable de candeur, ce Helder !... puisqu'on te dit qu'elle ruine Estourdy... est-ce clair?...

— Moi, je croyais que madame d'Armyde était très riche!... rien n'est plus bête que de dépenser de l'argent pour une femme du monde... ça ne fait pas honneur... mais puisque vous dites tous qu'il en a assez, pourquoi ne la lâche-t-il pas carrément?...

— Ah! voilà!... elle ne lui fournit pas la plus petite occasion à prendre aux cheveux... fidélité absolue, passion jouée ou sincère... et quand une liaison a duré ce temps-là, elle devient difficile à rompre sans motif sérieux...

— Et dire que le divorce lui-même ne sert à rien dans ce cas-là!... c'est fâcheux!...

— Qui est-ce qui vous a fait vos bottes?... elles me plaisent positivement...

— C'est Coquillot...

— Ah! il m'en a fait une paire dans le temps... mais il ne m'en fait plus...

— Vous n'en avez pas été content?...

— Si... c'est lui qui n'a plus voulu... il m'a dit que j'étais embêtant à chausser... c'est

fâcheux, car elles sont bien jolies, ces bottes-là!...

MADAME D'ARMYDE, *prosternée, la tête dans ses mains.* — Que faire, mon Dieu?... je lui ai répondu oui... à présent il est trop tard pour changer... Avec Estourdy pas une minute de tranquillité!... il est jeune et abominablement distrait... tandis que le duc... Ah! il n'est pas trop jeune, lui! on ne peut pas lui reprocher ça, hélas!... Enfin, le sort en est jeté!... au moins personne ne s'en doutera pour celui-là!... il a tout intérêt à être discret... Comment, madame de Vyelgarde a eu pour neuf cent mille francs de bijoux en un an?... il est vrai que ce n'a pas dû être pour une année bien... folichonne... mais une année est vite passée!... madame de Vespétro disait qu'elle n'hésiterait pas... donc, ça n'a rien d'extraordinaire... et j'ai absolument besoin d'argent...

V

Les cris des chiens deviennent de plus en plus aigus, on se décide à les laisser sortir.

Les piqueux ont les bras rompus.

Après un déjeuner assez court et très silencieux on monte à cheval. Départ brillant. Une trentaine de cavaliers et sept ou huit voitures. La plus réussie est la poste du duc de Grenelle. Une victoria attelée en damier de quatre percherons gris et noirs. Postillons poudrés, perruques à cadenettes. Le duc est à cheval et la voiture suit, occupée seulement par Eros qui dort couché sur une peau de renard noir.

D'ESTOURDY et MADAME D'ARMYDE à cheval cheminent côte à côte. Madame d'Armyde semble préoccupée.

— Qu'avez-vous donc ?... vous paraissez triste, ennuyée...

— Mais je n'ai rien... que voulez-vous que j'aie ?...

— Si je le savais, je ne vous questionnerais pas...

— Vous n'y pouvez rien... ainsi il est inutile que je vous en parle...

D'ESTOURDY, *un peu inquiet, pensant qu'elle se doute de quelque chose.* — Peut-être... dites toujours ?...

— Eh bien, il faut absolument que je paie Zéphyrine le 25... elle me harcèle... je ne peux pas reculer, c'est impossible !... elle ne veut plus entendre parler de délai...

D'ESTOURDY, *qui veut réparer en argent le tort qu'il va faire d'une autre façon.* — Combien ?...

— Vingt mille francs...

— Bigre !... Enfin ! je m'arrangerai de façon

à ce que Zéphyrine soit payée le 25... ne vous inquiétez plus...

— Oh! que je vous remercie!... vous êtes très bon, mon ami!...

— Je suis excellent, c'est convenu!... *(Silence.)*

Madame d'Armyde réfléchit que d'Estourdy est vraiment généreux. C'est bien mal de le tromper, surtout au moment où il lui donne une pareille preuve d'affection. Enfin!... rien n'est encore fait!... Il faut seulement qu'elle trouve moyen de s'échapper et d'aller au rendez-vous. Ensuite elle verra.

De son côté, d'Estourdy songe qu'il peut se passer sans scrupules son caprice espagnol. Les vingt mille francs sont de beaux dommages-intérêts.

Après quelques minutes de réflexion, madame d'Armyde se sent décidément prise d'un léger malaise, un mal de tête subit. Elle ne peut pas rester plus longtemps. Le cheval augmente ce mal. D'Estourdy, navré, offre de la reconduire, tout en se disant qu'ensuite il ne rejoindra

jamais la chasse ni, par conséquent, la belle madame de Vespétro. Mais le duc de Grenelle propose de le remplacer... il a sa voiture?...

Naturellement, d'Estourdy accepte avec élan, les fait monter dans la victoria, les enveloppe dans la peau de renard et, avec des précautions vraiment maternelles, caresse la tête d'Éros vexé d'être dérangé. Dès qu'ils ont disparu il rejoint madame de Vespétro qui commençait à s'impatienter, mais sourit agréablement en apprenant la retraite de madame d'Armyde et du duc.

La chasse est superbe et menée rondement. Le cerf est bientôt pris et l'hallali magnifique. Piqueux, maître d'équipage, invités, tout le monde est ravi. Presque tous les chasseurs veulent faire la retraite à cheval et refusent les places offertes dans les voitures. Quand la chasse a été courte, la retraite est agréable.

Le soir aura lieu la curée suivie d'un feu d'artifice.

On reprend en bavardant le chemin des Épines.

VI

Le duc de Grenelle et madame d'Armyde se sont dirigés vers une petite maison de garde perdue dans un coin écarté de la forêt. La victoria a été envoyée au loin et ils sont entrés dans la maison, suivis d'Éros, duquel son maître ne se sépare jamais.

— Je vous en prie, fermez les volets...

— Oui... voilà !... est-ce bien ainsi?...

— Non... tout à fait...

— Mais... je ne vous verrai plus !...

— Je vous en prie... le feu éclaire bien assez...

— J'obéis... je suis là pour obéir... pas pour autre chose... à moins que vous ne demandiez l'impossible...

Il veut la prendre dans ses bras. Madame d'Armyde, qui ne cesse de penser à ce que vient de faire d'Estourdy, le repousse.

— Comment?... vous me défendez de m'approcher de vous?...

— De cette façon-là, oui...

— Mais...

— Asseyez-vous et causons... je ne demande pas mieux... je suis venue ici pour ça...

Le duc pense que lui y est venu pour autre chose. Il s'assied avec difficulté sur une pile de coussins, prend la main de madame d'Armyde et l'embrasse avec fureur. Mais elle la retire brusquement, effrayée.

— Qu'est-ce que c'est que ce bruit?...

— Quel bruit?...

— Je ne sais pas... on aurait cru qu'on sonnait... *(Ils écoutent. Le duc sourit.)*

— C'est le grelot d'Éros...

— Ah! ça m'a fait peur!...

— Qu'est-ce que vous craignez?... nous

sommes seuls, loin de tous... ne me rendez pas plus longtemps malheureux?... *(Il l'enlace de nouveau. Elle se lève précipitamment.)*

— Encore ce bruit !... et plus fort... plus répété...

— Mais oui... c'est qu'il se gratte... quand il se gratte, c'est toujours comme ça...

— Otez ce grelot, voulez-vous?... c'est le remords, ce grelot!... il me tourmente affreusement !...

Le duc appelle Éros et lui enlève son collier qu'il pose sur la cheminée. Madame d'Armyde, pendant ce temps, a réfléchi qu'il n'y a dans tous les cas nul inconvénient à coqueter avec le duc. Elle relève sa jupe très haut pour chauffer ses pieds qui sont ravissamment chaussés de bottes vernies. Le duc veut voir plus haut encore. Madame d'Armyde le laisse faire. Rien de plus convenable d'ailleurs, car elle a un maillot de soie gris-perle par-dessus lequel sont de grands bas de chasse, de ces bas anglais à côtes en grosse soie bourrue, maintenus par une jarretière.

Le haut du bas est roulé en bourrelet se

terminant au-dessus du genou. Le duc touche et admire. Il passe son doigt dans la jarretière afin de voir si elle n'abîme pas le « satin », en le serrant trop. Il défait la boucle de turquoises et, tout en couvrant de baisers la jarretière, il déclare « qu'il connaît des boucles d'opale et diamants qui iraient à merveille à ce genre de jarretière... ces boucles sont anciennes.., c'est un bibelot... pas autre chose... et si madame d'Armyde voulait les accepter en souvenir de cette journée, il en serait heureux ».

Elle est songeuse. Quel dommage que d'Estourdy... Ah! si elle pouvait le conserver?... Il est jeune, lui! et élégant, et généreux!... Quelle différence!...

Un grand bruit de voix les interrompt. On entend des pas de chevaux, et Éros, éveillé en sursaut, se met à aboyer avec rage. Madame d'Armyde est exaspérée.

— Mais faites-le donc taire!...

Le duc caresse Éros et lui parle affectueusement. Le chien continue à aboyer de plus belle.

— Ouvrez-lui !... mais ouvrez-lui donc !... c'est ce qu'il y a de mieux à faire...

— Vous avez raison... je lui remets seulement son collier... c'est qu'on n'y voit goutte... là... voilà qui est fait !...

Le duc entr'ouvre la porte. Éros s'élance joyeusement sur la route et tombe au milieu de la retraite.

VII

Renseigné par madame de Vespétro, d'Estourdy a tenu à faire passer la chasse devant la maison du garde. En apercevant Éros, les chiens, malgré les efforts du piqueux, s'élancent sous bois à la poursuite du sloughi.

Intrigués et désireux de connaître ce gibier baroque qui ressemble à une gazelle et qui habite dans une maison, tous les chasseurs suivent à fond de train. Ils n'ont pas besoin d'aller loin.

Effaré, haletant, le chien, est arrêté au milieu d'un rond-point, est déjà entouré par les chiens qui s'apprêtent à le dévorer, lorsqu'un des piqueux s'écrie :

— Bon sang! c'est le lévrier de Monsieur le duc de Grenelle!...

Éros est délivré, au grand mécontentement de M. de Recta, qui prétend que c'est une mauvaise leçon pour les chiens. Du Helder fait observer que c'eût été un crime d'abîmer un aussi beau chien et un aussi beau collier. Et, machinalement, il fait tourner le collier autour du long cou de l'animal. Des Açores s'approche pour admirer le bijou et pousse un cri. Sur un ruban d'or et d'argent sont brodées les armes de madame d'Armyde, — le fameux jardin de sinople sur champ de sable — et, plus loin son nom : Iseult!!!...

Ces messieurs cherchent par suite de quel prodige Éros qui avait, il y a deux heures, un collier en tissu d'or et d'argent uni, se trouve porteur d'un ruban aux armes de madame d'Armyde. Ces dames, plus expérimentées en matière de chiffons, ont immédiatement reconnu une jarretière. Elles s'empressent charitablement de révéler leur découverte. Madame de Vespétro est radieuse. D'Estourdy ne sait pas trop s'il doit prendre la chose en riant. Après avoir un

instant réfléchi, il écrit un mot sur une de ses cartes et donne l'ordre à son valet de chambre d'aller à l'instant à la gare, de partir pour Paris et de rapporter coûte que coûte, avant dix heures du soir, l'objet duquel il a besoin. Puis il enlève discrètement à Éros son collier improvisé et le glisse dans sa poche.

Le duc de Grenelle et madame d'Armyde arrivent aux Épines presque en même temps que les chasseurs. « Elle se sentait mieux, alors ils ont essayé de rejoindre la chasse, ils n'ont pu y parvenir, etc., etc. »

Tous sont extrêmement égayés de l'aventure. Ce qui surtout fait leur bonheur, c'est la parfaite tranquillité des coupables qui ne se doutent pas que leur frasque est connue de tout le monde. Seuls, M. et madame de Recta, les châtelains, sont mécontents. Très corrects et même un peu collet-monté, il leur est souverainement désagréable que ce genre d'histoire arrive chez eux.

. . . .

VIII

Neuf heures et demie. On est réuni dans le hall. Grande liberté d'allures. On a copieusement dîné. Les maîtres de maison essayent vainement d'organiser des jeux ou une causerie générale, de faire danser ou de faire de la musique. Les invités, harassés et repus, se montrent absolument rebelles et causent paisiblement de leurs petites affaires.

Sous un palmier qui sort d'un tête-à-tête, madame d'Armyde, très anxieuse, et le duc de Grenelle très fatigué.

. . . .

— Surtout, demain matin, ne manquez pas

d'aller chercher cette jarretière que j'ai oublié de remettre... vous irez vous-même, n'est-ce pas?...

— Êtes-vous sûre d'avoir oublié de la remettre?...

— Parbleu!... je ne comprends pas que vous me fassiez une question pareille!...

— Ah! c'est qu'on se trompe quelquefois... ainsi, moi, tantôt... après la fugue d'Éros, j'ai retrouvé son collier, n'est-ce pas?... eh bien, j'aurais juré que je le lui avais remis...

D'Estourdy et madame de Vespétro sont assis dans un autre coin du hall.

— Alors, c'est bien fini?...

— Pouvez-vous le demander!...

— Vous ne penserez plus jamais à elle?...

— Après cette histoire de tantôt!... Pouah!...

— Ah! que c'était drôle!...

— ...

— C'est qu'elle semble parfaitement tranquille...

— Dame! ils ne se doutent pas que nous sommes au courant...

— Moi, à votre place, je lui dirais que je sais tout...

— Je ne le lui dirai pas, mais...

— Mais?...

— Mais je le lui ferai savoir...

— Quand ça?...

— Ce soir même... *(Un silence.)* Que vous êtes belle!...

— Je le sais bien!...

On vient arracher d'Estourdy à ce doux entretien en lui apprenant que son valet de chambre est de retour. Il s'élance hors du salon. Peu après on annonce la curée et le feu d'artifice. Il est temps. Plusieurs invités, complètement fourbus, s'endorment dans les coins. Le duc de Grenelle qui semble à demi mort cherche en vain à faire bonne contenance.

Ceux qui ne craignent pas le grand air se dirigent vers le perron; les autres se groupent

aux fenêtres et on assiste à la curée, puis au feu d'artifice. Le bouquet produit un effet tout à fait inattendu. Au milieu d'une gerbe de feu se détache une immense jarretière bleu et or avec cette devise en lettres ardentes :

Honny soit qui mal y pense !

LE MARI DE CATHERINE

I

— Vous désirez me parler?... — demanda le mari — en entrant chez sa femme qui, pelotonnée au coin du feu, tirait les oreilles de son chien.

— Oui... — dit Catherine.

Et elle posa le chien à terre.

— Oh! oh!... il paraît que c'est sérieux, puisque vous renvoyez Pompon?...

— C'est sérieux... Voici ce qu'on dit de moi...

Et brusquement, sans préambule, elle lui raconta une foule de choses désagréables pour les oreilles d'un mari.

— Tant que je n'ai été avertie que par les

sots bavardages des femmes que nous recevons, — dit-elle en terminant, — je ne me suis pas inquiétée, mais hier, Pierre m'a prévenue que les propos allaient grandissant et j'ai préféré vous avertir.

— Il y a longtemps que je sais tout ça... — répondit le mari, — et même plus encore, car Pierre ne vous a probablement pas dit que lui aussi est au nombre des... fantaisies qu'on vous attribue?...

— Mais qu'ai-je donc fait de si extraordinaire?...

— Rien et tout... D'abord, convenez-en, vous avez une liberté d'allures trop grande?... c'est votre nature, je le sais, et je ne vous demande pas d'y rien changer... les femmes vous exècrent parce que vous vous passez volontiers d'elles, et que c'est la seule chose qu'elles ne pardonnent jamais... une femme habile doit toujours s'entourer d'autres femmes... elle peut faire ensuite ce qu'elle voudra, elle sera ménagée... mais vous êtes loin d'être une femme « habile »... donc, laissons ça!... Presque toutes vos amies, ou soi-disant telles, sont plus jolies que vous,

mais vous avez le tort immense d'être bizarre, étrange, d'être vous enfin, sans chercher à copier la voisine... Vos petites robes simples, votre coiffure, vos manières, votre ensemble, tout de vous les choque et les irrite... Ajoutez à ça les griefs particuliers de celles qui ont été quittées par les soupirants qui sont allés vers vous, espérant réussir... voilà pour la partie féminine... Quant aux hommes, c'est autre chose!... vous n'êtes pas très « gobeuse » de votre naturel, or, les hommes aiment, avant tout, à être « gobés »... beaucoup sont, pour cela, devenus vos ennemis...

— Mais enfin, — demanda-t-elle, — vous, que croyez-vous de moi?...

— Moi, ma chère Catherine, si je n'avais pas confiance en vous, je serais tranquillisé par le nombre imposant des jeunes seigneurs qui rôdent autour de votre personne... tous se surveillent et vous surveillent bien mieux que je ne pourrais le faire moi-même... C'est une meute attentive, toujours aux aguets, qui vous suit pas à pas, et le pauvre chien qui aurait volé un bon morceau ne parviendrait pas à

le manger, je vous en réponds... Mais, grâce à Dieu, je n'ai nul besoin de vous surveiller... vous avez beaucoup de défauts, mais vous êtes trop bien née, vous avez trop d'honnêteté et de dignité pour abuser de la liberté absolue que je vous laisse... un prisonnier de guerre est en droit de chercher à s'évader, mais, vous, vous êtes dans la situation d'un prisonnier sur parole... quand il se sauve, vous savez comment cela s'appelle?...

— Je sais... je sais... — reprit Catherine, qui se sentait envie de pleurer — mais je vous avouerai, mon ami, que je préférerais cent fois être prisonnière gardée, surveillée, gourmandée même... au moins, c'est sentir que quelqu'un s'intéresse à vous... Tout ce que vous me dites est très vrai... vous me laissez une liberté complète et si j'en abusais... mais enfin, je suis une femme comme les autres !... vous ne vous occupez pas assez de moi, je me sens souvent triste, isolée... Enfin, je ne vous réponds pas de rien !...

— Ma chère enfant, — dit froidement le mari, — je sais bien que nul n'est infaillible,

mais je sais aussi que vous vous estimez trop haut pour vous donner jamais à un des jolis sots que je vois en ce moment autour de vous et, quant à présent du moins, je crois pouvoir être tranquille... Au reste, soyez sûre que si un jour il m'arrive... ce qui arrive à tant d'autres, je ne m'en prendrai qu'à moi, car j'aurai été un maladroit... vous aviez une nature excellente et j'aurais dû essayer de vous diriger...

— Peut-être en serait-il encore temps?... — dit doucement Catherine.

— A quoi bon?... Nous avons l'existence facile... soyons satisfaits et ne demandons pas l'impossible... Si je ne vous crois pas invulnérable, je vous sais du moins incapable d'une vilaine action.

Et cela dit, chacun retourna à son même train-train de vie.

II

Catherine savait les propos fantastiques qui continuaient à circuler sur son compte. Elle en avait franchement pris son parti :

— On m'a dit la maîtresse de presque tous les hommes qui ont été reçus ici, — disait-elle à son mari. — Eh bien, s'ils ne se sont pas fait de confidences, chacun d'eux doit croire que c'est l'autre qui a réussi...

Et elle riait, son caractère d'enfant reprenant toujours le dessus. Et son mari riait aussi, mais plus de si bon cœur. Tant que le danger n'avait existé qu'à l'état de menace, il en avait plaisanté. L'opinion du public lui était absolu-

ment indifférente, mais depuis quelque temps ce danger imaginaire lui paraissait prendre corps en la personne d'André de Juvisy, et il sentait de petits frissons lui courir dans le dos lorsque ce grand beau garçon faisait sérieusement la cour à Catherine.

Le fait est qu'elle se laissait tout doucement aller à aimer André, sans lutte, sans hésitation aucune.

Pourquoi les femmes intelligentes aiment-elles presque toujours des sots?... Pourquoi les sots aiment-ils rarement les femmes intelligentes?... La vérité est que, sans être précisément un sot, le bagage de séduction d'André se bornait à être un homme à bonnes fortunes, joli garçon, bien né et bien élevé.

Ce fut ce « monsieur » que Catherine se mit à aimer follement avec toute la passion, tous les enfantillages de sa nature fantasque. Elle s'était dit souvent que cette heure d'amour irraisonné doit arriver dans la vie de toutes, et elle la subit passivement, sans même chercher à se défendre.

André était extrêmement flatté du dénoue-

ment prochain qu'il entrevoyait. Il s'était tout de suite rendu compte qu'avant de le rencontrer, Catherine, malgré ses étourderies, était restée digne de tous les respects. Il comprit presque comment ce cœur tout neuf se donnait à lui et si sa fatuité tranquille ne s'en étonna pas, du moins elle en fut satisfaite.

Mais il trouvait pourtant que les choses n'allaient pas assez vite. Selon lui, Catherine, après avoir bien rendu à la main, semblait vouloir dérober au dernier tournant. Vraiment, les femmes du monde étaient quelquefois irritantes avec leurs scrupules!... Et puis, deux ou trois fois, ce diable de mari l'avait regardé d'une façon singulière?... Aurait-il le mauvais goût de?... Impossible! tout le monde avait fait la cour à sa femme et jamais il ne s'était montré inquiet.

Un soir, arrivant à quatre heures chez Catherine, André se dit qu'il fallait en finir et brusquer le dénouement.

Catherine le reçut comme toujours. Tendrement et gaiement convaincue qu'André l'aimait, elle n'avait pas un seul instant l'idée de lui

dissimuler qu'elle l'adorait aussi. Sa nature droite et franche, sans l'ombre de coquetterie, se montrait telle qu'elle était. Les manèges, les combats figurés, les grains de beauté dont les femmes assaisonnent leur chute, étaient pour elle lettre close.

Ce soir-là elle était tout à fait gentille avec ses jolis cheveux noirs soyeux et ondulés, et ses yeux bleus bordés de cils d'une longueur invraisemblable. Les sourcils droits, très noirs et trop rapprochés, donnaient bien au haut du visage une expression un peu dure, mais les yeux étaient si rieurs, le nez si drôlement retroussé, la bouche trop grande riait si franchement au milieu d'une figure toute rose, qu'André en la voyant sentit sa résolution s'affermir. Jamais, jamais, parole d'honneur! au milieu des cocotes, des femmes du monde et des étrangères, il n'avait rencontré un amour de joujou comme ça. Bref il fut si éloquent, que les derniers scrupules de Catherine s'effacèrent et qu'il obtint la permission d'aller la voir le lendemain.

III

En sortant du salon, André se heurta au mari qui semblait rentrer et défaisait son paletot dans l'antichambre.

— Ça va bien?...

— Pas mal...

— Vous verra-t-on ce soir au club?...

— Sans doute... est-ce qu'il y a une partie?...

— Énorme!...

— En ce cas, j'irai...

Et André fila, bien résolu à ne pas jouer, car n'y eût-il qu'une chance pour que le proverbe fût vrai, il était sûr d'attraper une de ces culottes!

Il dîna joyeusement et le soir, en arrivant au club et en voyant la partie bien allumée, toutes ses belles résolutions s'éteignirent. Il s'assit, se disant qu'après tout, quand on était aussi aimé que lui, le sort devait faire une exception à la règle et permettre que tout réussît à la fois. Convaincu que l'exception devait être... accentuée, il ponta fortement et commença par gagner beaucoup.

Le mari, assis en face de lui, perdait énormément, et André s'affermissait de plus en plus dans son idée que le proverbe devait mentir. Ce mari trompé, ou du moins sur le point de l'être, n'avait pas abattu une fois, tandis que lui... Alors l'idée lui vint de gagner une somme énorme à sa victime. Ce serait un comble !... Et ce disant, il alluma de plus en plus.

Mais la chance tourna et à cinq heures du matin, André devait deux cent mille francs au mari de Catherine.

Ils sortirent ensemble du club.

— Monsieur, — dit le mari, — avez vous de l'argent pour me payer?...

— Non, mais je vais en chercher...

— Vous savez parfaitement bien que vous ne trouverez pas un sou dans tout Paris, et que moi, il ne me plaît pas d'attendre.

— Mais, mon cher ami...

— Laissons là les appellations tendres, je vous prie?... demain vous comptez bien être l'amant de ma femme... Inutile, n'est-ce pas? de vous expliquer que je ne veux pas que cela soit... je pourrais vous provoquer, faire du bruit, vous tuer même probablement... mais je tiens avant tout à éviter le scandale... Donc, vous allez partir pour Nice...

— Mais...

— Vous allez partir, non pas demain, mais ce soir... et vous irez faire votre cour à une ravissante Américaine à laquelle vous êtes annoncé et que vous épouserez dans un mois...

— Monsieur...

— On vous attend... miss Polly Perkins a deux cent mille livres de rente, et son passé est irréprochable... en Amérique!...

— Mais enfin, monsieur, elle ne me connaît pas...

— Elle vous connaîtra demain...

— Mais, si je ne plais pas?...

— Allons donc !... est-ce que vous pouvez ne pas plaire, vous?... D'ailleurs, il n'y a pas à discuter... Je peux demain vous forcer à me payer deux cent mille francs et vous tuer ensuite si ça m'amuse... donc ne me poussez pas à bout... je vous préviens, en outre, qu'il est absolument inutile d'essayer d'écrire à ma femme...

IV

Catherine, le lendemain, était au rendez-vous et n'y trouvait personne. Froissée profondément dans son affection et dans son amour-propre, elle s'affola et, pendant un mois, se demanda ce qu'était devenu André. Elle finit par le croire mort. Elle n'osait plus regarder son mari dont les grands airs sérieux la glaçaient. Enfin, un matin, ayant ouvert *Le Gaulois* qui traînait dans le salon, elle le parcourut machinalement et lut aux *Mondanités* l'entrefilet suivant :

« Nice, 15 décembre.

» Le vicomte André de Juvisy épouse mademoiselle Polly Perkins, la plus jolie et la plus riche Américaine de notre colonie. Le mariage a lieu ici cette semaine. »

Catherine resta pâle, les yeux brûlants sans pouvoir pleurer. C'était donc là ce grand amour! C'était pour cet homme, pour ce sot pareil aux autres, qu'elle avait failli perdre le droit de lever haut la tête. Elle était atterrée. Elle pensait à son bonheur perdu, à son existence gâchée qui lui semblait à présent sans but. Elle s'indignait surtout de la lâcheté d'André.

— Pourquoi ne m'a-t-il rien dit? — pensait-elle — j'aurais compris que je ne pouvais pas être tout pour lui, comme il allait être tout pour moi?...

Lorsqu'à l'heure ordinaire, on vint l'avertir que sa voiture attendait, elle s'habilla, partit pour le Bois et se fit conduire à la porte de Boulogne. Là, elle se promena à pied comme

elle le faisait chaque jour. Elle suivit le bord de la Seine sans savoir où elle était, regardant, effarée, le fleuve tranquille où le ciel gris de décembre se reflétait tristement.

Puis, elle s'arrêta et se laissa glisser dans l'eau sombre qui se referma silencieusement sur elle.

FEMME AFFAMÉE N'A PAS D'OREILLES

A X...-sur-Mer. La salle à manger du Grand-Hôtel. Boiseries de sapin verni à filets d'or, dressoirs anciens. Au milieu, immense table, soixante couverts de chaque côté. Douze portes-fenêtres ouvrant sur la terrasse qui descend jusqu'à la mer. Devant chaque fenêtre, une petite table de deux, quatre ou six couverts. De l'autre côté de la salle, même répétition, ainsi qu'aux deux bouts. En tout, une quarantaine de petites tables. Lustres flamands en cuivre. Grand luxe de fleurs et d'argenterie. Beaucoup de monde, brouhaha du déjeuner. Une nuée de garçons

vont et viennent en courant à travers la salle.

UNE DAME descend de voiture. Il pleut à verse et, comme elle conduisait, elle est trempée. Elle enlève rapidement sa grande redingote anglaise, ôte ses gants mouillés, secoue les gouttelettes qui tremblent au bord de son chapeau et, au moment de monter chez elle, se ravise brusquement, remet son chapeau et entre dans la salle à manger en pensant :

— Bast ! je vais déjeuner comme ça !... j'ai trop faim !... je me changerai après !... d'ailleurs je ne suis pas mouillée... sauf mon chapeau... il ruisselle, mon chapeau !... et je ne veux pas l'ôter... je déteste être nu-tête ici... *(Elle fait quelques pas dans la grande salle, tout le monde se retourne.)* Elle est immense, cette salle !... et précisément ma table est au bout !... c'est agaçant quand on entre en retard... Ah çà !... est-ce qu'elle est prise, ma table ?... *(Elle regarde avec inquiétude.)* Ah ! non !... *(Elle se dirige vers une petite table placée devant la neuvième fenêtre. La chaise est*

couchée devant un seul couvert.) Dieu !... que j'ai faim !...

UN MONSIEUR, *assis à la table précédente se levant et arrêtant la dame au passage.* — Comment ?... vous passez comme ça fièrement, sans reconnaître vos amis ?...

LA DAME, *étonnée.* — Mais... Ah !... tiens !... vous voilà, vous ?....

LE MONSIEUR. — Moi-même !... je suis arrivé hier au soir... je viens d'Angleterre... en passant par Tours et le...

LA DAME, *à part.* — Ah çà !... est-ce qu'il va me raconter ses voyages ?... j'ai une de ces faims !... *(Haut et distraitement.)* par Tours... Ah !... parfaitement !... *(Elle fait un mouvement vers sa table.)* ce n'est pas le chemin le plus direct... *(Remouvement.)*

LE MONSIEUR. — N'est-ce pas ?... *(Voyant que la dame louche désespérément vers la table.)* mais je ne veux pas vous arrêter... il est très tard...

LA DAME. — Il est très tard ?... c'est donc pour ça que j'ai si faim !...

LE MONSIEUR. — Je suis bien content de vous voir... à tantôt !...

LA DAME. — A tantôt !... c'est ça... à tantôt !... *(Elle s'élance joyeusement vers sa table. Le monsieur se rassoit.)*

LA DAME, *s'installant.* — Il est très gentil !... mais j'avais peur qu'il ne me retînt à causer... je suis sûre qu'il est midi et demi ?... j'ai été très loin... les poneys en avaient assez... moi aussi, d'ailleurs !... *(Elle appelle un garçon.)* Servez-moi vite, n'est-ce pas ?...

LE GARÇON. — Dès que j'ai vu madame rentrer, j'ai dit de faire l'omelette...

LA DAME. — Bon !... donnez-moi quelque chose en attendant l'omelette...

LE GARÇON, *époussetant avec sa serviette la table qui est immaculée.* — Radis... artichauts, crevettes, salade de concombres, céleri ?...

LA DAME. — Ce que vous voudrez, mais quelque chose... *(Le garçon apporte des crevettes et des radis qu'elle se met à dévorer.)*... il me semble que ça me donne encore plus faim !... quand donc arrivera-t-elle, cette omelette ?... c'est si bon, une bonne omelette baveuse !... Ah !... enfin !... *(Le garçon arrive en faisant des glissades, et en tenant en l'air l'assiette sur*

laquelle l'omelette semble voltiger.) Pourvu qu'il ne la laisse pas tomber!... *(Le garçon dépose l'assiette sur la table. La dame saute sur une cuiller et commence à se servir en regardant l'omelette d'un œil attendri.)* Baveuse, elle est baveuse!... *(Au moment où elle pique le premier morceau le monsieur s'approche, tenant une tasse à café de la main droite et traînant de la main gauche une chaise.)*

LE MONSIEUR. — Vous voulez bien que je prenne mon café en causant avec vous pendant que vous déjeunez, dites?...

LA DAME, *sans enthousiasme.* — Mais, certainement...

LE MONSIEUR. — Il me semble qu'il y a un siècle que je ne vous ai vue!...

LA DAME, *mangeant.* — Mais non... mais non...

LE MONSIEUR. — Mais si!... depuis le Grand Prix... un mois!... Gaston n'est pas ici?...

LA DAME. — Il est venu... et il va revenir... il est allé chercher les enfants...

LE MONSIEUR. — Est-ce que vous allez rester longtemps dans cet affreux petit pays?...

LA DAME, *obligée de cesser un instant de manger pour parler.* — Mais un mois au moins...

LE MONSIEUR. — Mais c'est un horrible trou !...

LA DAME. — . . . .

LE MONSIEUR. — Est-ce que vous ne trouvez pas ?...

LA DAME. — Non... *(Elle se remet à manger.)*

LE MONSIEUR. — Personne... pas de toilettes, pas de partie, pas d'eau, pas même de coquillages !...

LA DAME. — . . . .

LE MONSIEUR. — Ah ! ma parole ! j'en ai cherché... Oui !... c'est comme je vous le dis !... je m'embêtais tellement que ce matin j'ai cherché des coquillages sans parvenir à en trouver un seul...

LA DAME. — . . . .

LE MONSIEUR. — Est-ce que par hasard vous en auriez rencontré, vous ?...

LA DAME, *agacée.* — Eh !... je n'en ai pas cherché !... *(A part.)* Il a la rage des questions !... qu'il parle, ça ne me gêne pas, mais qu'il ne me force pas à lui répondre...

LE MONSIEUR. — Plus j'y songe, plus je bénis le ciel qui m'a fait vous apercevoir quand vous entriez... et notez que j'aurais fort bien pu ne pas vous voir... je regardais la mer... la mer immense... comme dit Dupuis dans *La Cigale*... Nous y avons été ensemble il y a bien longtemps, à *La Cigale?*...

LA DAME. — . . . .

LE MONSIEUR. — Vous en souvenez-vous?...

LA DAME. — Parfaitement !...

LE GARÇON. — Sole frite ou bifsteck?...

LA DAME. — Bifsteck...

LE MONSIEUR. — De la sole après l'omelette?... Ah çà ! il veut vous anémier, ce garçon !... est-ce lui qui vous sert habituellement?...

LA DAME. — Oui... *(Elle achève l'omelette.)*

LE MONSIEUR. — Eh bien, c'est malsain d'être servie par un garçon comme ça !... Vous vous souvenez des Variétés?... et de *La Cigale*... Vous étiez diablement gentille, allez, ce soir-là?... vous me direz à ça que vous l'êtes toujours, gentille?...

LA DAME, *à part.* — Je ne lui dirai rien du tout !...

LE MONSIEUR. — Vous aviez un petit chapeau si drôlement cabossé !... un petit chapeau grenat... en velours... ou en peluche... je ne sais plus trop?...

LA DAME. — . . . .

LE MONSIEUR. — Éclairez-moi?... était-il en peluche ou en velours?...

LA DAME. — Velours...

Le garçon pose sur la table le bifsteck.

LE MONSIEUR. — Il a l'air excellent, ce bifsteck !... il est bossu !... je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais un bifsteck ne me chante, qu'à condition d'être bossu... bossu et épais... et j'aime que quand je pèse dessus avec la fourchette, le sang gigle... celui-ci me paraît remplir les conditions voulues...

La dame mange sans répondre.

LE MONSIEUR. — Alors, pour revenir à mon idée première... et fixe... il était en velours, ce petit chapeau qui vous allait si bien?... tout le monde vous lorgnait... moi, j'étais furieux !... *(Un temps.)* Vous ne me demandez pas pourquoi j'étais furieux?...

LA DAME, *la bouche pleine.* — Je vous le demande si vous voulez?...

LE MONSIEUR, *rapprochant sa chaise.* — Eh bien, j'étais furieux, parce que je trouve qu'une jolie femme devrait être la propriété exclusive de ses amis... et de son mari... Remarquez ma réserve?...

LA DAME. — . . . .

LE MONSIEUR. — J'aurais pu dire « des amis de son mari... » donc, je reprends... une jolie femme devrait être la propriété exclusive de ses amis et de son mari, et non réjouir les yeux de tous les muffles qui sont dans une salle de spectacle...

LA DAME. — Garçon!...

LE GARÇON, *accourant.* — Voilà, madame!...

LA DAME. — Donnez-moi encore des pommes!...

LE MONSIEUR. — Vous avez tort!... certes, je n'ai pas de conseils à vous donner, mais la pomme de terre est un légume bourrant et malsain... on croit être rassasié après en avoir mangé, erreur!... on n'est que gavé... ça étouffe à l'absorption et ça ne tient pas à l'es-

tomac !... *(Il lui enlève son assiette.)* Et puis... ne mangez donc pas ce bifsteck jusqu'au dernier fil... il est desséché et plat sur les bords... une viande comme celle-là ne contient plus aucuns principes nutritifs...

LA DAME, *à part.* — Il est insupportable, avec ses principes nutritifs !... j'adore le petit croquant des bords, moi !...

LE MONSIEUR. — Quel bonheur que je vous aie rencontrée !... j'allais repartir ce soir, bien sûr !...

LA DAME, *se servant du poulet froid.* — Mais au fait, qu'est-ce que vous faites donc ici ?... vous n'y venez pas sans but ?...

LE MONSIEUR, *surpris.* — Mais si, vraiment !...

LA DAME. — . . . .

LE MONSIEUR. — Ça vous surprend ?...

LA DAME. — Dame !... on ne vient pas ici autrement... c'est tellement ennuyeux, tellement triste !...

LE MONSIEUR. — Ça me paraissait tel hier... ce matin encore... mais depuis que je vous ai rencontrée... *(Il lui lance un regard électrique.)*

je trouve tout bien et beau... cet affreux petit pays me semble charmant !...

LA DAME. — . . . .

LE MONSIEUR. — N'êtes-vous pas comme moi ?... ne trouvez-vous pas que la présence d'un être aimé change le cours des idées ?... on voit en rose ce qu'on voyait en noir cinq minutes auparavant... n'est-il pas vrai ?...

LA DAME. — D'un être aimé, c'est possible... je ne sais pas !...

LE MONSIEUR *à lui-même.* — Bégueule à la mer, la petite !... à Paris, tout ça passerait comme une lettre à la poste... Allons ! les dernières cartouches !... *(Il rapproche sa chaise au point de gêner le bras droit de la dame.)*

LA DAME, *à part, énervée.* — Allons ! bien !... Voilà qu'il m'empêche matériellement de manger, à cette heure !... et j'ai presque aussi faim qu'en me mettant à table... Quelle scie ! *(Haut.)* Comment, vous ne connaissez personne ici ?...

LE MONSIEUR. — Personne...

LA DAME. — Vous devez vous tromper... vous aurez mal cherché... c'est plein de cocotes !...

LE MONSIEUR, *froissé, d'un ton pointu.* — Ce ne sont pas les cocotes que je cherche...

LA DAME, *distraite, découpant un colossal blanc de poulet.* — Vous avez tort !...

LE MONSIEUR. — Vous n'êtes pas aimable ce matin, savez-vous ?... je vous dérange peut-être ?...

LA DAME. — . . . .

LE MONSIEUR, *se levant.* — Pardon !... je m'en vais...

LA DAME, *attaquant son blanc de poulet.* — Enfin !!!...

LE CHIEN ÉLECTRIQUE

On prenait le café sur la terrasse lorsque madame d'Esprycour demanda :

— Qu'est-ce donc que cette musique ?...

— C'est la fête de Neuilly... — répondit Jacques.

— Est-ce que c'est joli, la fête de Neuilly?...

— Mon Dieu... c'est joli... si on veut...

— Comment ! — s'écria madame de Rirfray, qui causait dans un coin avec Seyrieu, qu'elle n'écoutait que d'une oreille, — vous n'avez jamais été à la fête de Neuilly?... mais il faut voir ça, c'est très drôle !... Allons-y, voulez-vous ?...

— Volontiers, mais nous avons demandé la voiture à minuit seulement, et...

— C'est à deux pas, je mets un chapeau et nous partons...

Le salon n'était pas éclairé encore. En le traversant, madame de Rirfray distingua vaguement une grande ombre noire, tandis qu'une voix lui dit tristement :

— Moi qui me faisais une fête de passer cette soirée près de vous !...

— Ah ! c'est vous !... est-ce que vous ne venez pas avec nous ?...

— Si... mais...

— Eh bien, alors vous passez cette soirée avec moi ?...

— Oui... mais pas comme je le désirais... j'espérais être près de vous, causer doucement... vous répéter que je vous aime... comme je vous le répétais tout à l'heure... je croyais que vous m'écoutiez... que vous m'entendiez, au moins ?... vous sembliez pensive... et en effet vous pensiez... à aller à la fête de Neuilly !...

— Mais enfin, Seyrieu, je ne peux pourtant

pas, quand j'ai du monde à dîner, ne m'occuper que de vous... en admettant que telle soit ma volonté...

— C'est vous qui avez parlé d'aller à cette bête de foire... personne n'en avait l'idée !... Si vous saviez comme je vous adore !... je suis si malheureux de me voir repoussé par vous !... je vous ennuie, je le sais bien ?... je ne suis pas gai... je ne suis pas drôle comme les autres, moi !... ni spirituel comme Jacques... ni remuant comme Fryleuse, mais je vous aime bien, allez !...

— Je vous crois, mais vous êtes si grave, mon pauvre Seyrieu, que vous m'intimidez presque... Vous traitez avec un tel mépris les femmes mondaines et étourdies que je me demande, en vérité, par quel miracle je trouve grâce devant vous ?...

— Mais c'est précisément votre gaieté, votre perpétuel gazouillement qui me charment et m'enveloppent... Ah ! ce n'est pas ma faute... et si j'avais pu me soustraire à cette influence...

— C'est gentil ce que vous me dites là !... Allons, retournez avec tout le monde et ne

soyez pas trop maussade ce soir, je vous en prie?...

Nicole de Rirfray sortit en courant, tandis que Seyrieu se disait à part lui :

« Elle a raison!... c'est ma faute si je ne sais pas me faire aimer... je suis attristant... je ne peux me plier à rien!... je vaux bien tous ces animaux qui savent l'amuser, et je ne parviens, moi, qu'à l'ennuyer toujours... Est-ce que, une bonne fois, je ne saurai pas prendre sur moi et essayer d'être aussi drôle que les autres?... je n'ai qu'à perdre à rester tel qu'elle me connaît, je ne risquerai donc rien à me faire autre... »

Et lorsque madame de Rirfray revint dans le salon, elle s'arrêta stupéfaite. Seyrieu causait bruyamment, et madame d'Esprycour le félicitait de cette gaieté à laquelle on était peu accoutumé.

On se mit en route. M. de Rirfray ouvrait la marche, donnant le bras à madame d'Esprycour que, de l'autre côté, Beylair surveillait de près... Jacques, d'Esprycour et Fryleuse se racontaient des histoires grasses. Seyrieu et

madame de Rirfray restèrent tout naturellement en arrière.

Elle était bien gentille ce soir-là, la petite Nicole ! Vêtue d'une robe blanche en broderie anglaise, avec une ceinture bébé en moire blanche, son minois gros comme le poing enfoncé sous un immense chapeau Directoire, elle trottinait à côté de Seyrieu ravi.

La soirée était superbe. On traversait la partie du Bois qui relie la porte Dauphine à la porte d'Orléans. Les constructions du Jardin d'acclimatation se détachaient bizarrement sur le ciel clair, les sapins prenaient les apparences fantastiques des arbres de Gustave Doré, et le clair de lune frappait çà et là les masses sombres de larges taches d'un blanc cru.

Seyrieu et madame de Rirfray marchaient silencieusement.

— Que vous êtes charmante ! — dit-il enfin, et comme ce cadre étrange fait valoir votre beauté !...

— Oh ! ma beauté !...

— Dites un peu que vous ne savez pas que vous êtes jolie ?...

— Jolie est déjà différent...

— Si vous pouviez vous voir, effleurant l'allée de vos petits souliers et regardant le ciel de vos grands yeux clairs, qui brillent comme des saphirs, vous comprendriez ma folie... vous me faites l'effet d'une apparition, d'une fée...

— Et vous, — répondit en riant Nicole, qui leva le nez pour regarder Seyrieu auquel elle n'arrivait pas à l'épaule, — vous me faites penser aux gens d'un autre âge, aux preux, aux paladins, dont on me racontait les exploits quand j'étais petite... j'en rêvais la nuit et je les voyais avec votre figure, vos longues moustaches et votre haute taille...

— Vous me trouvez ridicule?...

— Ah! Dieu, non!... je vous trouve singulier!... vous ne ressemblez à personne... le costume le plus élégant prend sur vous un faux air d'armure... vous ne riez jamais... tout ce qui amuse les autres vous ennuie et, bien sûr, vous devez vous appeler Roland ou Renaud?...

— Je m'appelle Charles, tout simplement...

— Ah! tant pis!... c'est un nom qui ne vous

convient pas du tout !... quelqu'un qui s'appelle Charles doit savoir valser, jouer aux petits jeux, chanter des romances et s'en aller cueillir des bouquets avec les jeunes filles, lorsqu'on raconte des choses trop lestes au salon...

— Comme vous vous moquez de moi !...

— Mais non, je ne me moque pas, je vous assure... je trouve fort inutiles tous les petits talents dont je viens de vous parler et, bien certainement, ce n'est pas le monsieur chargé de ce gracieux bagage qui s'installera jamais dans mon cœur...

— Alors, pourquoi me reprochez-vous toujours de ne pas « faire comme les autres » ?...

— Parce qu'il y a une mesure en tout !... vous êtes trop extrême, Seyrieu !... ainsi, ce soir nous allons à la fête de Neuilly... eh bien, ça vous assomme ?...

— Oh ! ça !...

— Eh bien, faites contre fortune bon cœur... n'ayez pas l'air de mépriser absolument cette modeste distraction... en un mot, ne nous faites pas de tête... je vous en saurai très bon gré... Voyons, est-ce convenu ?...

— Il n'y a pas cinq minutes, je me disais ce que vous me dites... Pardon de m'être oublié à vous parler si gravement encore... ce sera la dernière fois, je vous le jure...

Madame de Rirfray tendit la main à Seyrieu pour sceller le traité. Il la prit et la garda un instant entre les siennes. Puis, brusquement, il repoussa des lèvres le gant de Suède qui montait presque à l'épaule et embrassa le bras doux et blanc, juste au pliant du coude, sur les petites veines bleues.

Nicole ne dit rien, mais lorsque, sortis de l'ombre épaisse des sapins, ils se trouvèrent dans la pleine lumière de l'avenue, Seyrieu vit qu'elle était un peu pâle.

Il était onze heures. La fête battait son plein. Onze heures, c'est l'heure « chic » de la fête de Neuilly.

Au milieu de l'avenue roulait un flot humain plus compact que joli. La circulation des voitures était arrêtée. De longs cordons de lampions de couleur formaient des guirlandes au-dessus de la chaussée, versant une notable portion de leur huile sur les promeneurs confiants. De temps à

autre, une cocote en fraîche toilette ou un gommeux dont le pardessus ouvert découvrait l'habit et la boutonnière fleurie, jetaient une note élégante parmi les blouses et les robes sales de la banlieue. Une horrible musique et un flot de poussière enveloppaient le tout. On était à la fois assourdi et aveuglé.

Madame d'Esprycour recula.

— Ah ! — dit-elle — c'est ça, la fête?...

— Oui, — répondit M. de Rirfray — mais ne vous découragez pas encore... nous allons prendre les côtés pour voir les petites boutiques, c'est quelquefois assez drôle...

— Et puis, — s'écria Jacques — il faut jouer au tourniquet, aux petites quilles, à la toupie hollandaise... à tout !...

Ce fut par la toupie hollandaise que l'on commença. Jacques, Fryleuse et madame de Rirfray étaient très forts.

— Vous ne jouez pas?... — demanda Nicole à Seyrieu qui regardait.

— Mais si, mais si !... — répondit-il sur un ton qu'il s'efforçait de rendre gai — pourquoi ne jouerais-je pas?...

— Avez-vous déjà joué ?...

— Jamais !...

— Il ne faut que tirer la ficelle brusquement, d'un coup sec, en y mettant le plus de force possible...

— Oh ! s'il ne faut que mettre de la force...

Et Seyrieu tira, très fort sans doute, mais si maladroitement que la toupie ne sortit pas du premier cercle. Il fit tomber trois quilles.

— Il faut que monsieur recommence !... — dit le maître de l'établissement.

Il recommença et ne fut pas plus heureux.

— C'est incroyable, — disait madame de Rirfray, — ce n'est pas ça !... elle ne ronfle pas du tout, et l'important est qu'elle ronfle !... Tenez !... regardez M. de Fryleuse ?... voilà comment ça doit marcher, essayez donc encore ?...

Seyrieu essaya docilement. En six coups, il parvint à abattre vingt-cinq quilles. Le marchand haussait les épaules.

— Je crois que monsieur fera bien de renoncer... monsieur n'a pas la main... — dit-il à Seyrieu vexé, en le toisant d'un air de pitié.

On s'arrêta ensuite à une petite boutique de

porcelaine où l'on gagnait au moyen d'une boule de cuivre suspendue au bout d'une ficelle. Il fallait lancer cette boule de façon à décoiffer un polichinelle placé en face d'elle. Quand le chapeau tombait on avait droit à un lot et il fallait être bien maladroit pour ne pas le faire tomber. On partit chargé de bibelots : négrillons en porcelaine, paons et grues en verre filé, perruche en simili-bronze. Seyrieu, — qui pourtant n'avait pas fait tomber le chapeau une seule fois — avait les mains pleines de petits objets. On lui avait passé au poignet une ficelle à laquelle était attachée une énorme boule bleue brillante. Une grue, un ibis et un cygne en verre filé étaient en outre confiés à ses soins et le gênaient énormément. A chaque instant, madame de Rirfray s'arrêtait pour lui recommander de ne pas casser la crête de la grue. Le pauvre garçon était au supplice. Il offrit d'entrer dans une baraque, mais ces dames voulaient tirer à l'arbalète, se peser et faire un tour à la tête de Turc, ensuite on verrait.

Au tir à l'arbalète il y avait foule. Les

cibles étaient placées sur le ventre de deux mannequins représentant un Turc et un Grec. Lorsqu'on touchait le point noir, un coup de pistolet partait et le mannequin visé tombait sur le nez.

Chacun tira. Fryleuse, M. de Rirfray, M. de Beylair, d'Esprycour, Jacques, Seyrieu et madame d'Esprycour elle-même. Ils réussirent rarement et recommencèrent souvent l'essai, au profond agacement des gens qui attendaient leur tour. Malgré tout, Nicole eut un vrai succès. Elle fit tomber le Turc douze fois sur douze coups. Le public criait : « Bravo ! la petite dame ! — Bravo ! « la celle » en blanc ! bravo ! — Vive la petite dame brune ! » et le propriétaire du tir lui offrit un bouquet d'honneur composé de roses « Nationales » en papier rouge, blanc et bleu.

Puis on se pesa, se faisant généralement grâce des commentaires. Quand ce fut au tour de Seyrieu, il y eut un cri de stupéfaction.

— Comment ! quatre-vingt-dix !... mais c'est impossible !...

— C'est insensé de peser un poids pareil !...

— Ah çà ! quel âge avez-vous donc ?...

— C'est invraisemblable !... Cent quatre-vingts livres !... et quand on est maigre comme Seyrieu !...

— Il est maigre, mais il a des os énormes !...

— C'est vrai, ça, je n'avais jamais remarqué... ses os sont très gros !...

Et chacun se mit à détailler Seyrieu, absolument énervé mais toujours souriant.

A la tête de Turc, les hommes furent médiocres. M. de Rirfray monta à peine à la moitié du mât. Fryleuse leva avec précaution le maillet, afin de ne pas chiffonner ses manchettes, et fit monter la barre de trois crans. M. de Beylair n'essaya même pas, pour rien au monde il ne voulait s'exposer à remporter une veste devant madame d'Esprycour, et d'Esprycour ne frappa non plus pour ne pas être bredouille devant son ami Beylair. Jacques, qui n'avait pas du tout le « truc », n'amena rien de bon. Un superbe garçon boulanger lui succéda, qui leva avec effort ses énormes bras aux veines gonflées et la tête de Turc apparut grimaçante à l'ouverture. Un tonnerre d'applau-

dissements éclata, et déjà la foule commençait à gouailler les habits noirs lorsque Seyrieu s'avança.

Il déposa entre les bras de M. de Beylair la grue, l'ibis et la boule bleue, prit le maillet qu'il fit tournoyer en l'air comme un joujou et sortit la tête de Turc avec une telle violence qu'elle faillit enlever le haut de la colonne au lieu de s'arrêter à la petite fenêtre. Dix fois de suite il recommença, et chaque fois il obtint le même résultat. L'enthousiasme était à son comble, et Nicole, stupéfaite, regardait Seyrieu qui lui semblait transfiguré. Ce grand corps, habituellement raide et sans grâce, paraissait maintenant souple et gracieux. Les autres étaient grotesques tout à l'heure, lorsqu'ils soulevaient péniblement le marteau. Leurs vêtements volaient bêtement et remontaient au-dessus des épaules, formant une grosse bosse dans le dos. Les habits de Seyrieu, au contraire, avaient l'air de faire partie de lui-même tant ils plaquaient et suivaient fidèlement ses mouvements. Et ces mouvements étaient si naturels, il enlevait si facilement cette grosse chose!

Décidément, il n'y a pas à dire, c'est beau la force !

— Maintenant, — demanda M. de Rirfray, voulez-vous entrer aux lutteurs ?...

— Mais oui...

— En ce cas, remontons, c'est assez loin d'ici...

Nicole prit le bras de Seyrieu qui devenait d'une gaieté folle.

— Comme vous êtes gentil ce soir... — lui dit-elle doucement.

— Je suis gentil parce que je fais « comme tout le monde » ?...

— Mais oui... est-ce que ça ne vaut pas mieux que d'être silencieux, maussade, et de rester à bouder dans un vieux coin ?... Habituellement, vous me faites penser au philosophe de l'orgie de Couture, vous n'êtes pas drôle, vous savez ?...

— C'est possible... mais au moins je ne risque pas de vous paraître grotesque... tandis qu'en me livrant à toutes ces acrobaties...

— Vous me plaisez beaucoup plus, je vous dis !... j'aime qu'on sache se mettre à l'unisson,

qu'on n'affirme pas toujours sa supériorité morale...

— Oh! « sa supériorité »!... vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites... vous savez bien que ma sauvagerie vient, au contraire, de mon manque d'aplomb... je n'ai pas confiance en moi, voilà tout!...

— Vous avez tort!... vous devez être bon, vous?...

— Je ne suis pas méchant, pourquoi?...

— Parce que vous êtes si fort!... les gens forts sont toujours doux et bons...

Madame de Rirfray était fatiguée. Elle s'appuyait franchement sur le bras de Seyrieu. Le pauvre garçon sentait cette pression avec bonheur. Son cœur battait au champ et, dans l'excès de sa joie, il serrait vigoureusement dans sa main la grue de verre filé qu'il réduisait en poudre.

Un peu avant d'arriver à la baraque des lutteurs, ils croisèrent un groupe composé d'une petite femme blonde et de cinq ou six jeunes gens. La femme regarda fixement Seyrieu qui rougit et se retourna ensuite pour

bien examiner Nicole. Elle aussi s'était retournée. Elle demanda :

— Qui est cette dame?...

— C'est une cocote...

— Vous la connaissez?...

— Mais sans doute... je la connais... tout le monde la connaît...

— Comment s'appelle-t-elle?...

— La Grenouille bienfaisante...

— Ah!... et... est-elle bienfaisante pour vous?...

— Mais... non... pas du tout...

La baraque des lutteurs était une tente de toile sous laquelle on étouffait. On touchait le plafond avec la main et l'on eût certainement été asphyxié sans les nombreux trous qui laissaient involontairement pénétrer un peu d'air. D'étroites planchettes mal rabotées servaient de banquettes et quatre bandes de toile grise, tendues sur des piquets, formaient l' « arène. » Cette arène, qui pouvait avoir cinq ou six mètres, était sablée de sciure de bois si sale qu'elle semblait de la boue.

Il y eut d'abord des luttes à mains plates

avec de soi-disants amateurs qui étaient des compères et se laissèrent battre de la meilleure grâce du monde. Puis vint un petit nègre mince, sec et nerveux qui, lui, y alla pour de bon et tranquillement, sans effort, souriant tout le temps d'un large sourire, fit toucher en quelques secondes les deux épaules du plus beau des hercules qui semblait profondément vexé.

Puis mademoiselle Paquita, vêtue d'un maillot couleur crevette, vint faire assaut et défier tous les prévôts du monde. Enfin l'hercule principal descendit dans l'arène suivi d'un énorme chien du Saint-Bernard qu'il semblait tenir à distance, et dit :

— « Mesdames et messieurs, c'est pour avoir l'honneur de vous faire admirer la chose la plus extraordinaire, le phénomène le plus prodigieux qui vous ait jamais, pour bien sûr, été présenté... Ce chien, mesdames et messieurs, est un chien électrique... s'il vous touche, on ressent la plus effroyable secousse qu'on puisse imaginer...

» Souvent on vous a fait tâter des femmes

torpilles... elles sont sur un tabouret de verre, mesdames et messieurs, qui vous fait éprouver cette chose-là... Et ce que je vous dis est si vrai, mon chien est si peu falsifié en quoi que ça soit, que c'est principalement lorsqu'il est en l'air que son électricité se dégage le mieux... Un amateur peut venir dans l'arène et se mettre à quatre pattes, je le ferai franchir par mon chien, et si, dans le saut, l'obstacle est touché, vous pourrez, mesdames et messieurs, examiner les convulsions du sujet...

» Allons, messieurs?... qui de vous veut essayer?... Je suis à vos ordres, messieurs!... »

Tout le monde regardait ce grand diable de chien et personne, pas même le petit nègre, ne semblait désireux d'essayer son électricité. Enfin, un ouvrier se leva d'un coin de la tente et fit signe qu'il descendait.

L'hercule le plaça à quatre pattes au milieu de l'arène, puis il appela son chien qui, d'un bond énorme, sauta sans rien toucher.

— Ah! — dit le saltimbanque — il a trop bien sauté, recommençons?... Ici, Otage, ici!..

Le chien sauta exactement de la même façon.

— Monsieur, — dit l'hercule, — le chien ne veut pas vous toucher ?... à une autre personne ! Messieurs, à une autre !...

Un petit voyou à la mine futée descendit à son tour et prit place.

— Ici, Otage !... — appela le saltimbanque.

Cette fois le chien toucha et l'on vit le pauvre petit bonhomme rouler dans le sable, où il se débattit quelques instants. Le public était très empoigné.

— Est-ce que vous croyez que ce chien est vraiment électrique ?... — demanda madame d'Esprycour.

— Jamais de la vie !... — répondit Seyrieu.

— Cependant il en a bien l'air ?... — dit Nicole.

— Je vous assure qu'il n'est pas plus électrique que moi...

— S'il l'était, est-ce que ce serait dangereux ?...

— Pas du tout...

— Seyrieu... — dit madame de Rirfray, — essayez-le, je vous en prie ?...

Il demanda, très ennuyé :

— Oh !... vous voulez que j'aille me coucher là-dedans ?...

— Mais oui, ce sera si amusant !... avez-vous peur de vous compromettre ?...

— Non, mais enfin...

— Seyrieu, je vous en supplie ?... ça me fera tant de plaisir !... Voyons, soyez donc bon enfant une fois ?... faites-vous sauter par ce gros chien... Comment ?... vous ne voulez pas faire ça pour moi ?...

Seyrieu, résigné, se leva et enjamba la balustrade de toile. Il avait enlevé son pardessus à cause de l'horrible chaleur, et il se trouvait en habit, tout à fait digne et correct, en face de l'hercule en maillot et du gigantesque chien noir qui fixait sur lui ses yeux injectés de sang.

— Veuillez vous mettre en position, monsieur ?... — dit l'homme — qui semblait décontenancé :

Et passant devant Seyrieu sous prétexte de le placer, il ajouta très bas :

— Mon chien n'est pas électrique... mais, monsieur, c'est mon gagne-pain... je vais tâcher

qu'il ne vous touche pas, mais si par malheur il accroche, faites semblant, monsieur... je vous en supplie, j'ai des enfants à nourrir...

Le pauvre homme était si pâle, sa voix tremblait si fort, que Seyrieu en fut ému. Madame de Rirfray l'avait bien jugé. Il était bon, bon autant qu'on peut l'être. Il pensa qu'il serait cruel de faire perdre à ce malheureux la plus grande attraction de sa baraque et, tout en faisant des vœux pour que le chien sautât l' « obstacle » sans l'effleurer, il se promit de *faire semblant*, s'il était touché, comme le lui avait demandé le pauvre bonhomme.

Les spectateurs haletaient, prodigieusement intéressés. Ce beau monsieur en habit, qui n'avait pas peur, quelle aubaine inattendue! jamais les habitués des « lutteurs » n'avaient été à pareille fête.

— Ici, Otage, ici!...

Le chien partit de trop près, prit mal son élan et vint heurter des quatre pattes le dos de Seyrieu consterné. Il hésita un instant, mais la figure bouleversée de l'hercule le décida, et alors commença un spectacle saisissant.

Gigotant dans l'arène comme un beau diable, Seyrieu apparaissait au milieu d'un nuage de sciure de bois. Il tournait sur place, faisait des sauts de carpe et se débattait avec une telle vérité qu'on commença à crier :

— Assez ! assez !... il faut l'emporter !...

Cela jeta un froid. Seyrieu s'arrêta net, dans la position où il se trouvait et, couché sur le ventre, le nez contre terre, il resta sans plus bouger.

Alors, d'un coin éloigné de la baraque, partit une voix désolée :

— Charles !... Charles !... il est mort !... Mon Dieu !...

Du coup, Seyrieu se retrouva sur ses pieds, furieux et menaçant. En face de lui se dressait la « Grenouille bienfaisante », que son groupe calmait et tâchait de masquer.

Couvert de sciure, Seyrieu retourna près de Nicole qui, se tordant de rire, lui demanda ce qu'il avait « éprouvé. »

Et lorsqu'au retour il voulut, à l'ombre du bois, reprendre la conversation où elle en était restée, la jeune femme lui avoua franchement

qu'elle ne le verrait plus jamais autrement que se roulant en habit dans de la sciure de bois, touché par un chien électrique et pleuré par la Grenouille bienfaisante !

DANS LE BROUILLARD

Au Bois, dans l'allée des Poteaux.

Il est dix heures. Le brouillard est tellement épais qu'on ne se voit que lorsqu'on se touche. Peu de cavaliers et encore moins d'amazones.

Un MONSIEUR entre deux âges, blond, maigre et très élégant.

— Assommant ce temps!... Si ça continue on ne pourra plus monter le matin... et je déteste monter dans la journée... d'abord, c'est inélégant et il n'y a personne... ensuite on a tout le temps le soleil dans le nez... je n'ose pas trotter dans ce brouillard!... j'ai peur de tuer quelqu'un... ou de me tuer moi-même...

ma foi, par ce sale temps, on s'en irait sans regret!... Ça n'est pas comme par un beau soleil...

Une amazone le dépasse, elle est suivie d'un groom.

Ah!... qui est celle-ci?... je n'ai pas eu le temps de la voir?... mais je dois certainement la connaître?... Quelle peut bien être l'enragée qui monte par ce temps-là?... Voyons?... c'est ou Alice... ou Fanny...à moins que ce ne soit Isabelle?... mais non je ne pense pas... elles ne montent que pour se faire voir?... et, franchement, par ce brouillard, la réclame est faiblarde!... rattrapons toujours, nous verrons bien?... *(Il part au trot.)* Le groom n'est pas mal monté, mais pas moyen de distinguer la livrée... Oh! oh!... beaucoup de branche la dame!... elle doit être très bien faite, cette femme-là!... un peu mince, un peu effilée... mais c'est la jeunesse qui est cause de ça!... car elle est certainement toute jeune et c'est une qualité qui n'est pas à dédaigner... et qui

en remplace beaucoup d'autres... je vois imparfaitement son profil, je n'ose pas marcher exactement sur la même ligne qu'elle, mais la nuque dégagée est attirante au possible... c'est une nuque de vingt ans, ça, ou je ne m'y connais plus !... Vais-je me risquer à lui parler... et pourquoi pas ?... une femme qui monte avec un groom et que je ne connais pas ?... ça ne peut pas être grand' chose... je connais toutes celles qui montent seules !... Le pire serait d'être vu par Clotilde... Bah ! elle ne viendra pas ce matin !... Comment ouvrir le feu ?... je vais lui demander si ce mouchoir n'est pas à elle... je viens de le trouver dans l'allée, impossible de se fâcher de ça... *(Il tire de sa poche un élégant mouchoir.)* Il est très présentable, mon mouchoir !... fin à passer dans une bague sans se chiffonner, le chiffre brodé en soie bleue et rouge... X. B. et une couronne de vicomte... ça peut toujours s'offrir, un mouchoir comme ça !... *(Il appuie son cheval contre celui de la dame.)* Pardon, madame, je viens de trouver ce mouchoir à l'instant derrière vous, je pense qu'il vous appartient ?...

(A part.) Dès que j'aurai entendu le son de sa voix et le ton de sa réponse, je saurai à quoi m'en tenir... ou à peu près...

LA DAME *qui a pris le mouchoir et l'a attentivement examiné.* — Quelle drôle d'idée de me demander si votre mouchoir n'est pas à moi, monsieur de Beaurival...

LE MONSIEUR, *stupéfait.* — Madame d'Hoasys !...

LA DAME. — Mon Dieu oui !... vous espériez autre chose... hein ?... Allons, c'est à recommencer !... il faut vous remettre à quêter... c'est qu'il n'est pas facile de faire le Bois par ce temps-là, n'est-ce pas ?... *(Elle éclate de rire et part au trot, laissant le Monsieur complètement ahuri.)*

LE MONSIEUR. — Pas de veine !... Enfin, heureusement je suis tombé sur madame d'Hoasys !... elle est habituée à ces méprises-là... en admettant qu'il y ait méprise !... Pourvu qu'elle n'aille pas raconter ça à son amie Rose, surtout !... cette pauvre Rose ne se doute pas que je médite de la lâcher... et ma foi, j'aime autant qu'elle ne le sache que quand ce sera

consommé... ce qui ne tardera pas, j'espère!... c'est étonnant comme elle m'ennuie, à présent!... de toutes mes fins de liaisons, celle-là est certainement celle que je traîne le plus péniblement... Je suis bien sûr que Clotilde ne se cramponnera pas comme ça, elle!... elle aura du tact, du bon sens, elle comprendra ce que je lui laisserai courtoisement deviner... et puis, qui sait?... peut-être que ça durera?... Maudit brouillard, va!... il augmente... j'étouffe... j'ai mal à la gorge... *(Regardant une amazone qui vient à lui.)* Dieu me pardonne! la voilà!... Pauvre petite! elle savait que je monterais, et elle a voulu venir quand même par cet horrible temps!... et cette femme-là veut me faire croire qu'elle ne m'aime pas!... Allons donc!... *(Il tourne son cheval dans le sens où va la dame.)*

— Que je suis heureux de vous rencontrer!!!

LA DAME. — Vraiment?... si heureux que ça?

LE MONSIEUR. — Pouvez-vous le demander!... mais comme vous êtes enrouée, ce matin?...

LA DAME. — On le serait pour moins!...

LE MONSIEUR. — Aussi, pourquoi êtes-vous sortie, par cet affreux temps?...

LA DAME. — Je ne sais pas... par habitude...

LE MONSIEUR, *désappointé.* — Ah!... j'espérais...

LA DAME. — Quoi donc?...

LE MONSIEUR, *tendrement.* — Que c'était un peu pour moi?...

LA DAME. — Ah! ma foi non!... nous avons assez d'occasions de nous voir ailleurs...

LE MONSIEUR, *soupirant.* — Vous trouvez?...

LA DAME. — Du reste, je ne savais pas que vous montiez ce matin...

LE MONSIEUR. — Je vous l'avais dit hier... comme votre voix est prise!... je crains que vous n'ayez froid...

LA DAME. — Ne vous inquiétez pas de ma santé... elle est rassurante...

LE MONSIEUR. — Ce n'est pas ce que vous me disiez hier...

LA DAME, *surprise* — Moi?... je vous ai dit hier que j'étais malade?...

LE MONSIEUR. — Non, pas malade, mais frêle et délicate, ayant besoin de ménagements...

LA DAME, *très intéressée.* — Ah !...

LE MONSIEUR, *continuant.* — De caresses, de soins... Ah ! si vous vouliez m'écouter?...

LA DAME, *de plus en plus intéressée.* — Mais je vous écoute?...

LE MONSIEUR, *joyeux.* — Ah !... je vous aimerais tant et si bien, si vous saviez?... je serais si heureux de me consacrer à vous, uniquement à vous... de dissiper cette ombre de mélancolie qui vous va divinement mais qui m'attriste parce que je voudrais vous voir toutes les joies, tous les bonheurs... Est-ce que vous ne croyez pas, dites, que je saurais vous aimer de l'amour qu'il faut?...

LA DAME. — ...

LE MONSIEUR. — Eh bien, non !... ne dites rien, si vous voulez ne rien dire... et pourtant, un mot de vous me rendrait bien heureux... je ne sais si vous êtes fâchée ou émue... je ne vois pas distinctement votre cher visage... cet abominable brouillard me dérobe le regard de vos grands yeux naïfs... Oh ! ces yeux !... je voudrais les couvrir de baisers, y plonger les miens et leur apprendre tout ce qu'ils sem-

blent encore ignorer... *(Autre mouvement de la Dame.)* Oh! je ne veux rien savoir de votre passé!... tout ce que je sais, c'est que cet air candide et étonné est votre plus grand charme et que je donnerais ma vie pour vous avoir à moi, ne fut-ce qu'un instant...

LA DAME, *moqueuse.* — Pas mal, mon ami, pas mal votre petite déclaration!... et pourtant, elle a un peu vieilli... lorsque vous me l'avez débitée il y a dix-huit mois, elle me paraissait mieux tournée... après ça, vous savez, il est rare qu'une seconde lecture amuse autant que la première... *(Elle rit.)*

LE MONSIEUR, *atterré.* — Rose!... je vous assure que...

LA DAME. — Le brouillard vous a épargné une explication difficile!... Ah! c'est comme ça qu'on voulait lâcher cette pauvre Rose?... Oh! ne protestez pas, mon ami, depuis longtemps je me doutais de votre projet... et alors...

LE MONSIEUR. — Et alors?...

LA DAME. — J'avais pris les devants!... *(Elle disparaît en riant dans le brouillard.)*

DINER MANQUÉ

I

Le château des Étangs et la famille d'Imbu sont sens dessus dessous depuis trois jours. La vieille duchesse d'Adagio doit venir dîner avec son petit-fils le marquis d'Émeryllon et, de ce dîner qui servira de première entrevue, dépendra le mariage de l'aînée des Imbu, Christiane.

Les d'Imbu sont d'une bonne vieille noblesse de Poitou et seraient presque riches, s'ils n'avaient pas une collection d'enfants et un château gigantesque qui coûte affreusement cher d'entretien.

C'est un véritable ménage biblique que celui des Imbu.

En vingt cinq ans de mariage, le ciel a béni dix-huit fois leur union. Heureusement, toutes ces bénédictions ne sont pas arrivées en ce monde à bon port. D'autre part, Dieu, dans sa sagesse, a rappelé à lui quelques petits Imbu qu'il jugeait inutiles sur terre et le chiffre des rejetons vivants s'élève à neuf seulement, ce qui est encore beaucoup pour les finances de la famille.

Avec soixante mille francs de rente, son château qui en absorbe le tiers et ses enfants qui dévorent le reste, le pauvre baron d'Imbu est fort à plaindre et possédé du désir bien légitime de caser avantageusement ses aînés en leur donnant cinquante mille francs de dot. C'est peu, surtout quand on a décidé de ne pas se mésallier. Aussi les Imbu ont-ils failli devenir fous de joie lorsqu'ils ont reçu la visite de la duchesse, et appris, par une amie des deux familles, qu'elle avait songé à Christiane.

Que veut la vieille duchesse? Marier le plus vite possible son petit-fils qui paraît disposé à faire des sottises. Pour ce, il faut une femme assez séduisante pour le fixer et assez belle pour

lui faire de beaux enfants. C'est à cela que tient avant tout la duchesse. Un sang splendide est impérieusement exigé par elle. Elle ne cherche pas d'argent, Jacques d'Émeryllon est son unique héritier et il sera assez riche pour deux.

Donc, la duchesse et son petit-fils viennent dîner et passer la nuit, car ils habitent à douze lieues des Étangs. L'excellente madame d'Imbu est bouleversée à la pensée qu'elle va recevoir des gens qui ont trois cent mille livres de rente et qui ne sont que deux pour manger tant que ça.

Madame d'Imbu n'a pas dormi. A quatre heures du matin elle éveille tout le monde dans la maison, disant qu'on « ne sera jamais prêt pour le dîner ! » M. d'Imbu et les enfants se lèvent docilement non sans regretter vivement leur lit, mais le Poitou est un pays très arriéré dans lequel on obéit encore à sa femme et à ses parents.

Seul, Agénor, l'aîné des enfants, proteste énergiquement et se retourne le nez contre le mur, lorsque sa maman vient le prier, avec des

larmes dans la voix, d'atteler la carriole et d'aller à Poitiers chercher les provisions qui sont en retard.

La pauvre Christiane qui aime tant à dormir le matin a les yeux tout bouffis de sommeil et le teint jaunet. On l'a fait veiller jusqu'à minuit pour confectionner des bonbons à la fleur d'oranger et au caramel. Elle dormait dessus et a quelques inquiétudes au sujet de leur réussite. Dès qu'elle est levée, elle court les regarder. Ils ne sont peut-être pas absolument réussis, mais enfin tels quels ils peuvent aller... surtout en ne les servant pas. Ils meubleront la table, et on ne « tournera » que les bonbons qui vont venir de Poitiers.

Gilberte, la seconde, plus adroite aux ouvrages d'aiguille, se met immédiatement au travail. Elle doit terminer la robe de Christiane, la sienne et celles de Thérèse, de Françoise et de Paule.

M. d'Imbu, descendu dans le potager, choisit les fruits pour le dessert. Il est navré de voir que les abricots ne sont mûrs que d'un seul côté! S'il avait pu prévoir ça il y a huit jours,

il serait venu les retourner pour les faire mûrir de l'autre côté.

Madame d'Imbu est dans un état violent. Elle vient de déplier son plus beau service de table qui se repose depuis le déjeuner du baptême de Gontran son dernier né, âgé de six ans. Or, ledit service a pris, dans la solitude de l'armoire, une belle teinte gris-poussière plus grise et plus accentuée aux plis. La nappe a l'air d'une immense carte de géographie. On ferme les volets de la salle à manger et on allume pour voir si, à la lumière, l'effet est le même. C'est exactement la même chose, mais les jeunes filles, qui se rendent compte qu'il va falloir aider la femme de chambre à laver et à repasser le service, affirment que les raies sales et la teinte grise, ne se voient plus du tout à la lueur des bougies, et il est décidé que ça ira comme ça!

Gilberte retourne à ses robes. Cinq robes en huit jours! elle n'en peut plus vraiment, et les petites devraient bien l'aider un peu?... ah! bien, oui, les petites! elles ont tout autre chose en tête.

Thérèse essaie vainement de tous les systèmes imaginables pour friser ses cheveux qui sont doux et soyeux, mais absolument rebelles à la frisure. Françoise, la quatrième, arbore le soir sa première robe longue. Elle est folle de joie et, loin d'aider sa sœur, la dérange continuellement pour lui demander si elle est bien sûre que « ça traînera assez » ? La petite Paule, qui n'a que treize ans, épluche des prunes pour la compote et vient, avec ses doigts poisseux, tâter les robes pour voir si elles avancent.

Dans la salle d'étude on entend un vacarme affreux. Ce sont les trois garçons, Henry, Louis et Gontran qui font endiabler l'abbé à qui mieux mieux, et veulent profiter du bouleversement général pour ne rien faire. C'est vraiment pas la peine d'avoir un dîner pareil, si on est obligé de travailler tout de même !...

Christiane, tout en aidant sa mère, est humiliée d être la cause de tout ce désordre et voudrait se sauver en entendant les grogneries des vieux domestiques, peu habitués à être ainsi surmenés. Elle devine leur agacement et leurs moqueries intérieures et donnerait beau-

coup pour oser leur dire qu'elle n'y est pour rien.

Madame d'Imbu, si douce d'ordinaire, tourne décidément à l'aigre. Elle bouscule Christiane et, comme le pauvre baron qui depuis quatre heures du matin ne s'est pas reposé, s'assoit sur un banc et enlève la bande de *La Gazette*, elle bondit vers lui et lui arrache le journal en disant :

— Vous n'êtes propre à rien !

M. d'Imbu est terrifié. Jamais, depuis vingt-cinq ans, sa sainte compagne ne s'était permis de l'interpeller ainsi.

II

Cependant le vieux Joseph sonne la cloche du déjeuner et tous, les uns après les autres, arrivent dans la salle à manger. Madame d'Imbu triomphante regarde le couvert qui est mis.

— Comment?... — s'écrie Agénor — nous déjeunons là-dessus?...

— Mais non, tu vois bien que c'est le couvert de ce soir...

— Ah!... alors, on ne déjeune pas?...

— On déjeune dans l'office...

La table de l'office peut contenir cinq ou six personnes environ. Par un prodige de volonté, madame d'Imbu y a fait tenir douze couverts.

Il est vrai qu'il est absolument impossible de bouger lorsqu'on est assis. Agénor prend son assiette et va s'installer sur la fenêtre, les jambes pendantes dans le jardin. Les enfants abusent de la situation pour envoyer de vigoureux coups de pied et de coude à l'abbé qui ramasse ses jambes sous sa chaise. Christiane et Gilberte sont tellement fatiguées qu'elles mangent à peine.

Les enfants font le service. Joseph, Jean et le garde sont occupés à frotter le salon et à astiquer les boutons de livrée.

Tout à coup Agénor, qui se promène de long en large devant le perron, tâchant de se remettre l'estomac en fumant une pipe neuve, signale le retour de la carriole aux provisions.

Madame d'Imbu s'est élancée, haletante. Elle revient en souriant.

— Le turbot n'est pas absolument frais, mais c'est un turbot superbe et qui sera excellent... Joséphine mettra beaucoup de vinaigre aromatisé dans le court-bouillon...

La baronne enlève délicatement la barbe qui a poussé sur les confitures, tout en

expliquant à Christiane d'aller cueillir des fleurs pour les vases et les corbeilles.

— Oh! maman, il est encore trop tôt!.... il n'est pas midi, et par ce soleil...

— Tu prendras une ombrelle...

— Mais maman, je ne peux pas cueillir les fleurs et tenir une ombrelle...

— Vraiment, tu es d'une nonchalance!... enfin, c'est pour toi que nous faisons tout ça!... il me semble que tu peux bien en prendre ta part...

La pauvre Christiane passe à son bras un panier immense, cherche le sécateur et sort, les larmes aux yeux.

Alors, madame d'Imbu prie son mari d'aller examiner le jardin et voir si les allées qui avoisinent le château sont bien ratissées. Le baron s'empare sournoisement de *La Gazette* qu'il fait disparaître dans les profondeurs de sa poche. Il meurt d'envie de lire enfin son journal. C'est, depuis vingt ans, la première fois qu'il déjeune sans l'avoir lu, aussi il trouve les allées en parfait état et va se mettre à lire, quand madame d'Imbu accourt éplorée :

— Vite, vite, il faut retourner à Poitiers!... le boucher s'est trompé et n'a envoyé qu'un filet de quatre livres... c'est infiniment trop petit...

M. d'Imbu tire sa montre.

— Mais, ma bonne amie, il est impossible d'aller à Poitiers et d'être de retour à temps... il faut voir au bourg...

— Mais au bourg, on ne tue qu'une fois... le samedi... et nous sommes au jeudi...

— On tuera pour moi!...

La journée s'achève péniblement. On n'attend pas la duchesse avant six heures, mais on craint de n'être pas prêt à ce moment-là. On a habillé les garçons tout de suite après leur goûter et, avant cinq heures Gontran a trouvé moyen de déchirer ses bas aux deux genoux et de faire à son col une énorme tache d'encre. Louis a dirigé le jet d'arrosage sur l'abbé qui venait de revêtir sa soutane n° 1, et Henri, en volant deux abricots de la pyramide, a fait rouler sur la nappe l'édifice péniblement équilibré par les soins de madame d'Imbu qui avait tourné tous les abricots du côté mûr.

Vers six heures, la baronne prie son mari d'aller cueillir de belles feuilles de vigne pour terminer les dernières assiettes de dessert et, comme il fait observer qu'il est tard et qu'il faut qu'il s'habille pour recevoir ses invités, elle se fâche et lui reproche si vertement son manque de complaisance qu'il se décide à se mettre en route. C'est au moins son trentième voyage au potager. Enfin, il tient son petit paquet de feuilles de vigne, scrupuleusement triées parmi les plus belles et rentre rapidement pour quitter son vieux veston d'alpaga, ses pantoufles et son chapeau de paille, lorsqu'il entend derrière lui le roulement d'une voiture... Horreur! c'est la duchesse! Il espère être pris pour un jardinier, tourne la tête d'un autre côté et se précipite dans le taillis qui longe l'avenue.

III

La duchesse et Jacques ont fort bien reconnu le maître de la maison.

— Une bonne tête de vieux rapin, le beau-père !... — dit Jacques qui se tord de rire. — Avec son chapeau pointu, sa pipe et son veston débraillé, il a un chic à lui !... quand je serai marié, je lui demanderai la permission de le croquer dans ce costume-là !... Par exemple, si sa fille lui ressemble, je n'épouse pas !...

Et il offre la main à sa grand'mère pour la faire descendre de voiture devant le perron.

Le château est subitement devenu silencieux.

Les bruits de voix qu'on entendait se sont tus comme par enchantement. Émeryllon dit :

— Nous sommes chez la Belle au bois dormant ...

A ce moment le vieux Joseph se précipite, il enfile à la hâte son habit de livrée et, sous le pantalon, son pied apparaît nu dans ses souliers. Il introduit au salon la duchesse et son petit-fils et leur annonce que M. le baron et madame la baronne viennent tout de suite... s'ils ne sont pas déjà là, c'est qu'ils étaient encore en chemise quand la voiture est arrivée...

La duchesse et Jacques se regardent ahuris. La duchesse d'Adagio a soixante-seize ans. Elle est longue, mince, presque encore belle en dépit de ses rides et ses cheveux blancs. Très grande allure dans sa robe de satin pensée absolument simple, ses cheveux légers couronnés d'un vaporeux bonnet.

Jacques est un tantinet gommeux, mais bon enfant et intelligent. De plus, beau garçon et solidement campé, en dépit de son habit étriqué à dessein.

— Décidément, grand'mère, — dit-il, — ça m'a l'air de drôles de gens, tes d'Imbu?...

Timidement, sur la pointe du pied, regardant derrière elle de peur d'être suivie, Christiane entre la première.

Elle est jolie, malgré ses yeux battus et sa toilette manquée par Gilberte. Dans ses beaux cheveux, madame d'Imbu a exigé qu'elle mît une lourde guirlande. Cet arrangement malheureux écrase la coiffure et cache aux trois quarts une nuque superbe couverte de bouclettes d'or.

— Madame, — dit-elle tout émue, — papa et maman vont venir dans un instant et, en attendant leur arrivée, permettez-moi de vous parler comme si je vous connaissais depuis longtemps...

— Tant que vous voudrez, ma chère enfant...

— Il paraît que vous avez songé à moi pour votre petit-fils?...

La duchesse stupéfaite regarde Jacques qui, malgré son aplomb, est interloqué.

Christiane reprend avec effort :

— Oh! je sais très bien que ma démarche

est inconvenante, mais je la ferai tout de même et j'espère que vous me la pardonnerez?... je ne suis pas du tout, mais du tout, la femme qu'il faut à monsieur d'Émeryllon... on vous aura trompée sur la situation de mes parents, et eux, affolés par la pensée de me voir faire un aussi beau mariage, ont cru naïvement que les obstacles pouvaient s'aplanir...

— Mais, mon enfant, de quels obstacles voulez-vous parler?...

— Madame, nous sommes très nombreux et pas riches... Papa et maman veulent vous recevoir mieux qu'ils ne le peuvent et vous allez nous trouver absolument ridicules...

— Mais nullement, nous...

— Si... croyez-moi... depuis huit jours, la maison est bouleversée par l'annonce de votre venue... Pauvre maman!... c'est mal de rire de ses petits préparatifs, mais c'est si drôle!... et papa qui cueille les abricots et gratte les allées!... maman ne lui permet même plus de lire son journal!... et Agénor qui grogne parce qu'il n'aime pas les dérangements!... et les petits qui envoient tout promener!...

La duchesse et Jacques, de plus en plus étonnés, trouvent cette jolie fille au moins originale. Christiane reprend :

— Oui, vous verrez le malheureux dîner !... je vous assure, madame, que d'ordinaire ce n'est pas comme ça chez nous... c'est simple, mais convenable... voyez ?... maman est en retard, papa aussi... moi, regardez mes mains !... je n'ai même pas eu le temps d'enlever les taches que j'y ai faites en cueillant des roseaux pour les vases du vestibule...

Et, d'un joli mouvement, elle montrait des mains charmantes, longues, souples, pleines de race et de finesse, mais tachées au bout des doigts comme si elle eût passé sa vie à rouler des cigarettes.

— Vous voyez ?... eh bien, dans la maison, tout est comme mes mains !... rien n'est présentable !... Vous regardez ma guirlande, elle a une bonne tête, n'est-ce pas ?... elle a l'air d'un turban, peint par monsieur Ingres !... c'est que maman a voulu que je paraisse à mon avantage...

La duchesse trouve Christiane décidément

singulière, Jacques rit de bon cœur, conquis par cette franchise.

— A présent, qu'il n'est plus question de mariage, — continue Christiane, — je me sens très à mon aise avec vous... il me semble que ma guirlande elle-même ne me gêne plus !... vous serez indulgents tous les deux, dites ?... vous ne vous moquerez pas trop de nous ?... Papa et maman sont si bons !... et Agénor si gentil... les petits frères et sœurs aussi... Enfin, nous sommes de braves gens, mais ça ne rendra pas le dîner meilleur...

Puis, posant un doigt sur ses lèvres, elle s'en fut en courant.

IV

M. et madame d'Imbu font enfin leur entrée. Ils ont l'air gêné et contraint. La vérité c'est qu'ils sont exténués. Elle, a très mal au cœur, il lui semble qu'elle a conservé le goût de toutes les choses auxquelles elle a goûté dans la journée. Lui, tombe de sommeil et a les jambes fauchées.

Agénor paraît ensuite, très à l'aise dans son habit noir, mais un peu vexé de se sentir dans un cadre ridicule.

Puis Gilberte, Thérèse, Françoise et Paule entrent suivies de l'abbé qui chasse devant lui ses trois élèves. Ils sont rouges, ils ont les yeux

gonflés et reniflent bruyamment comme des enfants qui viennent de pleurer. Christiane vient la dernière.

C'est le vieux Joseph qui doit annoncer le dîner. Il y a vingt-cinq ans que tous les soirs à la même heure il ouvre à deux battants cette même porte et lance cette même phrase :

« Madame la baronne est servie ! »

Mais depuis huit jours, depuis le matin surtout, il a si souvent entendu répéter : C'est pour la duchesse... — Quand la duchesse viendra... — La duchesse par-ci, la duchesse par-là, — que ce diable de titre lui bourdonne aux oreilles et lui arrive aux lèvres, et que, ouvrant la porte, il crie d'une voix de stentor :

« Madame la duchesse est servie ! »

Puis s'apercevant de sa bévue, il se sauve sans ouvrir le second battant...

Jacques regarde sa grand'mère et se demande pourquoi on la traite comme une princesse du sang.

M. d'Imbu offre son bras à la duchesse et lui cogne l'épaule en franchissant la porte trop étroite.

Il est sept heures et demie et tous les d'Imbu, affamés depuis le matin, se précipitent sur le potage et le dévorent sans souffler. Il faut vraiment pour cela avoir un rude appétit. Dans un bouillon qui semble coloré avec du bitume, nagent de soi-disant quenelles de poulet. Madame d'Imbu a vu dans « Le Baron Brisse » que ce potage est très estimé. Malheureusement, le bouillon est loin d'être un consommé et a même une légère odeur de graillon qui chatouille désagréablement les narines. Les quenelles sont faites avec du lait aigre et plus de mie de pain que de poulet. La brave Joséphine se serait bien gardée de « dépenser » un poulet exprès pour ça. Elle a fait, « par à peu près », ce qu'expliquait le livre,

Christiane voit que Jacques, qui est son voisin, fait d'horribles grimaces en avalant cet affreux brouet. Elle se penche vers lui et dit en riant :

— Si c'est pour moi, ne vous forcez pas à manger ça?...

Jacques se met à rire aussi. Il sent que les projets de mariage sont loin et ça le met tout à fait à l'aise.

— Vous savez, — dit Christiane, — le reste sera probablement plus mauvais encore...

Les bouchées à la reine, exécutées d'après les mêmes procédés, sont atroces. Agénor, voyant du bout de la table que sa sœur et Jacques rient du dîner qui débute mal, leur fait des signes et rit avec eux. M. et madame d'Imbu ne voient rien, uniquement absorbés par le service à surveiller. Seule, la pauvre duchesse s'ennuie ferme et voudrait bien manger. Les sourcils froncés, elle cherche vainement quelque hors-d'œuvre pour tromper sa faim. Son regard ne s'adoucit un peu qu'en se posant sur Jacques et Christiane qui jabotent amicalement.

Christiane raconte à Jacques la vie qu'on mène aux Étangs.

— Voyez-vous, — dit-elle, — nous avons chacun notre utilité dans la maison... Gilberte fait les robes, Thérèse les confitures, moi les bouquets, Agénor les courses. Les petits nettoient les allées, et les petites cueillent les fruits... excepté aujourd'hui... aujourd'hui, c'était papa... à cause de la solennité...

L'entrée du turbot cause une impression

pénible. Au moment où Joseph le « présente » sur la table, selon la vieille coutume, Agénor se mouche sans affectation, tandis que l'abbé surpris regarde ses élèves d'un air soupçonneux.

Christiane fait drôlement des excuses à Jacques. Il doit avoir très faim.

Il a effectivement très faim, mais une suite de plats plus prétentieusement exécrables les uns que les autres se succèdent. Enfin paraît le filet. Il est magnifique et sent très bon. Jacques se réjouit. Il se sert un joli morceau épais et saignant et se jette voracement sur la première bouchée. Impossible de mastiquer cet étonnant filet. Il a pourtant de bonnes dents! Et puis, quel drôle de goût?... Il cherche vainement à s'expliquer ce qu'a cette viande. Christiane rit franchement tandis qu'Agénor, qui, lui aussi, a renoncé à vaincre la résistance du filet, fait trotter ses mains sur la table et se livre à une pantomime vive et animée.

Christiane explique au marquis qu'Agénor veut leur faire comprendre qu'il y a deux heures le filet de bœuf courait encore dans les vertes prairies.

Madame d'Adagio a un mal d'estomac terrible et son humeur s'en ressent malgré elle.

Aussi, le dîner à peine fini, comme elle éprouve un impérieux besoin de manger, elle dit à son petit-fils de faire atteler. Les Imbu sont consternés ! Comment, elle s'en va ! sans coucher !... tout est manqué !...

Dès que leurs invités sont partis, M. et madame d'Imbu se regardent douloureusement ! S'être donné tant de peine pour échouer ? C'est affreux !...

Les enfants sont surpris. Ils trouvent que ce fameux dîner dont on a tant parlé a tourné bien court.

Christiane seule est ravie et dort à poings fermés, rêvant du turbot gâté, des grands roseaux et un peu de Jacques.

Le lendemain, à la profonde stupéfaction des Imbu, une lettre officielle de la duchesse d'Adagio demandait pour son petit-fils, le marquis d'Émeryllon, la main de mademoiselle Christiane d'Imbu.

FEMMES D'OFFICIERS

MADAME A***.
MADAME B***.

MADAME B***, *entrant précipitamment chez madame A****. — Eh bien, la guerre?...

— MADAME A***. Eh bien?...

— L'avons-nous, oui ou non?...

— Nous ne l'aurons pas, j'espère...

— Ah!...

— On dirait vraiment que tu le regrettes?...

— Dame!... Paul a tellement envie de la faire!...

— Ton mari, je comprends ça!... le mien aussi en meurt d'envie, mais toi!...

— Moi, je veux tout ce qu'il veut... et puis, en somme, ce serait une belle guerre, une guerre utile !... *(Madame A*** hausse les épaules sans répondre.)*

— Non ?... tu ne trouves pas ?... Oh ! toi, d'abord, tu n'es pas patriote !...

— Eh !... je le suis peut-être plus que toi !...

— Non !... Ça t'est égal que nous ayons perdu deux provinces !... quant à moi, je n'ai qu'une idée... voir reprendre l'Alsace et la Lorraine...

— Moi aussi !...

— Alors, tu voudrais probablement qu'on les reprît par la force de la persuasion ?...

— Peut-être...

— Dans ce cas, je ne vois pas pourquoi tu as épousé un militaire ?...

— J'aimais un officier... je l'ai épousé...

— A la bonne heure !...

— Mais je ne l'aimais pas *parce qu'il* était militaire...

— C'est drôle !... moi je crois que je n'ai aimé mon mari qu'à cause de ça...

— Oh ! toi, tu as la passion du panache !...

— Oui !... je trouve que c'est superbe, un bel officier !... et un beau régiment brillant, fringant... et les plumets !... et les galons !... et la musique !... et les sabres !... C'est magnifique à voir, la manœuvre du sabre !... *(Criant.)* Sabre !... main !... Remettez !... sabre !...

— Tu es folle !...

— Que veux-tu, j'ai été élevée au milieu de tout ça, moi !... ça me transporte !...

— Mais moi aussi, j'ai été élevée au milieu de tout ça, puisque je suis ta sœur !... Seulement, j'avais vingt ans au moment de la guerre de 1870, tandis que toi, tu étais encore un bébé... tu n'as pas vu cette horrible guerre...

— Horrible guerre, parce qu'on a été battu !... Eh ! mon Dieu ! ça peut arriver à tout le monde !... Seulement, voilà !... toi, tu as un tel amour-propre que tu n'as pas pu en prendre ton parti...

— C'est vrai !... quand je suis rentrée en Lorraine tout de suite après la guerre et que j'ai vu — même dans les pays qui n'étaient pas conquis — s'étaler les drapeaux et les troupes allemandes, trôner des préfets et

des gouverneurs allemands, j'ai éprouvé une humiliation atroce... une rage de ne pouvoir rien...

— Oui... je vois encore ces Allemands que nous rencontrions partout... ça te mettait en colère... moi, j'aurais voulu en tuer un !...

— Moi pas !... Je ne haïssais pas, — individuellement, — ces grands diables tranquilles et doux, qui n'étaient guère plus heureux d'être chez nous que nous n'étions heureux de les y voir... Te rappelles-tu le Saxon qui logeait à la maison et qui pleurait pendant des heures en regardant par la fenêtre ?... quant à moi, l'idée que cet affreux temps peut revenir m'affole et m'écœure, je l'avoue...

— Parce que tu n'aimes pas assez la gloire...

— Ou, au contraire, parce que je l'aime trop...

— Enfin, je sors d'une maison où on est très à la guerre...

— Quelle est cette maison ?...

— Chez madame Kissingen...

— Je m'en doutais !... le mari prépare un coup de bourse et la femme l'aide dans la

mesure de ses moyens... Et dire que ce sera éternellement ainsi... que toujours Paris ouvrira ses portes à tous les étrangers véreux repoussés de leur pays...

— Tu sais... il est inutile de dire à Paul que je suis allée chez les Kissingen... il ne serait pas content...

— Effectivement !... ce n'est pas la peine d'aller les voir en ce moment... d'autant plus qu'on peut les rencontrer à la police correctionnelle...

— J'y suis allée uniquement pour avoir des nouvelles... d'après les lettres qu'ils reçoivent d'Allemagne la guerre paraît certaine... j'ai vu là aussi madame de Rêche et madame de Galvanoplasty, elles vont organiser une ambulance monstre... le costume sera très joli... une bure tabac, fichu, manchettes et tabliers de batiste... à la taille, une corde de pèlerin en or...

— Je ne comprends pas que tu puisses parler ainsi légèrement de...

— Mais ce n'est pas moi, sœur !... je te raconte ce que disaient ces dames... faut-il me

taire?... Non?... Eh bien, il paraît que ce pauvre monsieur de Rêche est navré!... il est simple soldat et son cocher est sergent... alors, tu comprends, ça l'humilie... tu ne m'écoutes pas?...

— Pas beaucoup...

— Tu es inquiète?... et pourtant, s'il y a la guerre, ton mari qui est colonel est moins exposé que le mien qui est capitaine... et je ne suis pas inquiète, moi!... j'ai confiance!...

— Tant mieux pour toi!...

— Paul me répète tout le temps que nous avons des troupes superbes et que la cavalerie ne demande qu'à marcher... Or, il paraît que cette fois elle jouera un grand rôle, la cavalerie... tu n'as pas idée de ce que les officiers apprennent aujourd'hui?... ainsi Paul, qui n'est pas officier supérieur, connaît à fond un tas de choses...

— Je n'en doute pas...

— Non seulement il sait manœuvrer et faire manœuvrer ses hommes, mais il est capable de leur faire exécuter des travaux de fortifications... Ça te fait rire?...

— Ah ! grand Dieu ! non, ça ne me fait pas rire !...

— Comprends donc à quel point on est fort quand on peut subitement construire des redoutes, des forts étoilés, des lignes continues à fronts bastionnés, des redans, des lunettes... sans parler des défenses accessoires... les palissades, les petits piquets, créneaux, palanques, trous de loups, chausse-trapes, frises, fougasses, abatis, etc., etc...

— C'est admirable !...

— Oui... tu te moques de moi, parce que je suis au courant de tout ça... ton mari ne te raconte donc rien du tout ?...

— Il sait que je m'attriste et que...

— Eh ! il faut te secouer !... te dire que, en somme, l'armée n'a pas été inventée pour la paix !... à propos !... tu ne sais pas ?... monsieur d'Adonys s'est fait attacher, en vue de la campagne, à l'état-major du général Belprestans... et depuis deux jours, il a rejoint son corps...

— Eh bien ?...

— Eh bien, il a quitté Paris... et on pense

que madame d'Aryergarde va renoncer, du moins momentanément, à... comment dirais-je?... au péché... Paul l'a rencontrée ce matin en toilette sévère... il a rencontré aussi au ministère madame de La Balue... elle allait demander au ministre de prendre son fils avec lui... Tu vas voir que la guerre profitera à ce petit crétin de La Balue... sa mère est tellement intrigante...

— Dame!... à qui donc crois-tu que la guerre profite sinon aux intrigants, aux boursiers, et aux entrepreneurs de fournitures?... Ce n'est pas toujours ceux qui marchent gaiement et crânement au feu qui sont décorés, mais le plus souvent ceux qui les y envoient...

— Tiens!... j'aime mieux m'en aller!... tu finirais par me faire perdre mes illusions...

AVENTURE DE VOYAGE

5 juillet.

Nous voilà donc installés à X... mais ça n'a pas été facile!... Quel drôle de petit pays! j'ai cru que nous ne parviendrions jamais à nous caser. C'est tout petit X... et il y a un monde fou. Pas un Français possible, par exemple! ni une figure déjà rencontrée parmi les étrangers. Mais des Russes, des Autrichiens, des Allemands et même des Anglais qui ont fort grand air. X... semble très bien fréquenté. Ce qui est certain, c'est que cela va être affreusement triste pour nous qui ne connaissons personne et ne savons pas un

mot d'allemand. Enfin ! on a ordonné à Pierre les eaux de X... il fallait bien nous décider.

C'est beau, c'est certainement beau le Tyrol, mais pas gai !... jusqu'à présent, du moins... Pierre, après de longues recherches, est parvenu à nous dénicher une maisonnette assez gentille en bois rustique, couverte de plantes grimpantes comme toutes les maisons d'ici. Elle n'est séparée de la petite rivière que par la route, et pas trop éloignée du Kurhauss où nous prenons nos repas.

Mais quelle vie monotone et vide! Moi, qui ne suis aucun traitement, je ne sais vraiment à quoi passer le temps, et cela, joint à l'aspect sauvage du pays, me donne le spleen.

Le matin, je dors jusqu'à dix heures, c'est toujours autant de pris sur la journée. Puis, tandis que Pierre est à son bain et à sa douche, je me promène dans la montagne ou le long de la rivière. Nous déjeunons à midi dans la grande salle du Kurhauss. Musique pendant tout le repas et musique bruyante. Quand on veut du pain, il faut hurler pour se faire entendre. A quatre heures, Pierre

retourne à ses douches et dort un instant, parce que cela brise, paraît-il. Moi, pendant ce temps, je me promène dans la montagne pour changer. A sept heures, nous dînons dans la grande salle; remusique pour changer. Le soir, nous regardons danser pendant une heure et nous allons nous coucher !... Quelle vie !... et moi qui pensais, en venant au fin fond du Tyrol, trouver de l'imprévu... Ah ! bien oui !...

7 juillet.

Hier soir, en me promenant dans la montagne, j'ai fait une singulière rencontre. Je m'étais assise dans un petit coin sauvage et isolé. Je rêvassais en regardant le soleil se coucher et je me disais que je voudrais bien en faire autant, lorsqu'un homme se dressa devant moi, semblant littéralement sortir d'un rocher.

Il était grand, vêtu d'une espèce de blouse de drap brun serrée par une ceinture de cuir fauve. De grandes guêtres de cuir fauve dépassaient ses genoux. Sur la tête un chapeau tyrolien étrangement cabossé, orné d'une aile

de grouse. A l'épaule un fusil. Ce n'était qu'un chasseur, mais dans ce cadre de montagnes, l'apparition était très « Opéra-Comique ». Je crus que le chasseur allait chanter, mais il se contenta de me saluer respectueusement. Et malgré le petit air d'étonnement gouailleur que je m'étais donné par contenance, sa haute taille, ses grands favoris d'un blond ardent, ses yeux bleus au regard froid et incisif et son bizarre accoutrement ont produit sur moi une impression indéfinissable. Positivement, il ne ressemble à personne, ce monsieur! Il a à la fois du « chic » et de la majesté; de la désinvolture et de la lourdeur. C'est un type! un vrai!... et je me demande qui ce peut être?... Lui aussi se demande qui je suis, j'en suis sûre?... Il m'a regardée avec une insistance excessive, peut-être même un peu plus excessive que le bon goût ne l'eût voulu... Mais bah! je le lui pardonne!... si j'avais osé j'en aurais fait autant!...

Je n'ai pas parlé à Pierre de cette rencontre.

10 juillet.

Je l'ai revu tantôt, en revenant de Z... Il est monté dans le train à Brégenz et, en m'apercevant, il s'est élancé dans le compartiment où nous étions.

Quoiqu'il ait un aspect étranger, il doit être Français, car il a dit quelques mots au valet de chambre qui portait son sac et il n'a pas le plus léger accent. Du reste, tenue élégante sans la moindre tentative de boudinage, et distinction extrême. C'est un homme bien né et bien élevé. Il a des façons d'autrefois. A Z..., nous sommes descendus pour déjeuner. Lui, est resté dans le compartiment. Lorsque nous sommes revenus, il fumait sur le quai un superbe cigare à peine commencé. En remontant il l'a jeté. Pierre alors lui a dit :

— Je vous en prie, monsieur, continuez à fumer, cela est totalement indifférent à ma femme, et, moi-même, je vais...

— Monsieur, — a-t-il répondu, — non seulement je ne me permettrais pas de fumer en

la présence de madame, mais encore ne me serai-je pas permis de fumer en son absence, pour ne pas communiquer une désagréable odeur à son wagon...

Est-ce assez talon rouge?... Moi, je ne connais pas beaucoup de nos amis capables de faire cette réponse.

Ce pauvre Pierre, qui avait déjà à moitié sorti son porte-cigares, a dû le rentrer tristement, n'osant pas fumer après cette sortie. Mais je crois qu'il en a voulu ferme au monsieur trop bien élevé.

12 juillet.

Depuis cette rencontre, Il passe vingt fois par jour sous ma fenêtre et regarde discrètement, sans affectation, mais enfin il regarde... Moi, je n'ai pas l'air de le voir, naturellement, mais je le sens venir !...

C'est le seul incident de mon voyage et je sais un gré infini à cet inconnu d'en avoir rompu la monotonie. Il est certain que je pense à Lui plus qu'il ne faudrait... beaucoup plus, même !... Eh bien !... où est le mal?... Il

m'intrigue, je l'avoue... je le trouve charmant, je l'avoue aussi, mais je compte bien m'en tenir là.

Il est très grand, solide, vigoureusement planté sur des pieds un peu trop longs peut-être. Le teint est d'un blanc laiteux, les cheveux blonds, les moustaches et les favoris roux. Les lèvres sont rouges et épaisses et les dents éclatantes. L'âge est difficile à préciser. Il ne lui manque pas un cheveu, mais il a quelques rides. Enfin, disons de trente-huit à quarante ans et très fringant encore.

Voilà tout ce que je sais de lui!... Ah! si! je sais aussi qu'Il s'appelle « François ».

Ce matin, au Kurhauss, nous écrivions des lettres au salon de lecture. Je l'ai vu cacheter avec sa bague, puis Il a déposé sa lettre avec celles destinées à être portées à la boîte. Quand j'ai placé les miennes, j'ai regardé et, sur le cachet, j'ai lu : « François... » François!... c'est un joli nom, à condition qu'on ait grand air, et Il remplit joliment bien cette condition.

Au restaurant, Il a trouvé moyen de faire

mettre sa petite table à côté de la nôtre. Et pendant tout le temps des repas je sens ses yeux fixés sur moi.

L'autre soir, à dîner, Pierre m'avait dit : « Ah çà ! mais, ce monsieur vous regarde avec une persistance gênante et désagréable !... »

Gênante, peut-être?... mais désagréable, oh ! que non pas ! Jamais, au contraire, je n'ai éprouvé un si vif plaisir à être trouvée jolie. Je ne suis pas coquette, mais en ce moment, je me sens ce qu'on appelle en style précieux « du vague à l'âme ». Expression ridicule et si vraie pourtant ! Je ne serais pas fâchée que quelque chose d'imprévu vînt rompre la monotonie de ma vie. Je voudrais éprouver une sensation à défaut d'un sentiment. Et puis, il est si ennuyeux de ne pas avoir la moindre petite aventure de voyage... surtout quand on fait un voyage comme celui-ci !... Oh ! si on s'amuse, c'est bien différent... les aventures sont superflues !...

Ce matin... je suis allée dans le parc et je me suis promenée seule pendant plus d'une heure. Il était là me suivant et me croisant

tour à tour. J'ai quitté le côté où il y a du monde et j'ai dirigé ma promenade vers le coin le plus désert. Il m'a suivie toujours. et, lorsque nous étions tous deux seuls, isolés, et hors de la vue des baigneurs, Il n'a cherché ni à me parler ni à se rapprocher de moi. Je ne me trompais pas, ce n'est pas le premier venu !

17 juillet.

Je ne puis plus arracher de ma pensée, l'image de ce « monsieur » !... c'est grotesque ?... Eh ! je le sais bien ! mais qu'y faire ?... Il est si bizarre, si peu banal, si peu « tout le monde » ! Ce qui surtout m'attire vers Lui, c'est de voir son grand œil, froid et hautain lorsqu'Il regarde les autres, devenir si profondément doux et bon lorsqu'il se pose sur moi.

Ce doit être un grand personnage à en juger par la physionomie de ses relations. Je ne sais trop si le mot « relations » est juste. Les quelques baigneurs qui lui parlent semblent lui parler respectueusement.

Quelquefois, quand Il me rencontre seule, Il me salue. Et quel salut charmant! comme cela ressemble peu au salut à ressort de nos boudinés!

Pierre l'a pris en horreur. Il s'est aperçu de son petit manège et a évité soigneusement tout rapprochement. Nous devrions nous connaître depuis plusieurs jours si les choses avaient suivi leur cours naturel.

Bien entendu, les efforts de Pierre pour nous éloigner de Lui augmentent encore mon envie de m'en rapprocher.

Est-ce que je l'aime?...

Je n'en sais rien, mais il est certain que je ne pense qu'à Lui et que quand Il n'est pas là je le vois tout de même.

J'attends avec une impatience extrême les heures des repas. Il est si près de moi!... Et ça me semble si bon de sentir son regard chaud se poser sur ma petite personne!... Oh! que je voudrais savoir qui Il est!... Je crois que quelque chose va faire époque dans ma vie!...

20 juillet.

Hier soir, on dansait au Kurhauss où, comme toujours, nous étions allés passer une heure après le dîner.

J'avais une petite robe toute simple en voile blanc, forme Niobé, hermétiquement montante. Un chapeau en grosse paille molle, avec une botte de roses thé et de jasmins naturels. Une même botte jetée au bas de la jupe et une autre attachée à l'épaule, très haut, près du cou. Je ne dansais pas. Je ne danse jamais, je ne connais personne. Lui, debout en face de moi à l'extrémité de la grande salle, me dévorait des yeux.

On jouait le « Blau Donau », la valse que je préfère, et je sentais des envies folles de m'élancer vers Lui... Tout à coup, après une légère hésitation, Il traverse le salon, vient droit à moi et me dit d'une voix dont je n'oublierai jamais le timbre pénétrant :

— Voulez-vous, madame, me faire la grâce de valser avec moi ?... Je suis un peu chez moi à

X... et j'ai presque le droit d'en faire les honneurs aux étrangers.

Pierre me lançait des yeux terribles. Je me suis bien gardée de les voir, je me suis levée, j'ai pris le bras de mon danseur et nous sommes partis.

Ah ! quelle valse ! jamais je n'avais valsé comme ça !... Instinctivement je me serrais contre Lui, pour me bien lier à ses mouvements. Ah ! certainement, ce n'est pas un Français ! Il valse trop bien.

Pendant un court instant de repos, Il m'a cependant parlé de Paris comme quelqu'un qui le connaît à fond, mais sans rien me dire qui pût me renseigner sur sa situation personnelle. Au contraire, il semblait qu'Il voulût ne rien laisser deviner de Lui, ni de son existence. En valsant, j'ai fait tomber une fleur de mon bouquet. Il l'a ramassée et l'a glissée dans son gant. Pas français non plus ça !... En France, ça semblerait Berquin.

Pierre m'a aussitôt emmenée et j'ai dû subir un sermon soigné.

— Je n'ai rien osé dire à cet animal, — s'est-il écrié, — car s'il a manqué de savoir-vivre en

vous invitant, vous en avez manqué beaucoup plus encore en acceptant. Donc, vous étiez dans votre tort plus que lui, mais une autre fois...

J'ai écouté tout ça le sourire aux lèvres... décidément, je crois que je l'aime !...

22 juillet.

Je suis navrée, désespérée, anéantie ! Ah ! quelle épouvantable aventure ! je ne m'en consolerai jamais !

Ce matin, en arrivant au Kurhauss, Pierre s'est aperçu qu'il avait oublié de mettre ses lettres à la poste. Il est retourné sur ses pas et je suis entrée seule dans la salle. L'inconnu était déjà à sa petite table. Je me suis assise, et comme la chaleur était intolérable, j'ai demandé au garçon d'ouvrir la grande fenêtre placée derrière moi. Il m'a répondu que c'était impossible parce qu'une fenêtre sur deux seulement pouvait s'ouvrir.

Lui s'est alors levé en disant :

— Madame, j'ai la chance d'avoir près de ma table une fenêtre qui s'ouvre et je la mets à votre disposition... voulez-vous accepter cette place?...

Il s'était approché de moi, offrant sa table avec une bonne grâce charmante.

A ce moment, Pierre rentrait. Furieux de voir que l'Inconnu me parlait en son absence, il s'est approché et l'a désagréablement apostrophé. Celui-ci est devenu pâle de colère et, comme Pierre parlait très haut, Il lui a dit d'un ton étrangement impératif :

— Pas de tapage, je vous prie, monsieur, c'est complètement superflu... je suis à vos ordres...

Et Pierre lui passant sa carte, Il lui a passé la sienne.

C'est affreux à avouer, mais en ce moment où j'aurais dû ne songer qu'au danger que mon mari allait courir, une immense curiosité s'emparait de moi... Enfin !... j'allais donc savoir qui était l'Inconnu !...

Après avoir regardé la carte avec stupéfaction, Pierre la jeta violemment sur la table et allant au monsieur qui, calme et sérieux, s'était assis et commençait à déjeuner paisiblement, il lui dit :

— Vous comprenez bien, monsieur, qu'à

présent que je sais qui vous êtes les choses doivent en rester là...

L'inconnu leva le nez.

— Pourquoi donc, monsieur?...

— Parce que, dans votre situation...

L'Inconnu s'inclina courtoisement.

— Monsieur, — répondit-il, — quelle que soit ma situation, je vous répète que je suis à vos ordres...

J'avais ramassé la carte et, atterrée, je lisais :

LUCIEN FRANÇOIS

Représentant la maison de MM. de Pont-Landais et Cie.

Bordeaux.

Et, au coin, les armes de la maison de Pont-Landais !!

Ainsi cet homme qui, depuis près d'un mois, occupe uniquement mes pensées, à qui je trouvais si grand air, est un « placeur en vins » ! Ce qui me fait le plus horreur!...

Je rejetai la carte sur la table et je sortis avec Pierre, en lançant au monsieur un regard chargé de haine et de dégoût.

Au moment de quitter la salle, je me retournai. Il s'était levé et tenait la carte que j'avais jetée. Il la reprenait... ses patrons lui en avaient peut-être donné une collection insuffisante à moins qu'il ne voulût conserver un souvenir de moi!... Je l'avais touchée, cette carte... comme la fleur!... Pouah!!!

— Tous mes compliments sur votre conquête!... me dit Pierre ironiquement.

Depuis ce matin, je pleure de rage! Je pleure ma ridicule méprise, mais surtout mes illusions perdues...

Vienne, 11 août.

Après avoir parcouru tout le Tyrol, nous sommes arrivés à Vienne où nous avons retrouvé beaucoup d'amis. Je m'amuserais, si le souvenir de cette grotesque histoire ne me poursuivait continuellement. Toute ma vie, je penserai avec horreur que, pendant trois semaines, j'ai été uniquement occupée d'un « voyageur en vins » et que, même, j'ai été tout près de l'aimer!... Je crois voir toujours devant moi cette tête froide et sérieuse encadrée

de longs favoris roux... tantôt encore, au Prater, j'ai cru le voir passer à cheval... C'est à devenir folle...

Je tâche de me distraire... Ce soir, Gilberte nous emmène à l'Opéra dans la loge de l'ambassade... Ah ! que je voudrais ne plus penser à tout ça ! mon Dieu !...

12 août.

Je suis contente, contente, contente !...

Hier soir, à peine assise dans la loge, je jette un coup d'œil sur la salle et... en face de moi, dans la loge Impériale, je vois qui ?... le monsieur de X... le chasseur de chamois !... le placeur en vins !!! Positivement mon cerveau se troublait. Pendant l'entr'acte, aussitôt que Pierre fut sorti avec le mari de Gilberte :

— Quel est ce monsieur... là... en face ?...

Gilberte regarda.

— Là, dit-elle, c'est l'Archiduc François !...

— L'Archiduc !...

— Mais oui... Ah ! c'est vrai ! il vous est arrivé une bonne histoire avec lui, là-bas, à X !...

— Comment ! tu sais...

— Mais oui... tantôt, il t'a reconnue au Prater avec nous, et il a raconté à mon mari ce qui s'est passé à X..... Je te félicite, ma chère!... il est fou de toi... et dame... tu sais... il n'est pas banal, l'Archiduc François!...

J'étais saisie. Gilberte reprit :

— Quand ton mari lui jeta sa carte, car il paraît qu'il a été vif, ton mari, l'Archiduc en voulant lui donner la sienne, prit, par mégarde, la carte qu'un placeur en vins lui avait remise un instant auparavant. Lorsqu'il s'aperçut de la méprise, il préféra laisser aller les choses et ne réclama pas... ce dénouement simplifiait tout.

Pendant que Gilberte parlait, l'Archiduc me regardait attentivement... et je sentais, comme là-bas, son regard bleu se poser sur moi et attirer mes yeux...

LA CABANE NORVÉGIENNE

I

Depuis dix-huit mois les Trène sont uniquement occupés d'orner la maison qu'ils ont fait construire à Deauville.

Dégoûtés de la vie d'hôtel, écœurés d'habiter les villas banales qu'ils louent chaque été, ils se sont décidés à acheter un grand terrain et à y bâtir une ravissante maison ou, pour parler plus exactement, une « cabane », car madame de Trène ne veut pas qu'on appelle autrement sa nouvelle habitation.

Donc, c'est une « cabane » et une « cabane norvégienne ! » Mon Dieu oui ! La petite madame de Trène avait vu, à l'Exposition de 1889,

des cabanes norvégiennes qui lui avaient tourné la tête et, dès qu'il fut question de bâtir, elle se souvint des ravissantes maisonnettes et déclara qu'elle en voulait une pareille. Elle poussa même l'amour de l'exactitude jusqu'à envoyer son mari en Norvège. Sur les lieux il devait y avoir plus de choix. M. de Trène parcourut toute la Norvège, fit un voyage très coûteux et rentra au bout de trois mois, en affirmant qu'il n'existait pas dans le pays une seule construction semblable à celles entrevues à l'Exposition. Par exemple, quelles belles chasses ! et quels animaux !... et quels sapins !... Un pays merveilleux, mais des habitations affreusement bourgeoises et dépourvues précisément de toute physionomie personnelle.

Madame de Trène jeta les hauts cris. Il n'avait pas su visiter les bons endroits ! Elle reconnaissait bien là sa maladresse habituelle ! D'ailleurs ce n'est pas en chassant et en regardant les sapins et les animaux qu'on trouve des modèles de maisons, etc., etc. M. de Trène eut alors une lumineuse idée. Il fallait chercher les organisateurs de l'Exposition, et, par

eux, on arriverait à retrouver les fameux constructeurs norvégiens et leurs cabanes de fantaisie. Ce serait infiniment plus pratique et plus joli. D'ailleurs, l'habitation nationale n'existe plus dans aucun pays. Il n'y a de chalets suisses qu'en France.

Après un nombre infini de courses et de recherches, M. de Trène parvint à découvrir l'architecte qui avait surveillé les constructions de 1889. Les chantiers étaient toujours rue de Flandre, mais la cabane norvégienne n'ayant pas « donné » du tout, on fabriquait de préférence des meubles russes et viennois et des chalets portatifs.

La petite de Trène expliqua qu'elle ne voulait rien de portatif, mais bien une construction d'une solidité à toute épreuve, défiant le vent de la mer et capable de supporter deux cents valseurs en mouvement.

L'architecte décida que toutes les pièces possibles à transporter se commenceraient rue de Flandre et s'achèveraient à Deauville. Aussitôt il se mit au travail et soumit les plans; mais madame de Trène ne trouvait rien d'assez

bizarre, d'assez tourmenté, d'assez « norvégien », et son mari avait beau lui répéter que le caractère particulier de la maison norvégienne est précisément de n'en pas avoir, elle n'écoutait rien et voulait du « norvégien » à tout prix. A la fin, elle perdit patience, enjoignant à l'architecte de faire en gigantesque ce qu'elle avait vu à l'Exposition, cela exactement.

Le pauvre homme essaya vainement de faire comprendre à la petite comtesse que ce qu'elle avait vu c'était des kiosques de jardin, elle ne voulut rien entendre et il fut arrêté qu'on répéterait quarante fois le kiosque, tant en hauteur qu'en largeur, aligné et superposé. Tous les quinze jours à peu près, les Trène allaient jeter un coup d'œil sur la construction, qui s'élevait rapidement, et offrait le plus étrange aspect.

Madame de Trène était ravie.

Blonde, mince, mignonne avec des cheveux tout pâles et des yeux bleu de ciel, elle se disait que le norvégien était pour elle le cadre indiqué. Cette grande cabane de sapin verni pâle et brillante, à toit mouvementé couvert

de chaume artificiel, se prêterait merveilleusement à toutes les fantaisies d'ameublement. Elle allait tirer de la Norvège un parti qu'on n'en avait jamais tiré.

D'abord, il fallait autour de la maison un bois de sapins allant jusqu'à la mer. Ce bois fut extrêmement difficile à installer. Madame de Trène voulait de beaux sapins, vigoureux et tout venus et, outre qu'il était très dur d'amener dans le sable mou les voitures à six chevaux qui apportaient les arbres, le vent déracinait généralement le sapin le lendemain du jour où on l'avait planté. Puis il fallut apporter une énorme quantité de terre. Madame de Trène affirmait que le sapin se plaît dans les terrains sablonneux, mais en voyant mourir les siens les uns après les autres, elle consentit à les laisser soigner et ils reprirent tant bien que mal.

La comtesse eut une autre déception. Elle voulait absolument que le toit fût couvert d'un tapis de lichen. Elle avait lu dans un livre que : « Le toit du pauvre Norvégien se couvre de lichen à chaque saison », et elle voulait son lichen, ni plus ni moins que le pauvre Norvé-

gien. M. de Trène entreprit de lui faire comprendre que le toit du pauvre Norvégien étant en chaume naturel, le lichen pouvait effectivement y pousser, tandis que leur toit, à eux, étant en chaume artificiel, ne pouvait rien produire. La jeune femme se fâcha et déclara à l'architecte qu'il fallait qu'au 15 juin suivant, le toit fût couvert de cette horrible mousse. Le pauvre homme fit refaire un nouveau toit, et demanda à Paris un jardinier expérimenté dans l'art de faire pousser les plantes récalcitrantes.

Pendant ce temps, le comte et la comtesse cherchaient des meubles et des bibelots en rapport avec leur habitation. Ils ne songeaient qu'à elle. Madame de Trène, surtout, trottinait dans tous les quartiers les plus excentriques espérant y découvrir les objets rêvés. Comme la construction très avancée n'avait plus besoin de surveillance, ils résolurent de parcourir la France pour continuer leurs recherches. On leur donnait des nouvelles de Deauville très régulièrement. « Les sapins éprouvaient toujours de fréquents accidents, mais il y avait

au toit de petits soulèvements qui faisaient espérer que le lichen avait réussi. Si la saison était pluvieuse, on était sûr que cette mousse prospérerait selon les désirs de madame la comtesse. Il était aussi à craindre que le jardinier ne voulût pas rester. Déjà on avait doublé ses appointements, mais il était mécontent tout de même. Il « perdait la main », — disait-il, — à cultiver une sale plante qu'on s'acharne habituellement à détruire.

Le régisseur écrivait aussi que les lambris, plafonds et parquets, avançaient très vite. Selon la recommandation de madame la comtesse, on n'employait que du sapin : sapin blanc, sapin des Vosges, sapin de Californie, sapin de la forêt Noire, sapin du Japon, sapin argenté, sapin rouge, sapin d'Arcachon, sapin d'Algérie, etc... etc... mais monsieur l'architecte faisait dire qu'il était impossible de faire le plafond du grand salon en sapin de Norvège, vu que ce sapin-là est « tout retenu » pour les mâts des bateaux. »

Madame de Trène accueillit cette nouvelle avec assez d'indifférence. Elle dirait que c'était du sapin de Norvège quand bien même ça

n'en serait pas, et voilà tout!... Elle commençait à se rendre compte que l'authenticité de presque tous les objets norvégiens qu'elle se procurait était plus que douteuse. Bah! il fallait bien un peu tricher!

I

Elle était, pour l'instant, campée à Nancy et rayonnait autour de la ville, collectionnant des meubles anciens du pays. Tandis qu'elle cherchait dans une direction, M. de Trène cherchait dans une autre. Il y a encore en Lorraine un stock de vieux meubles qui n'a pas été enlevé par les amateurs.

La comtesse dénicha, à Saint-Nicolas-de-Port, un lot de vieux bahuts auxquels elle trouva un aspect très norvégien. Ils étaient en bois brut, de nuance pâle mais patinée par le temps. Avec un peu de cire, ça jouerait merveilleusement le sapin ancien...

Les vieilles faïences des auberges lui tournaient aussi la tête, avec leurs grandes bêtes de fleurs rouges aux contours naïfs, triomphe de la teinte plate et crue. Malheureusement le fond, d'un blanc jaune, dénonçait la faïence française, sans qu'il fût possible de s'y méprendre. La petite comtesse ne s'arrêtait pas pour si peu. Elle fit une rafle de tout ce qu'elle trouva d'assiettes, soupières, légumiers, plats de toutes les formes, en terre lorraine; puis elle fit peindre tous les fonds en bleu, un bleu pâle et transparent traversé de lueurs orangées. On passa aussi un glacis de ce bleu bizarre sur les fleurs, puis on recuisit à grand feu et on obtint un effet merveilleux. Les fleurs, adoucies, se mêlèrent au bleu lumineux des fonds. Le service avait incontestablement l'air d'un produit exotique.

De son côté, M. de Trène avait trouvé cinq ou six armoires suisses, de ces énormes armoires jaune clair, à colonnes et ornements de chêne vieux. Le comte affirmait que ses armoires avaient un petit air tout à fait norvégien. Ce fond clair, qui est du poirier, pouvait parfaitement passer pour du sapin et, parmi leurs

invités, il n'y en aurait jamais un seul capable de distinguer le vieux chêne du jeune sapin.

Par hasard, sa femme fut de son avis et elle parla, à propos de la réflexion sur les invités, des invitations de crémaillère. Il faudrait que ce fût splendide. Des gens chics et amusants, écœurés comme eux de cette stupide existence de Deauville. Leur exemple entraînerait les autres et, d'ici à deux ou trois ans, la plage serait peuplée d'installations dans le genre de la leur, où chacun voudrait vivre élégamment sans aller se galvauder dans cette promiscuité pénible de la plage. En attendant, la « Cabane Norvégienne » allait être le centre de toutes les réunions gaies et intimes. On ne s'amuserait que là.

On inviterait Joyeuse, sans lequel il n'est pas de partie complète. Puis les Rebondy (madame de Rebondy s'emboiterait admirablement à une « grenouille » Louis XIV, trouvée aussi à Saint-Nicolas-de-Port. Cette grenouille avait, malgré son grand âge, un petit air guilleret évasé et bon enfant qui appelait l'abandon. De plus, c'était du Louis XIV rustique, qui n'avait pas

un caractère bien défini !) Avec les Rebondy, il fallait naturellement avoir M. de Transpor. Puis on inviterait Lady Salicok, les Damiette, madame des Hespérides, ce pauvre la Pane, pas amusant, mais très chic, Sangêne, d'Ulster, les Ténia et le petit de Jabot. Si, avec ce choix et dans un pareil nid, on ne s'amusait pas follement, c'est qu'alors c'était fini et qu'on ne pouvait plus s'amuser sous la République.

Tout en projetant une ébouriffante crémaillère, la comtesse continuait ses recherches. Elle avait trouvé à Boulxières-aux-Dames, dans les maisons autrefois occupées par les chanoinesses, des portraits étranges de guerriers bizarrement accoutrés. Elle les acheta tous et il fut convenu qu'on les ferait bien débarbouiller, que ceux qui étaient bruns deviendraient blonds (un Norvégien brun n'ayant pas « l'air vraisemblable ») et qu'ils représenteraient des conquérants, souverains, etc., rapportés de Norvège par M. de Trène et achetés dans de vieux châteaux ainsi que le mobilier de la Cabane.

Dans le Nord, la comtesse trouva des soies

passées à bordures tissées d'une autre couleur que le fond; des toiles bises à ramages cocasses. Le comte acheta une collection de poteries, genre Delft, à grands dessins bleus sur fond blanc. Puis ils firent venir de Vienne des meubles gondolés et d'Espagne des braseros charmants, destinés à suppléer la cheminée pour chauffer l'immense hall du rez-de-chaussée.

En Bretagne ils achetèrent des lits à tiroirs, de hautes crédences et des escabeaux. Tout cela pour être frotté, gratté, modernisé et dénaturé le plus possible.

M. et madame de Trène sont éreintés, ils se donnent un mal affreux, mais ça les amuse tant qu'ils ne regrettent pas leur peine. D'ailleurs, ils seront largement dédommagés par l'effet produit sur leurs amis et par le bien-être dans lequel ils vivront cet été chez eux, sans en bouger.

III

Enfin, ils arrivent à Deauville où l'architecte les attend pour terminer les derniers arrangements. La Cabane est décidément très réussie. Le bois de sapins a bien par-ci par-là quelques « manques », mais madame de Trène trouve que ça joue à s'y méprendre l'éclaircie volontaire, ménagée pour laisser des échappées de vue. Le lichen a prospéré. Toute la journée, il y avait des hommes qui l'arrosaient. Cela a peut-être donné un peu d'humidité, mais on ne pouvait faire autrement. Le tout présente l'aspect d'une éponge poussiéreuse, c'est charmant ! Les parquets et les boiseries sont très

variés. Jamais les Trène n'avaient soupçonné cette variété de bois de même espèce. Par exemple, ça sent fortement la résine, et les murs suintent légèrement lorsqu'il fait très chaud.

Dans le hall, on met les plus beaux bahuts, les escabeaux les plus finement contournés et les meubles gondolés de Vienne. Les anciens... maris ou ancêtres des chanoinesses de Boulxières-aux-Dames font un effet superbe, se détachant en sombre sur les grandes murailles claires et miroitantes. Le duc Ferri Ier travesti en Odin a été quelque peu retouché. Ses broderies sont devenues des peaux de bêtes et on a ajouté à son costume quelques lames de fer et une chevelure inculte. Le Sire de Vaudémont représente tant bien que mal Magnus Ier le Bon. Le duc René donne une faible idée d'Olaff IV.. etc... etc...

Un piano à queue en sapin verni occupe un bout de la pièce. Le billard est en sapin argenté, orné de pommes de pins sculptées en plein bois. Peu d'étoffes, ce n'est pas le genre. Les rideaux, très étroits, sont relevés à des patères

représentant de colossales pommes de pin. Le lustre est un bouquet de pommes de pins en cristal de roche.

A l'entrée, qui donne sur le perron, est une niche de sapin rustique, dans laquelle est enchaîné un jeune lynx, qui remplit l'office de chien de garde. Des serins blancs de Norvège sautillent dans une grande volière.

La salle à manger est charmante, avec ses murs pékinés formés de raies de sapin des Vosges et sapin du Japon; une grande table de soi-disant sapin gondolé; des crédences chargées du service norvégien-lorrain et d'un service de verre taillé à facettes diamant épais de trois centimètres.

Les chambres sont un peu nues, mais le lit norvégien à tiroir meuble beaucoup. Les toilettes sont en sapin de Californie. Chaque chambre est désignée par un dessin exécuté en marquetterie sur les boiseries. Il y a la chambre aux Coqs : sapin rouge sur sapin argenté. La chambre aux Fleurs de Lys : sapin garenté sur sapin azulin. La chambre aux Hermines : sapin charbonné sur sapin blanc ordi-

naire. La chambre aux Alérions : sapin du Japon sur sapin de Californie. La chambre aux Licornes, etc..., etc...

M. et madame de Trêne se pressent le plus qu'ils peuvent. Ils ont invité pour le premier juillet et la bande joyeuse a répondu que le premier juillet elle débarquerait comme un seul homme.

Le comte trouve que la maison a bon air, mais qu'elle manque de confortable et de gaieté à cause des sapins. Pourvu, mon Dieu, qu'il fasse soleil quand les invités débarqueront !

La comtesse est ravie sans restriction. Une cabane n'est pas une maison et peut se permettre le manque de confortable. D'ailleurs, ce n'est pas le cas. On ne pouvait pas mettre de la peluche partout, n'est-ce pas ?...

— Non, mais peut-être que des écrans, un paravent, quelques meubles parisiens, auraient animé...

— Il y a un paravent en marquetterie...

— Oui... en sapin !... je sais bien...

— Allez-vous critiquer ce paravent qui

représente les principaux costumes norvégiens?...

— Ah!... par exemple, elle est sévère, celle-là!... les principaux costumes!... il n'y en a qu'un!...

Effectivement, le paravent n'est pas d'un heureux effet, mais il est norvégien. Que peut-on vouloir de plus?...

IV

Le premier juillet, quatre immenses voitures en sycomore verni (le carrossier a énergiquement refusé de les faire en sapin) attendent à la gare les invités. Les chevaux sont blancs mouchetés de noir. Les harnais de cuir jaune, à colliers surmontés d'arceaux qui encadrent la tête des chevaux, sont ornés de petites clochettes d'argent. Sur le frontal, entre les oreilles, se dresse un miroir à facettes. Les cochers et valets de pied ont des livrées mastic et des coiffures bizarres. Joyeuse, les Rebondy et M. de Transpor, lady Salicok, les Damiette, madame des Hespérides,

ce pauvre la Pane, d'Ulster, les Ténia et le petit Jabot regardent ces étranges véhicules avec une stupéfaction silencieuse. Quant à Sangêne, il pousse des exclamations sauvages et exécute des bonds destinés à exprimer un épatement non dissimulé. Il demande s'il n'y a pas de trucs ?... si la caisse de la voiture ne va pas descendre, ou au contraire s'enlever sur un ressort à boudin à des hauteurs vertigineuses comme dans *Les Pilules du Diable*. Le bruit des petites clochettes fait croire aux voyageurs qu'ils sont en Suisse et suivis par un troupeau de vaches.

La vue de la Cabane les surprend encore davantage. Madame de Trène, triomphante, les attend sur la terrasse (sapin des Vosges à rampe de sapin du Japon), M. de Trène épie sur les physionomies des arrivants l'impression produite. Sangêne demande tout de suite pourquoi on a entouré la maison de cyprès. Madame de Trène se récrie : « Ce sont des sapins!... des sapins de Norvège ! » Sangêne répond que des cyprès ou des sapins, pour lui, c'est tout un.

On monte aux chambres qui sont toutes exactement pareilles, sauf le « motif » des boi-

series. Toutes ouvrent sur un immense corridor. Il est impossible de reconnaître les portes. Cette fois Sangêne est ravi et, en affirmant qu'il se trompera continuellement de porte, il glisse un œil plein de promesses sur madame de Rebondy. Rebondy et M. de Transpor font des nez.

Lady Salicok a déjà déposé un petit sac et différents objets dans la chambre aux coqs. Sangêne se rue dans la pièce, réclamant cette chambre pour Ulster, qui se défend modestement. Toute la bande est d'une gaieté folle et ne demande qu'à s'amuser. M. et madame de Trêne sont enchantés. Ils se retirent, en annonçant à leurs invités que le dîner est à huit heures.

A huit heures, tous sont descendus, mais le hall est si immensément grand qu'on croit que la moitié des invités n'est pas là. Les seize convives disparaissent et semblent perdus. Les toilettes ne « disent rien ». Lady Salicok a pourtant une éblouissante robe flamme de punch, constellée de perles brillantes. La petite de Rebondy sort toute rose d'un nuage de gaze azur mourant. Madame des Hespérides

est en robe de dentelle bretonne. La majestueuse madame Damiette se drape dans des crépons d'Orient lamés d'or, et madame de Trène a une robe norvégienne en fine batiste blanche brodée d'argent.

Déjà Sangêne a avisé le paravent. Il demande à la comtesse « si elle a fait faire ce grand machin-là dans les prisons » ?

M. de Rebondy, qui est très poli, loue abondamment le travail des parquets, tandis que le baron Damiette pense que tout ça a dû coûter presque aussi cher que le krach.

Enfin, un maître d'hôtel annonce que madame la comtesse est servie et on passe dans la salle à manger. Le lustre norvégien, en cuivre et pommes de pins sculptées, éclaire imparfaitement la table, recouverte d'une nappe de belle toile de Norvège à personnages (du pays) brodés un peu partout. De microscopiques sapins remplacent les fleurs, formant sur la table de petits massifs et de mignonnes allées.

Le premier appétit calmé, Sangêne redevient lui-même et, avant de servir à sa voisine du contenu de la carafe placée près de

lui, il interpelle M. de Trène, lui demandant si ce n'est pas du goudron de Norvège? Puis les teintes étranges du service de faïence « bleuï » l'intriguent. Ces tons bleus, mêlés d'orange, sont probablement là — dit-il — pour rappeler les aurores boréales ? Madame de Trène commence à être un peu désenchantée. D'abord il est certain que la table n'est pas assez éclairée. Ensuite, il n'y a décidément que le linge entièrement blanc qui soit vraiment élégant et coquet. Ces bonshommes brodés en couleur ôtent le brillant du couvert. Le manque de fleurs aussi attriste, d'autant plus que ces petites allées de sapins évoquent des souvenirs de cimetière !...

A ce moment Sangène examine son verre.

— Mâtin! ils sont solides, ces verres-là! celui qui recevrait ça sur le nez pourrait tirer son mouchoir...

Madame de Trène ne dit rien, mais elle se privera de boire, dût-elle étouffer. Elle vient de s'apercevoir, en regardant boire madame des Hespérides, qu'il fallait pour saisir cet énorme bord faire une grimace très disgracieuse.

— Décidément, — reprend Sangêne en posant son verre, — j'aime mieux les verres qu'on peut casser...

Tout à coup un orchestre installé sur la terrasse attaque un air lugubre et énervant. Sangêne prend une figure triste et demande si c'est un air norvégien ?

Madame de Trène dit que oui. Que c'est en effet un air scandinave : le chant d'Odin.

Sangêne s'incline et mange dans une attitude navrée. M. de Trène, s'apercevant que la musique porte sur les nerfs de tout le monde, fait dire aux musiciens de se taire. Le domestique, chargé de transmettre les ordres, s'acquitte sans doute désagréablement de sa mission, car le chef d'orchestre se lève en lançant un effroyable juron. Sangêne fait alors observer d'un ton doux que si l'air est scandinave, le musicien est bien certainement Français.

Le dîner manque d'entrain. Joyeuse lui-même semble paralysé. Ces dames ont l'air de s'ennuyer.

Tandis qu'on prend le café dans le hall,

Sangêne cherche parmi les livres traînant sur les tables quelque chose d'amusant. Il lit tout haut les titres :

Edda, premier chant : *La Fascination de Gylfi*. Deuxième chant : *Le discours de Bragé*. Troisième chant : *Le Skalda ou Art poétique*.

Pendant ce temps, madame de Trène explique à ces dames que ce guerrier (le duc René, de Lorraine), représente Olaf VI. C'est — dit-elle — M. de Trène qui l'a acheté en Norvège à un descendant d'Olaf VI, le comte Olaf de Skager-Rack. M. de Rebondy est incrédule. Il ne peut — dit-il — y avoir en Norvège, de comte Olaf de quoi que ce soit, attendu que la noblesse a été abolie dans ce beau pays en 1821.

Les Trène sont ahuris! Comment! il y a une histoire de Norvège?... Et des gens qui la connaissent! Sangêne arpente la terrasse en déclarant que c'est très gentil, que ça ressemble tout à fait aux galeries des bains à fond de bois sur les bateaux de la Seine. Il demande seulement pourquoi il y a un renard dans une niche au bout de la terrasse?

C'est le lynx dont les yeux brillent dans l'obscurité. Il demande aussi pourquoi les sapins sentent comme ça ? Est-ce qu'on ne pourrait pas les arroser avec quelque chose qui les empêcherait de sentir ?

Les pauvres de Trène sont désolés. Ils se rendent compte qu'on s'ennuie et qu'il n'est que neuf heures et demie ! Que faire ?... L'idée la plus simple ne leur vient pas. Heureusement Sangêne les tire de là en disant de l'air du monde le plus naturel :

— A quelle heure ?... Allons-nous au Casino ?...

Et on y va !

LE DUEL DU PETIT DE TREMBLE

Principaux invités de la série actuellement en déplacement chez les Recta, au château de la Vieille Roche :

LE COMTE DE PAROLY, l'invité indispensable à toute maîtresse de maison qui se respecte, est un célibataire mûr, chic, et organisateur par excellence. Il battait son plein sous l'Empire et, bien qu'un peu défraîchi, fait encore son petit effet aux lumières et trouve moyen d'avoir plus de succès que les jeunes. Prétend que la génération actuelle a trop de nerfs et pas assez de cœur. N'a, lui, jamais

eu ni l'un ni l'autre, mais il suffit de le faire croire pour conquérir toutes les admirations. Tout, d'ailleurs, le sert à merveille. Son air désillusionné, ses cheveux rares et son teint jaunet, disposent agréablement les femmes en sa faveur ; les jeunes surtout, qui aiment les hommes qui « ont vécu ».

M. de Paroly n'organise, bien entendu, que ce qui lui plaît, mais s'arrange pour faire croire aux autres qu'il ne fait qu'exécuter leurs ordres. Il choisit le cheval qu'il montera à la chasse ; l'heure à laquelle on déjeunera avant de partir ; la comédie qu'on jouera le soir du bal qui doit clore la série ; la danseuse avec laquelle il conduira le cotillon ce jour-là. M. de Paroly inspire à toutes ces dames des caprices ou des passions, selon leurs tempéraments divers. La maîtresse de la maison, seule, le vénère comme le pivot autour duquel tourne son existence mondaine. Les autres se le disputent carrément, et, lui, sait faire croire à chacune qu'elle est la préférée.

Il valse comme un Autrichien, monte à cheval comme un jockey, tire comme un prévôt

et rame comme un passeur. Il est aussi un tantinet musicien, poète et acteur, et sait au besoin dessiner un costume. Les petites filles sont folles de lui. Elles en rêvent et se promettent de mourir si elles ne l'épousent pas. Quant à la jeune génération masculine, elle le jalouse et le débine, tout en avouant quelquefois dans les instant d'abandon qu'il a un « bon chic ».

M. de Paroly est, au fond, parfaitement las de son existence chic et fatigante. Il commence à aspirer au repos et ledit repos hanterait agréablement ses rêves sous les traits de Thérèse de Tremble, mais il se garde d'en rien laisser voir. Un homme comme lui n'a pas le droit d'éprouver un « sentiment ».

SIMONE DE LYANE. Nièce des châtelains, dix-sept ans. Enfant gâtée et enfant terrible. Jolie à croquer. Adorée de l'oncle et de la tante, chez lesquels elle s'amuse de tout son cœur. Voudrait que l'automne durât toujours. Flirte avec les petits jeunes, mais sans enthousiasme. Pas sérieux, tous ces petits-là ! C'est M. de Paroly qui est bien ! à la bonne heure ! C'est

un homme, celui-là ! et la femme qu'il choisira sera bien heureuse ! Elle couvre de baisers un vieux gant perdu par M. de Paroly et croit de bonne foi qu'elle ne peut pas vivre sans lui. Rougit et balbutie dès qu'il lui dit un mot insignifiant ou banal. Voudrait avoir quarante ans pour être à table à côté de lui. Oublie complètement le pauvre petit de Tremble, le frère de son amie Thérèse, qui lui est fou d'elle et espère bien l'épouser.

JACQUES DE TREMBLE, vingt-cinq ans. Grand, mince, joli garçon, l'air d'un enfant, mais élégant et distingué. Adore Simone et ne s'occupe que d'elle. Se voit avec chagrin relégué au second plan par la présence de M. de Paroly. Se glisse, se faufile, emploie tous les moyens pour se rapprocher d'elle et ne parvient qu'à l'agacer sourdement. Ce qu'elle donnerait pour que ce fût M. de Paroly qui lui fît la cour ! Jacques est bien gentil, mais c'est un camarade d'enfance, ça ne compte pas !

Jacques est navré et raconte son chagrin à sa sœur.

MADEMOISELLE THÉRÈSE DE TREMBLE, vingt-six ans, grande, admirablement belle. Sérieuse quand il le faut. Gaie, bonne enfant, gracieuse, bienveillante, toujours contente de tout. Chante agréablement, joue des valses tant qu'on veut. Prend les rôles que tout le monde refuse et parvient à leur donner une physionomie originale qui les fait regretter par ceux-là mêmes qui les ont refusés. A pitié des délaissés et, quand on reçoit des gens du pays, se fait présenter à eux et est aussi aimable que si elle les trouvait amusants.

S'habille simplement mais de façon très personnelle. Ne recherche pas la société des hommes. Polie pour les vieux; écoute patiemment leurs histoires et sourit quand on lui parle de Lamennais, de Chateaubriand et de madame Récamier, aussi gracieusement que si elle les avait beaucoup connus. Sait aussi avoir l'air de s'intéresser aux doléances sur la corruption de l'époque, et aux déclarations de principes de ceux qui en changent tous les ans.

Admirée et adorée de tous et indifférente aux hommages. Très riche et très demandée. N'a

jamais voulu se marier. Ne semble pas se douter de la présence de M. de Paroly, mais s'aperçoit parfaitement qu'il est mieux que tous les autres et qu'il a une valeur plus réelle que celle que lui donne son titre d'homme très chic. Devine, qu'à la rigueur, on trouverait peut-être un cœur sous cette triple écorce d'égoïste et que ce cœur-là ne serait pas à dédaigner.

Se montre d'autant plus raide à l'égard de M. de Paroly qu'elle se sent entraînée vers lui et que les petits manèges des autres jeunes filles l'écœurent profondément.

LES PETITS JEUNES, MESSIEURS DE LASTING, DE JALON, DE TRAK ET DE TENDRON. Seraient gentils s'ils étaient moins gourmés et moins ridiculement habillés. Bien élevés, polis, prévenants, fument très peu, jouent rarement, boivent à peine. N'ont même pas la force de posséder un vice quelconque. Ce serait trop fatigant. Admirent la solidité de M. de Paroly qui leur fait l'effet d'un Hercule taillé en plein marbre. Ont vingt-deux ou vingt-trois

ans et en sont déjà réduits à faire la cour aux femmes du monde.

Les jeunes filles, MESDEMOISELLES DE RÈCHE, DE PAKAY, etc... et leurs familles, M. ET MADAME DE BASSOMPLYN, etc., etc...

II

Le château de la Vieille Roche est en émoi. Les châtelains, ces excellents Recta, ont la tête à l'envers. Depuis longtemps, madame de Recta rêvait de faire épouser Jacques de Tremble à sa nièce Simone et M. de Recta méditait de marier son ami Paroly et Thérèse de Tremble. Or, loin de s'entendre, les quatre intéressés sont à couteaux tirés, à tel point que, ce soir au cotillon, Jacques de Tremble et M. de Paroly ont eu une discussion violente terminée par un envoi de témoins.

Thérèse de Tremble ignore jusqu'où sont allées les choses, mais elle sait que son frère

Jacques est désespéré de voir Simone éprise de M. de Paroly et M. de Paroly fort occupé de Simone.

Elle veut absolument éviter un chagrin à son frère et, au moment où chacun rentre chez soi, elle se dirige résolument vers M. de Paroly, — très surpris de ce mouvement inattendu, — et l'arrête sur le palier.

THÉRÈSE. — Monsieur... j'ai un mot à vous dire...

MONSIEUR DE PAROLY, *stupéfait.* — Je suis à vos ordres, mademoiselle... *(Hésitant et troublé).* Je ne... je n'ose vous offrir de... voulez-vous redescendre au salon?...

THÉRÈSE. — C'est inutile... ce que j'ai à vous dire ne sera pas long...

MONSIEUR DE PAROLY, *à part.* — Ah!... c'est dommage!...

THÉRÈSE, *avec autorité.* — Je vous en prie, monsieur, laissez mon frère tranquille?... c'est un enfant!... il adore Simone et vous le savez... vous ne vous souciez aucunement d'elle, au fond, mais vous affectez de lui faire la cour pour vexer

Jacques... ça l'affole, et vous verrez que ça finira mal...

M. DE PAROLY, *à part.* — Elle ne sait rien!... *(Haut.)* Mon Dieu, mademoiselle, il est très regrettable que monsieur votre frère s'occupe de la même femme que moi... *(A part.)* Elle ne bronche pas, elle se soucie de moi comme d'une vieille guigne... *(Haut.)* mais enfin, je n'y puis rien et, si j'aime mademoiselle de Lyane, je...

THÉRÈSE, *brusquement.* — Aimer?... vous?... allons donc!... est-ce que c'est possible? est-ce que vous pouvez aimer quelqu'un excepté vous?...

M. DE PAROLY. — Mademoiselle!...

THÉRÈSE. — C'est vrai!... Pardon... c'est que j'aime tant Jacques, moi!... tant!... et je ne veux pas qu'on me le rende malheureux...

M. DE PAROLY. — Mais enfin, mademoiselle, je vous répète...

THÉRÈSE. — Que vous aimez Simone?... encore!... mais je ne vous crois pas!... Vous n'avez commencé à vous occuper d'elle assidument que lorsque vous avez remarqué le

chagrin que Jacques en ressentait... vous vous êtes dit qu'il était piquant, à quarante-cinq ans...

M. DE PAROLY, *à part.* — Aïe !... elle est d'une générosité !...

THÉRÈSE, *continuant.* — de supplanter un garçon très jeune, aimé déjà, et tourné comme Jacques... mais c'est indigne de vous, ça, monsieur ?... Vous valez tout de même mieux, j'en suis sûre...

M. DE PAROLY, *gouailleur.* — Vous avez trop bonne opinion de moi, mademoiselle...

THÉRÈSE, *froidement.* — Ah !... alors, vous êtes un de ces vieux garçons...

M. DE PAROLY, *à part.* — Elle y tient !...

THÉRÈSE, *continuant.* — ... qui n'ont d'autre but que de séduire... je veux dire de compromettre les femmes, même quand ces femmes sont des jeunes filles... et qui potinent ensuite au cercle sur l'une ou sur l'autre pour éblouir la galerie qui les admire et les envie... Pour moi, je trouve cette espèce, croisée de don Juan et de portière, tout à fait ridicule et malfaisante, et j'avais cru jusqu'à présent que

vous étiez un peu différent de ces gens-là... je me suis trompée, n'en parlons plus...

Elle traverse le corridor et ouvre sa porte qui est presque en face de celle de M. de Paroly.

M. DE PAROLY, *la suivant.* — Mademoiselle!... mademoiselle!... eh bien, non, vous ne vous êtes pas trompée... quand on me creuse, je suis bon, moi!... seulement, dame! il faut se donner la peine de creuser... et, je ne sais pas si ce travail est agréable... car personne jusqu'ici ne l'a encore entrepris...

THÉRÈSE, *joyeuse.* — Ah! alors, vous ne tracasserez plus mon pauvre petit frère?...

M. DE PAROLY. — Jamais!... c'est-à-dire... *(A lui-même.)* Et ce diable de duel, ce matin!... non!... ce qu'il m'embête, ce duel!... jamais un duel ne m'a embêté comme ça!...

THÉRÈSE. — C'est-à-dire rien... vous n'allez pas faire de restrictions, à présent?...

M. DE PAROLY. — Quel malheur que cette petite conversation n'ait pas eu lieu hier!...

THÉRÈSE. — Pourquoi ?...

M. DE PAROLY. — Parce que... parce que, elle me rend fier de moi... cette petite conversation...

THÉRÈSE, *souriante.* — Oh!... il n'y a pas de quoi, vous savez?...

M. DE PAROLY. — Ah! c'est que, voyez-vous, mademoiselle, on m'a rarement parlé comme vous venez de le faire...

THÉRÈSE. — Désagréablement, hein?...

M. DE PAROLY. — Oui, mais ça ne m'a pas été désagréable... il m'a semblé, que tout en m'invectivant... poliment, vous me tendiez un peu la main... en dessous...

THÉRÈSE. — Eh bien, mais vous êtes habitué à ce qu'on vous la tende?...

M. DE PAROLY. — Pas comme vous!... Je ne connaissais jusqu'à présent que les femmes qui tendent la main pour qu'on les aide... à tomber...

THÉRÈSE. — Oh!...

M. DE PAROLY. — Ah! je vous assure...

THÉRÈSE, *entrant à moitié dans sa chambre.* — J'ai votre promesse?...

M. DE PAROLY. — Vous l'avez...

THÉRÈSE. — Jurez que vous ne ferez plus rien contre Jacques?...

M. DE PAROLY. — Je jure que... *(A lui-même.)* Fichtre!... et ce maudit duel que j'oubliais...

THÉRÈSE. — Eh bien?... j'attends ?...

M. DE PAROLY, *à part.* — Allons!... il est des cas où le jésuitisme est utile... *(Haut.)* Je jure, mademoiselle, que, à partir de demain, je ne ferai plus rien contre M. de Tremble...

THÉRÈSE. — Vous lui laisserez sa Simone?...

M. DE PAROLY. — Ah! je crois bien!... si vous saviez comme au fond ça m'est égal!...

THÉRÈSE. — Là!... quand je vous le disais!... merci, monsieur...

Elle referme sa porte.

M. DE PAROLY. — Eh bien!... elle disparaît comme ça!... Mademoiselle!... mademoiselle!... ah! décidément je lui fais l'effet d'un trumeau quelconque!... c'est charmant!... je ne peux pas rester à crier à sa porte... à cette heure-ci, ce serait indécent... *(Amèrement.)* malgré mon grand âge...

III

Le lendemain matin, dans un bois à une lieue du château. Il est six heures, deux voitures sont arrêtées. Dans le coupé, M. DE PAROLY; dans le phaéton, JACQUES. — M. DE BASSOMPLYN et le PETIT DE JALON se promènent gravement.

M. DE BASSOMPLYN. — Ils ne reviennent pas!... c'est inepte d'avoir oublié les épées... je parie qu'ils ne vont pas les trouver...

LE PETIT DE JALON. — Mais si, Trak sait où elles sont... ça ne sera plus long maintenant... heureusement!... car ce diable de brouillard est gelant...

M. DE PAROLY, *rêvassant.* — Quelle bête d'histoire !... il est gentil comme tout, ce petit Tremble, et je serais désolé de lui casser un ongle... à cause de sa sœur surtout !... je ne lui suis qu'indifférent jusqu'ici, je ne voudrais pas lui devenir odieux... Elle est si jolie et paraît si supérieure aux autres... Simone, à côté d'elle, n'est qu'un joli joujou... mais ce petit Jacques l'aime à en perdre la tête... il l'a bien prouvé hier soir... il est vrai que j'avais été un peu loin... si j'attrapais quelque chose ce matin, je n'aurais que ce que je mérite, moi !...

JACQUES, *à quelques pas de là, mélancoliquement.* — J'ai idée qu'à la première passe il va me tuer !... on a beau dire que la vie est peu de chose, je trouve, moi, que c'est beaucoup... ce matin, surtout !... Et dire que peut-être Simone... Simone que j'aime tant... dire que j'ai cru qu'elle m'aimait aussi ?... Imbécile !... C'est Paroly ! l'unique Paroly qu'elle aime !... comme les autres !... car elles sont toutes folles de lui !... toutes !... Enfin !... je dois encore me considérer comme très heureux que cet... idéal, me fasse l'honneur de se battre avec moi... il

aurait pu me trouver indigne de... Ah ! voici Trak et Lastyng qui rapportent les épées... Allons-y !...

Il descend de voiture, M. de Paroly en fait autant.

M. DE PAROLY, *à part.* — Comme c'est gentil d'ôter son habit par un froid pareil !...

Ils enlèvent leurs habits. M. de Bassomplyn et le petit de Trak sont témoins de M. de Paroly, les petits de Jalon et de Lastyng témoins de Jacques. On tire les places. Jacques se trouve mal placé dans un creux du terrain, et les épées s'engagent.

A l'instant, M. de Paroly voit qu'il a affaire à un débutant. Il le ménage tant qu'il peut. Jacques, qui est très en colère et très énervé, tire plus mal encore qu'à l'ordinaire. Au bout de trois minutes, l'épée lui saute des mains.

M. DE PAROLY, *bas, à M. de Bassomplyn.* — C'est le froid !... il a l'onglée, ce petit !... il faudrait pourtant tâcher d'en finir... nous allons tous les six attraper une pleurésie dans ce diable de brouillard... je suis transi, moi !...

M. DE BASSOMPLYN. — Ça ne peut pas durer... vous vous battez au premier sang...

M. DE PAROLY. — Il n'y a, au contraire, pas de raison pour que ça finisse !... je ne veux pas l'égorger, moi, ce moutard !... c'est un des rares produits du jour qui ne me soit pas antipathique... mais je ne veux pas non plus me laisser embrocher par lui...

LE PETIT DE TRAK. — Dame non !...

M. DE PAROLY. — Or, il tire comme une mazette... je suis obligé de me défendre sérieusement... *(Avec regret.)* Et dire que je serais si bien dans mon lit à cette heure-ci !... dites donc, il faudrait dire au petit Tremble de ne pas se planter comme ça de face... il n'a pas l'idée de s'effacer... c'est effrayant ! il se pose devant moi comme si j'étais une glace... de plus, il se découvre complètement, je n'aurais qu'à allonger le bras pour le clouer comme un papillon...

M. DE BASSOMPLYN. — Mais...

M. DE PAROLY. — Allez expliquer ça à ses témoins de ma part... c'est-à-dire, non... comme si ça venait de vous... Ce que je donnerais pour être rentré !...

M. DE BASSOMPLYN. — Mais... il est singulier d'avertir de...

M. DE PAROLY. — Mais non du tout!... Ah!... dites leur aussi que mon grand défaut est de manquer d'allonge... il pourrait attaquer en conséquence... et puis d'ailleurs, je suis décidé à me laisser toucher... il faut seulement qu'il m'aide un peu...

LE PETIT DE TRAK. — Quel drôle de duel!...

Le combat reprend. Jacques est très fatigué et plus maladroit qu'au début. Après une reprise qui semble mortellement longue, M. de Paroly parvient à présenter le dos de sa main comme une cible dans la direction où il voit arriver l'épée. Il a le gras de la main traversé au-dessous du petit doigt et pousse un hurlement affreux. Jacques effaré, croyant l'avoir tué, s'élance vers lui avec intérêt et la poignée de main se donne tout de suite, émue et vraiment sincère, dans ce premier moment d'émotion.

L'inquiétude passée, Jacques est rayonnant. Il a blessé le fameux M. de Paroly ! ce tireur célèbre ! lui, Jacques ! quel honneur, et comme

ça va le poser !... Oui, mais que dira Simone?...

M. de Paroly demande à Jacques de revenir avec lui dans le coupé. Il veut que la réconciliation soit complète.

IV

Dans le coupé.

JACQUES.

M. DE PAROLY, la main enveloppée dans des mouchoirs.

JACQUES. — Si vous saviez à quel point je regrette...

M. DE PAROLY. — Il est convenu que nous ne parlons plus de ça... *(Il touche à sa main et fait une horrible grimace)*

JACQUES. — Ah ! mon Dieu !... ça vous fait très mal !...

M. DE PAROLY, *dépapillotant sa main.* — Par-

bleu !... c'est le mouchoir de Lastyng !... qui me fait mal !... il a un chiffre en or, cet animal-là !... c'est d'un râclant !...

JACQUES. — Je ne sais comment vous faire oublier mes mauvaises plaisanteries d'hier soir ?... mais je rageais tant...

M. DE PAROLY. — Vraiment ?... et pourquoi ragiez-vous donc tant que ça ?...

JACQUES. — Eh ! vous le savez bien !... quand on n'est là que pour assister à vos succès...

M. DE PAROLY. — Mes succès ?... Ah ! si je pouvais changer avec vous !...

JACQUES. — Changer ?... avec moi ?... et pourquoi ?...

M. DE PAROLY. — Parce que vous avez vingt-cinq ans et que j'en ai quarante, mon cher petit...

JACQUES. — Ah ! parlons-en, de mes vingt-cinq ans !... personne ne s'occupe de moi et on ne regarde que vous !... à la chasse, à cheval, au tennis, au crocket ou au bal... vous, toujours vous !...

M. DE PAROLY. — Il ne tient qu'à vous d'être ce que je suis... d'abord, vous êtes beaucoup

trop réellement bien élevé... il faut avoir l'air d'être bien élevé, mais se garder de l'être en réalité... il faut aussi écouter les ennuyeux sans jamais paraître désirer être ailleurs... faire la cour aux femmes mûres, affecter un profond respect pour celles qui sont légères et en manquer à celles qui sont honnêtes... rien ne flatte davantage les unes et les autres... Il faut être ridé par-ci par-là... et avoir les cheveux élégamment clairsemés sans être chauve pourtant... il y a un juste milieu à saisir...

JACQUES. — Vous vous moquez encore de moi ?...

M. DE PAROLY. — Eh ! je vous jure que non !... vous venez de me donner une leçon...

JACQUES, *surpris*. — Moi ?...

M. DE PAROLY, *montrant sa main*. — Dame !... comment appelez-vous ça ?...

JACQUES. — La piqûre... *(Négligemment.)* une belle affaire !...

M. DE PAROLY. — Permettez ?... on voit bien que ce n'est pas vous qui l'avez reçue...

JACQUES. — Eh ! si je l'avais reçue, je n'en mourrais pas !...

M. DE PAROLY. — Mais je ne compte pas non plus en mourir !...

JACQUES. — Et je serais très intéressant...

M. DE PAROLY. — Et moi, je ne le suis pas... voilà la différence...

JACQUES. — Et pourquoi ?...

M. DE PAROLY. — Parce que tous ceux qui m'ont vu vous asticoter hier, trouveront que je n'ai pas volé cette égratignure...

JACQUES. — « Ceux » c'est possible !... mais Celles ?...

M. DE PAROLY. — Celles aussi... Oh ! elles sont moins emballées que vous ne le croyez, allez !...

JACQUES. — Ah ! ne vous imaginez pas ça !... Elles ne vivent qu'en votre présence, ne s'amusent qu'aux parties organisées par vous, sont suspendues à vos lèvres et à vos regards et épient anxieusement un sourire ou une marque d'approbation... que vous ne leur prodiguez du reste pas...

M. DE PAROLY. — Je m'en garde sapristi bien !... là est toute ma force... si je devenais attentif, aimable, poli, empressé et gentil comme

vous, je perdrais mon prestige... aux yeux des petites filles, du moins... ainsi, prenons comme exemple la petite Simone !...

JACQUES, *vivement.* — Pas celle-là !...

M. DE PAROLY. — Si, celle-là, au contraire, car c'est un vrai bijou... Eh bien, elle vous a lâché... Oh ! superficiellement... mais enfin, elle vous a en apparence lâché, vous jeune, joli et bien plus réussi que moi, pour moi, pas joli, pas jeune et bien moins réussi que vous... expliquez ce phénomène ?...

JACQUES. — Dame ! elle vous aime !...

M. DE PAROLY. — Moi ! allons donc ! vous êtes fou !... mais je lui ferais horreur... dans le sens ou vous entendez le mot aimer...

JACQUES. — Pourtant...

M. DE PAROLY. — Pourtant elle éprouve un certain plaisir à se voir courtisée par moi, à me disputer aux femmes... marquées qui m'absorbent généralement... c'est nouveau, ça l'amuse... pour un instant, mais si ça devait se prolonger, elle aurait bien vite, si enfant qu'elle soit, le bon sens de retourner à votre jeunesse... croyez-moi...

JACQUES, *inquiet.* — Et vous?... vous ne l'aimez pas?...

M. DE PAROLY. — Moi?... assurément non!... j'ai beau me tâter, je ne parviens pas à me trouver le plus petit sentiment sérieux... pour elle s'entend... ma foi non!... j'avais le nez tourné d'un tout autre côté... mais de ce côté-là, précisément, on ne se doute même pas de mon existence... je ne compte ni plus ni moins qu'une borne... *(Il soupire.)*

JACQUES, *stupéfait.* — Et c'est une femme?...

M. DE PAROLY. — Mais... cette question...

JACQUES. — Vous ne savez pas ce que vous dites!... vous vous trompez... toutes les femmes sont occupées de vous, toutes... même ma sœur!...

M. DE PAROLY, *bondissant sur Jacques.* — Qu'est-ce que vous dites?...

JACQUES. — Une bêtise!... tant pis, ça m'a échappé... et vous allez l'oublier, n'est-il pas vrai?...

M. DE PAROLY, *radieux.* — Ah! mais non!...

JACQUES. — J'ai voulu simplement vous prouver qu'il était tout naturel qu'une enfant

comme Simone fût prise, puisque Thérèse, malgré sa nature calme et sérieuse, a suivi l'impulsion générale...

M. DE PAROLY. — Répétez-moi ça?... encore!... encore!... mais je l'aime moi, votre sœur... je l'adore, entendez-vous?...

JACQUES, *ahuri et ravi* — !!!...

UN DRAME A LA MER

I

A. X.-sur-mer.

Dans une grande cabine roulante, se déshabillent :

MADAME DE LYANE, trente ans, de taille moyenne, les yeux noirs, les cheveux blond doré, le teint rose.

MADAME DE FLIRT, vingt-huit ans, de taille moyenne, les yeux verts, les cheveux blond fauve, le teint mat.

MADAME DE LYANE. — Alors, vrai, ça ne t'agace pas que j'aie copié ton costume?...

MADAME DE FLIRT. — Mais pas du tout, au contraire...

MADAME DE LYANE. — Ah! c'est que tu sais que je l'ai fait copier exactement... il n'y a pas la plus petite différence...

MADAME DE FLIRT, *distraite.* — Tant mieux!

MADAME DE LYANE, *roulant ses cheveux sous son chapeau.* — Tu vas voir comme il est joli!... il est délicieux!... quel dommage de le tremper dans l'eau!...

MADAME DE FLIRT, *toujours distraite.* — Oui... Oui...

MADAME DE LYANE. — Qu'est-ce que tu as donc?... tu es préoccupée?...

MADAME DE FLIRT. — Moi... mais je n'ai rien...

MADAME DE LYANE. — C'est singulier, tu as tout l'air d'avoir quelque chose... *(Elle passe son costume.)* Eh bien?... qu'est-ce que tu en dis?...

Elles sont debout l'une près de l'autre. Toutes les deux ont un même costume de drap blanc forme redingote. Grand col marin très ouvert sur la poitrine que voile une dentelle flamande; pantalon terminé au-dessus du genou par un

revers. Aux deux pointes du col, deux grands coquillages bizarres brodés en soie de Chine rosée. Coquillages brodés en bordure sur la jupe de la redingote et sur les revers du pantalon. Le même coquillage ne se répète pas une seule fois. Chapeau de paille manille, gondolé par des branches de corail rose.

MADAME DE FLIRT. — Tu es ravissante!...

MADAME DE LYANE, *posant sa petite glace à terre et essayant vainement de s'y voir entièrement.* — Quel ennui de n'avoir pas une grande glace!... allons?... es-tu prête?...

MADAME DE FLIRT, *regardant par le trèfle de la cabine.* — Attends... attends un instant!...

MADAME DE LYANE, *étonnée.* — Pourquoi donc?...

MADAME DE FLIRT. — Parce que... il faut que je t'avoue... oui... j'ai quelque chose... *(Brusquement.)* Tu sais que mon mari est très jaloux...

MADAME DE LYANE. — Oui... *(Souriant.)* et peut-être, n'a-t-il pas tout à fait tort?...

MADAME DE FLIRT. — Oh! si! il a tort!

car c'est ça qui donne envie de le tromper !... s'il était confiant, bon homme, je m'en ferais au contraire un scrupule...

MADAME DE LYANE, *incrédule*. — Oh ! on dit ça !...

MADAME DE FLIRT. — Enfin, que ce soit pour un motif ou pour un autre, je suis parfaitement décidée à agir... et, pour commencer, j'ai donné aujourd'hui rendez-vous à Saint-Cynnatus...

MADAME DE LYANE. — Patatras !... et où ça, ton rendez-vous ?...

MADAME DE FLIRT. — Dans l'eau...

MADAME DE LYANE, *riant*. — Ah ! je respire !...

MADAME DE FLIRT. — Songe donc !... jamais je n'ai pu parvenir à lui parler sans que mon mari soit fourré entre nous...

MADAME DE LYANE. — Il ne se baigne donc pas, ton mari ?...

MADAME DE FLIRT. — Tu sais bien qu'il ne se baigne pas une fois par semaine...

MADAME DE LYANE. — Bon ! il ne sera pas là, je le veux bien... mais vous serez entourés

de monde... *(Elle regarde aussi par le trèfle.)* le bain mixte est absolument plein...

MADAME DE FLIRT. — Aussi, n'est-ce pas là que je lui parlerai... il va être dans son you-you... Et tu sais comme je nage?...

MADAME DE LYANE. — Tu iras au radeau?...

MADAME DE FLIRT. — Pour y trouver à peu près autant de monde?... Ah! non!... je nagerai jusqu'au bateau de secours et, cachée par le bateau, je lui parlerai tant que je voudrai sans qu'il soit possible de me voir même avec une lorgnette...

MADAME DE LYANE. — Prends garde... on ne pourra pas distinguer ton visage, c'est vrai, mais ton costume te fera toujours reconnaître...

MADAME DE FLIRT. — Que non!... nous avons vérifié... c'est impossible!... à condition toutefois, de bien rester de l'autre côté du bateau et à la même place... Saint-Cynnatus m'a dit qu'il avait marqué la place avec de la craie...

MADAME DE LYANE. — Je t'assure que c'est une très grande imprudence...

MADAME DE FLIRT. — Ah! tant pis!... si tu

savais à quel point c'est irritant d'être toujours soupçonnée, suivie, espionnée... j'aime Saint-Cynnatus...

MADAME DE LYANE. — Oh ! tu l'aimes !... tu l'aimes !... c'est bien vite dit !... tu n'en es pas sûre...

MADAME DE FLIRT. — Le voilà qui arrive dans son you-you... allons vite !...

MADAME DE LYANE, *la suivant.* — Je ne suis pas tranquille du tout, moi !...

II

Elles sortent de leur cabine et entrent dans l'eau, après avoir dit bonjour aux amis échelonnés tout le long des planches.
Saint-Leu et Nivo qui sont dans l'eau veulent les arrêter au passage, mais madame de Flirt les évite et nage rapidement vers le bateau de secours.
Madame de Lyane inquiète la suit.

MADAME DE LYANE. — Prends garde !... tu me fais peur !...

MADAME DE FLIRT. — Tu crois que je ne suis pas capable de nager jusqu'au bateau de secours ?...

MADAME DE LYANE. — Eh ! je ne parle pas de ça, mais de M. de Flirt... je connais sa jalousie, moi !...

MADAME DE FLIRT, *s'éloignant.* — Et moi donc !...

Madame de Lyane reste à nager autour du radeau. Madame de Flirt rejoint Saint-Cynnatus à son you-you.

SAINT-CYNNATUS, trente ans. Grand, très beau garçon, découplé et vigoureux. Barbe et cheveux roux ; yeux phosphorescents ; bouche épaisse et gourmande. Tenue de you-you. Caleçon de bain et, par-dessus, pantalon et jaquette de molleton blanc. Toque de polo.

MADAME DE FLIRT, *très essoufflée.* — Ah ! enfin !... il me semblait que je n'arriverais jamais !...

SAINT-CYNNATUS. — Que je vous remercie d'être venue !... Si vous saviez avec quelle impatience j'attendais cet instant !...

Les vagues poussent le you-you vers la gauche.

MADAME DE FLIRT. — Prenez garde !... tâchez de rester derrière le bateau, il ne faut pas qu'on puisse me voir...

SAINT-CYNNATUS. — Est-ce que monsieur de Flirt...

MADAME DE FLIRT. — Non... non... il est à la maison... ainsi causons...

SAINT-CYNNATUS, *luttant contre la vague qui l'emmène à gauche.* — Causons !... Ouf ! je suis en nage...

MADAME DE FLIRT. — Eh bien, et moi ?...

SAINT-CYNNATUS. — Vous ne pouvez pas être en nage, vous !... vous êtes dans l'eau... bien au frais...

MADAME DE FLIRT. — Bien au frais !... dans cette eau battue ?... *(Une vague lui arrive dans la bouche.)* Pouah !...

SAINT-CYNNATUS. — Crachez, allez, crachez !... *(Profitant d'une seconde de fixité du you-you.)* Je vous disais donc que j'attendais cet heureux instant avec une impatience fébrile...

Une énorme vague couvre madame de Flirt, et envoie le you-you à quatre ou cinq mètres.

SAINT-CYNNATUS, *embêté.* — Allons, bon ! autre chose à présent!... Sale temps de malheur!

MADAME DE FLIRT, *aveuglée, cherchant à s'accrocher au bateau de secours.* — Si... je... ne reprends pas... pas pied... je vais me... me noyer...

SAINT-CYNNATUS. — Je suis là, moi ! *(A part.)* Quand je dis je suis là, c'est une manière de parler, car je suis emmené positivement...

MADAME DE FLIRT, *douloureusement.* — Oh ! rapprochez-vous de moi, voulez-vous ?... j'ai peur !...

SAINT-CYNNATUS, *faisant d'inutiles efforts.* — Je tâche, madame... je fais tout mon possible, mais la lame est tellement dure... *(A part.)* il faut avoir le diable au corps pour donner rendez-vous à un pareil endroit...

MADAME DE FLIRT, *cherchant à monter dans le bateau et submergée à chaque instant par la vague.* — Je n'entends pas ce que vous dites...

SAINT-CYNNATUS, *un peu agacé.* — Je parle pourtant le mieux que je peux...

MADAME DE FLIRT, *lâchant le bateau.* — Je vais à vous, puisque vous ne venez pas à moi...

Elle nage vers Saint-Cynnatus.

SAINT-CYNNATUS, *essayant de l'attendre sur place et de retrouver sa petite phrase.* — J'attendais avec une impatience fébrile... cet instant où nous pouvons être enfin uniquement l'un à l'autre...

Une grosse lame passe entre le you-you et madame de Flirt qui disparaît.

SAINT-CYNNATUS. — Mâtin! quel temps!... les vents nous sont contraires... *(Cherchant madame de Flirt.)* Tiens!... Eh bien, où est-elle donc?...

MADAME DE FLIRT, *reparaissant.* — Mon Dieu!... j'étouffe!... je sens que je coule!...

Elle parvient, d'un effort désespéré, à s'ac-

crocher au you-you. Saint-Cynnatus se jette vivement du côté opposé, mais trop tard. Le you-you est retourné.

SAINT-CYNNATUS, *nageant, mais très gêné par son costume de molleton qui paralyse ses mouvements.* — Où êtes-vous?... *(A part.)* Sacristi!... me faire tomber sans me laisser le temps d'ôter mes vêtements!... pourvu qu'elle ne se noie pas, encore!...

MADAME DE FLIRT, *d'une voix faible.* — Au bateau... je suis au bateau!...

Elle se hisse au bord du bateau de secours, roule au fond et reste sans bouger.

SAINT-CYNNATUS. — Ah! bon! très bien!... *(Il s'occupe de remettre d'aplomb son you-you et de rattraper la pagaie.)* Et c'est ça un rendez-vous!...

III

Sur la plage

M. DE FLIRT, quarante ans. Un peu chauve et légèrement arrondi. MADAME DE TYMOREY, le JEUNE D'IGNAR.

M. DE FLIRT, *se promenant majestueusement devant les cabines.* — Où est ma femme?... je ne la vois pas?...

MADAME DE TYMOREY, *pincée.* — Nous non plus...

LE JEUNE D'IGNAR. — Mais pardon, je...

M. DE FLIRT. — Vous la voyez?...

LE JEUNE D'IGNAR. — Non, mais je la voyais il n'y a pas cinq minutes... tenez, là-bas...

Il lui indique le côté opposé au bateau de secours.

M. DE FLIRT. — Comment?... elle est encore dans l'eau!... mais il y a plus d'une heure qu'elle m'a dit qu'elle allait se baigner tout de suite...

MADAME DE TYMOREY. — Eh bien, c'est qu'elle a du plaisir à prolonger son bain, probablement...

LE JEUNE D'IGNAR, *bas, à madame de Tymorey.* — Dieu! que vous êtes méchante, vous!...

M. DE FLIRT, *méfiant.* — Vous dites, Ignar?... mon ami... passez-moi donc un instant votre lorgnette?...

LE JEUNE D'IGNAR, *hésitant.* — Avec ces vagues, vous ne verrez rien...

M. DE FLIRT. — Donnez toujours?...

LE JEUNE D'IGNAR *lui passe sa lorgnette, il regarde.* — Ah!... je l'aperçois là-bas en costume blanc... elle nage autour d'un youyou... au large... et ce canotier?... il me semble reconnaître cette brute de Saint-Cynnatus?... c'est lui, n'est-ce pas?...

LE JEUNE D'IGNAR, *candide.* — Je ne vois pas du tout...

M. DE FLIRT, *exaspéré.* — Je suis sûr que c'est lui !...

MADAME DE TYMOREY, *à demi-voix.* — Parbleu !...

M. DE FLIRT, *bondissant.* — Qui est-ce qui a dit « Parbleu?... » pourquoi « parbleu?... » je vais voir ce qui se passe... *(Très agité.)* Où est le bateau du maître nageur?...

LE JEUNE D'IGNAR. — Ensablé...

M. DE FLIRT, *furieux.* — Oh! je saurai tout de même!... *(Appelant.)* Père La Pudeur !... allons! bien !... il a disparu aussi le père La Pudeur !... et je la vois... je reconnais parfaitement son costume blanc...

LE JEUNE D'IGNAR. — Oh ! vous savez, on n'est jamais bien sûr...

M. DE FLIRT. — Je vais me mettre à l'eau... de cette façon je saurai qui s'est permis...

Les baigneurs se rapprochent et écoutent avec intérêt. M. de Flirt disparaît dans une cabine dont il referme la porte avec fracas.

Le jeune d'Ignar se rapproche du bord et met Nivo et Saint-Leu au courant de ce qui se passe. Nivo part en nageant pour prévenir madame de Flirt, tandis que Saint-Leu s'arrête au radeau et avertit madame de Lyane.

MADAME DE TYMOREY, *au jeune d'Ignar qui revient.* — Que manigancez-vous donc?...

LE JEUNE D'IGNAR. — Rien... et si vous dites encore un mot à Flirt, un mot, vous m'entendez... je provoque un vote de confiance pour vous expulser de notre bande...

Il se dirige vers la cabine dans laquelle M. de Flirt est entré et glisse un petit morceau de bois dans la fermeture de la porte de façon à empêcher la porte dè s'ouvrir.

IV

Dans la cabine. M. DE FLIRT, se déshabillant avec fureur.

— La misérable !... me tromper ainsi !... et publiquement !... il n'y a pas à dire... tout le monde sait à quoi s'en tenir, à présent !... il est vrai que c'est un peu ma faute... car enfin... cette causerie... en mer... par ce gros temps... pourrait paraître innocente à bien des gens... à tous ceux qui ne connaissent pas ma femme comme moi... *(Il arrache une bretelle qui résiste.)* Mon Dieu !... mon Dieu !... pourvu que j'arrive à temps... que je les pince !... il y a si

longtemps que je cherche l'occasion de pincer ma femme!... je pourrais me séparer d'elle, vivre tranquille... et je ne demande que ça!... *(Tirant une jambe de son pantalon.)* Eh va donc!... plus je suis pressé!... *(Il tire sur l'autre jambe qui se déchire du haut en bas.)* Allons! bien!... me voilà joli, à présent!... et le temps marche... et ils vont peut-être sortir de l'eau... et je ne les pincerai pas!... *(Arrachant rageusement le reste de ses habits.)* Tant pis!... je déchire mes vêtements... comme dans l'Écriture sainte... *(Il se précipite dans un caleçon et se jette sur la porte qu'il ne peut pas ouvrir.)* Ouvrez!... ouvrez!... Tonnerre!... je suis enfermé! *(Hurlant.)* ouvrez!... au nom de la loi!... Oh! les misérables! ils m'ont fait enfermer!... *(Il fouille dans ses poches et en sort un immense couteau à virole.)* il l'ouvre, fend la toile de la cabine et s'élance au dehors. Effarement général. La vue du couteau terrifie les baigneurs paisibles.

M. de Flirt s'apercevant de l'effet produit par son couteau désormais inutile, va pour le jeter, mais il se dit :

— On ne sait pas ce qui peut arriver...

Et, son couteau à la main, il veut entrer dans l'eau. Le Père La Pudeur l'arrête.

— Pas ici!... pas ici!... au bain des hommes, le caleçon!... les costumes complets sont de rigueur au bain mixte!...

M. de Flirt le repousse brusquement. Le père la Pudeur recule en voyant le couteau.

M. de Flirt se met à l'eau et nage. On aperçoit à fleur d'eau le couteau qui brille au soleil. Les femmes se cachent le visage pour ne pas voir l'épouvantable drame qui va s'accomplir.

V

Madame de Flirt, avertie, est venue s'asseoir sur le radeau à la place où était madame de Lyane, qui a nagé jusqu'au bateau de secours.

M. de Flirt approche rapidement du radeau. Il ne perd pas de vue le costume blanc qu'il aperçoit au bateau de secours. Enfin ! il la tient, cette fois, sa vengeance !...

Au moment où il touche au radeau, madame de Flirt le hèle :

— Hé ! où courez-vous donc si vite ?... je croyais que vous ne deviez pas vous baigner ?...

M. DE FLIRT, *s'arrêtant stupéfait.* — Vous ?... vous êtes là ?...

MADAME DE FLIRT, *riant*. — Dame! je le crois?... est-ce que c'est extraordinaire?...

M. DE FLIRT. — Et vous étiez là il y a cinq minutes?...

MADAME DE FLIRT. — Il y en a même vingt... je me repose... la mer est trop dure pour nager longtemps...

M. DE FLIRT. — Ah! c'est particulier!... j'aurais juré qu'il y avait là-bas une femme en blanc comme vous...

MADAME DE FLIRT. — Au bateau?... mais elle y est toujours, mon ami...

M. DE FLIRT, *à part, se hissant péniblement sur le radeau*. — Ouf! tout est à recommencer!...

MADAME DE FLIRT, *saisie*. — Qu'est-ce que c'est que ce couteau?... vous vous baignez avec un couteau à présent?...

M. DE FLIRT, *décontenancé*. — C'était pour fendre la toile... c'est une méprise... une erreur... je croyais... après tout, on peut se tromper...

MADAME DE FLIRT. — Sans doute... *(A elle-même.)* on peut même être trompé...

LE JOUR DE MADAME

AU SALON ET A L'ANTICHAMBRE

Un hôtel au Parc-Monceau.

C'est le jour de Madame pendant la semaine du 1er janvier.

Salon encombré de visiteurs. Bonbons, cadeaux, bibelots partout. Pas un siège libre, ni un coin où poser le pied sans rencontrer quelque chose ou marcher sur des robes.

Madame se bat les flancs pour être aimable.

Dans l'antichambre, les valets de pied. Ceux de la maison et ceux des visiteurs.

AU SALON :

Entrée de MADAME DE NACRE, petite, blonde, très élégante et mignonne.

MADAME, *allant au-devant d'elle.* — Que c'est aimable à vous d'être venue cette semaine où vous devez avoir tant de choses à faire !...

LE CHŒUR. — Oui, vous avez organisé une vente de charité !...

— Au Continental, n'est-ce pas ?...

— J'irai vous acheter beaucoup de bibelots...

— C'est pour l'œuvre des Jeunes Circoncis ?...

— Vous êtes si bonne...

— Je le disais encore dernièrement au baron Sinaï... vraiment, madame de Nacre est idéalement bonne...

— D'autant plus qu'on s'éreinte pour les malheureux et qu'ils ne vous en savent aucun gré...

— Parbleu !... croyez-vous que les jeunes Circoncis vous rendent jamais ce que vous faites pour eux ?...

— Vous allez avoir une toilette incomparable, je parie ?...

— Est-ce toujours Duret qui vous habille?...

— D'abord, tout vous va!...

— Vous êtes de celles qu'un rien pare...

Etc... etc... etc...

DANS L'ANTICHAMBRE :

Après le passage de madame de Nacre :

— Fait-elle assez ses embarras?...

— C'est depuis que le gros Sinaï fournit l'os...

— Ah bah! ta parole?...

— Parbleu? tout l'monde l'sait!...

— Moi, j'aime pas l'potin, j'sais jamais les histoires des borgeois...

— Moi, j'ai l'œil américain!... et ça m'rapporte...

— Dites donc?... c'est-y l'gros Sinaï qu'essuie les plâtres?...

— Ah! ouiche! avant, y avait d'Estourdy... et puis encore un vieux marron sculpté... l'est jolie!...

— Peuh! ces p'tites femmes-là, ça perd au déballage!...

— Elle a d'la veine d'avoir un douillard comme ça !...

— Douillard et malin, allez !... il est capable de rouler tout Israël... et les dépendances...

— L'fait est qu'il est truqueur... de c'moment-ci, par exemple, il'ont organisé une vente d'charité... ben, c'est eux qui palpent...

Madame de Nacre sort du salon. Un valet de pied se précipite pour lui mettre respectueusement sa pelisse.

Arrive LE VICOMTE D'ADONYS. Très joli garçon extrêmement élégant et chic.

AU SALON :

MADAME, *très aimable, lui serrant la main.* — — Merci d'être venu... de vous être souvenu de mon jour... vous que l'on s'arrache...

LE CHŒUR. — Ce cher Adonys !...

— Je vous ai aperçu ce matin sur un nouveau cheval...

— Moi aussi !... Vous êtes passé sous ma

fenêtre à onze heures vingt... vous reveniez du Bois sur un cheval alezan...

— Encore plus joli que le bai, cet alezan!...

— Est-ce que c'est Tony qui vous a procuré cette bête-là?...

— Je parie que c'est Tom, c'est son modèle?...

— Du reste, personne ne fait valoir un cheval comme vous...

— Est-il indiscret de vous demander si vous l'avez payé cher?...

— Irez-vous demain chez madame de Vyelgarde?...

— Ah! c'est vous qui conduisez le cotillon!...

— Vous êtes toujours en train...

— Toujours disposé à faire plaisir...

DANS L'ANTICHAMBRE :

— Depuis quand donc qu'y vient au jour vot' patronne, celui-là?...

— D'puis qu'elle a remis l'écriteau...

— Bah! c'est plus l'Nerferey?...

— Y a beau temps qu'c'est fini... l'avait sa claque!...

— Tiens!... je l' croyais core très badouillard?...

— Lui?... des emblèmes!...

— Y serre pourtant d' près toutes ces dames...

— Oh! pour ce qui est d'ça, oui!... c't'un vieux patineur, mais pour c'qu'est du reste... va t' faire fiche!...

— J'dirai ça à madame la marquise... y m' semble qu'y vient bien souvent d'puis que'que temps...

— L'fait est qu' si il est aussi... discret, ça n'ferait guère son affaire, à ta patronne... car du temps qu'j'étais chez elle!... mâtin!...

— C'est pas grand'chose, hein, l' d'Adonys?

— Mon Dieu!... c'est vrai qu'y passe pour aguicher des vieilles, mais à part ça...

— Il a du flair, c'garçon!... y a encore que ça d'sûr... la politique n'agit pas sus ces valeurs-là...

— Est-ce que vot'patronne casquera?...

— Pas d'danger!... pour ça, monsieur est inflexible!...

Entre MADAME DE VYELGARDE. Du mauvais côté de quarante ans, mais encore très belle et très élégante.

AU SALON :

MADAME *courant au-devant d'elle.* — Chère madame !... que je suis heureuse de vous voir !... j'ai été chez vous hier... j'ai eu bien du regret de ne pas vous trouver...

LE CHŒUR. — Moi aussi, chère madame...

— Moi aussi !... est-ce que vous avez abandonné votre jour ?...

— Ce serait bien mal vous conduire envers vos amis !...

— Est-ce que madame de Vespetro va ce soir aux Italiens dans votre loge ?...

— Ah !... vous lui avez cédé une place... c'est bien aimable à vous...

— Quand reprenez-vous vos dimanches ?...

— Nous sommes tous malheureux quand votre salon est fermé...

— Il n'y a que chez vous qu'on s'amuse vraiment...

— Vous êtes si bonne pour toute cette jeunesse...

— Aussi elle abuse...

DANS L'ANTICHAMBRE :

— Comment, elle est encore debout?...

— Et solide, comme vous voyez...

— Elle doit avoir cent ans, cette matrone?...

— Guère moins!... l' vieux suisse de l'hôtel d'Hantan m'a raconté que quand Louis-Philippe était d' mauvaise humeur, y lui faisait cirer ses bottes...

— Vieille noceuse, va!...

— Ça m'étonne, c'que vous dites là!... Louis-Philippe devait pas être un homme à s'appuyer des femmes comme ça!...

— Elle a pas encore fini d'rire!...

— Mais non!... seulement à présent, elle prend du renfort...

— Comment ça?...

— Elle trimbale des jeunes... plus fraîches qu'elle... ça attire et elle retient... quand elle peut... c'est un débouché pour les étrangères ou

les tarées... ainsi, pour le moment, elle remorque une Espagnole qu'est magnifique... madame de Vespetro...

— Oui... des yeux longs comme ça !... j' l'ai vue hier dans l'escalier d' l'Opéra... Bigre ! si elle en promène beaucoup d' cette venue-là, elle doit faire des affaires d'or...

— Moi, j'ai entendu dire que c'est pas pour les autres, tout ça !...

— Oh !...

— Parfaitement !... on dit qu'...

UN VALET DE PIED, *vivement à voix basse.* — Méfiance, la v'là !...

Il enveloppe madame de Vyelgarde dans sa fourrure avec des gestes onctueux, puis revient introduire :

LA VICOMTESSE D'OUBLY, ravissante, toute jeune, petit costume de laine sombre très simple.

AU SALON :

MADAME. — Ah ! te voilà enfin !... je croyais que tu ne viendrais plus !... tu es gelée... d'où

viens-tu ?... je parie que tu viens de visiter tes pauvres ?... au diable... dans des quartiers impossibles ?...

LE CHŒUR. — Le fait est qu'en allant aux courses de Vincennes... un jour que j'étais perdu dans une sale rue du faubourg Saint-Antoine, j'ai aperçu madame d'Oubly qui caressait d'horribles marmots déguenillés, auxquels elle distribuait d'énormes paquets... des tas de choses...

— Vous vous ferez assassiner...

— Je ne vous demande pas des nouvelles de votre mari... nous avons dîné hier ensemble...

— Comment, Oubly a consenti à dîner hors de chez lui sans madame d'Oubly... Voilà un événement !...

— Avez-vous remarqué que les bons ménages redeviennent à la mode ?...

— Il est certain que si j'étais Oubly, cette mode me plairait infiniment...

— Savez-vous, petite madame, que vous êtes, avec vos toilettes toutes simplettes, la femme la plus coquette qu'on puisse rencontrer ?... Oui,

ne faites pas vos grands yeux étonnés... cette façon de dire : « Pour briller, je n'ai pas besoin de parure... »

— Il est certain que tout le monde ne peut pas s'habiller comme vous...

DANS L'ANTICHAMBRE :

— Elle est adorable cette femme-là!...

— Oui ! elle est assez hurph !...

— Faut ça, pour réussir dans sa partie...

— Sa partie?...

— Oui... les séances de la rue X...

— Ah bah !... elle en est ?...

— Pas élève régulière... mais intermittente seulement...

— Tiens!...

— Oui ! parce que c'est pas par goût !... quand elle a une robe à payer, elle s'adresse à la supérieure et la somme est vite trouvée...

— C'est épatant, ces femmes du monde!..

— Et moi qui ai toujours rêvé d'm'en offrir une?... c'est-y bien cher ?... j'aboulerais bien une demi-année d'gages...

— T'es bête!... tu veux payer une femme du monde quand tu peux en avoir une qui t'payera...

— Moi?...

— Toi, nous... tous ceux qui sont pas des singes, enfin!... t'as qu'à lire les petites annonces du *Figaro*... quand tu verras : « On demande valets de pied bien tournés, pouvant supporter service fatigant; se présenter à telle heure... » t'as qu'à marcher... t'es sûr qu' tu réaliseras ton rêve...

— La petite d'Oubly m'irait diablement... mais t'es sûr, là, vrai, qu'elle va rue X...

— Pisqu'on te l'dit!... c'est même pour ça qu'elle est toujours mise si simplement... pour pas qu'ça tire l'attention... et puis elle fait attendre sa voiture dans des quartiers impossibles pour dépister...

Entrent LA COMTESSE DE JOYEUSE, mince, élégante, beauté de madone italienne.

Son frère, M. DE NIVO. Joli garçon, ressemblant beaucoup à sa sœur.

AU SALON :

MADAME. — Chère amie, nous parlions de vous... *(A M. de Nivo.)* Bonjour !... c'est très gentil d'avoir accompagné Suzanne...

LE CHŒUR :

— Il a de la chance d'avoir une sœur qui le voiture...

— Et qui le loge...

— Ah ! si j'avais une sœur comme ça, moi !... j'importunerais le ciel par mes continuelles actions de grâces...

— Allez-vous ce soir chez madame de Krak ?...

— Non ?... parce que Jacques ne veut pas m'y conduire ?...

— Comment, vous ne voulez pas accompagner votre sœur... et son mari n'étant pas là, elle sera privée de ce bal...

— Voilà un frère égoïste !...

— Vous avez horreur du monde... ce n'est pas un prétexte, ça !... moi aussi, j'ai horreur du monde, et ça ne m'empêche pas d'y conduire ma fille...

— Je ne vous sais que plus de gré d'avoir accompagné Suzanne...

DANS L'ANTICHAMBRE:

— Pour des gens qu'ont du toupet, y en ont, ceux-là !...

— Quoi, du toupet ?...

— Mais vous n'savez donc rien ?... c'est madame de Joyeuse et monsieur d'Nivo...

— Son frère?...

— Qui est en même temps son bon ami... on rigole en famille... comme dans la Bible...

— Allons donc !...

— Ah ! c'est comme j'vous l'dis !... je l'sais bien... j'ai habité la même maison quand j'étais chez ces panés de Racorny !... V'là core une boîte que je r'tiendrai... pas à manger, rien à chiper... et qués têtes à servir !... jamais j'ai vu d'pareilles binettes à la désastre...

— Mais l' frère et la sœur ?...

— Ben quoi, l' frère et la sœur ?... Y s'aiment bien et pis voilà !... on les reçoit tout

d' même, comme vous voyez?... quand y a pas une histoire comme ça, y en a une autre... ainsi, chez ceux que j' sers...

— Oui... quoi?...

— Ben... y a eu un crime... oui, madame a empoisonné son premier avec celui d'maintenant... à table...

— Comment?...

— Dans un œuf à la coque... il a fait couic, et y n'a pus pipé!...

— Mais c'est horrible!...

— Peuh! Horrible, si on veut...

Les maîtres du valet de pied qui parle sortent du salon. Toute la valetaille se lève respectueusement.

Arrive LE VIEUX DUC DE NEVERS, soixante ans. Très vert encore, grand air.

AU SALON :

MADAME. — Je vous remercie de n'avoir pas oublié mon jour... vos petites-filles vont

m'en vouloir... c'est à cette heure que vous les conduisez au Bois...

LE CHŒUR. — Elles deviennent tous les jours plus jolies, vos petites-filles...

— Gilberte ira dans le monde cet hiver, n'est-ce pas?... elle va avoir dix-huit ans...

— On ne peut jamais se faire à l'idée que vous êtes grand-père...

— Ça vous amuse de les promener, vos petites-filles?...

— Je vous ai vu à cheval hier matin... mais il vous en manquait une...

— Ah!... Catherine est enrhumée?...

— Moi, je vous ai aperçu aux Portraits du siècle... vous aviez les trois...

— Simone est presque aussi grande que ses sœurs, à présent...

DANS L'ANTICHAMBRE :

— Il a été obligé de laisser son sérail à la porte...

— Dame!... quoiqu' la borgeoise d'ici soit

pas une crème d'vertu... il aurait pas l'toupet d'monter ça chez elle, que j'suppose?...

— Comment... ces p'tites-filles que...

— Oui...

— Oh!... mais, y en a une qu'a pas plus d' douze ans!..

— Ben! raison d' plus!... y paraît qu'c'est idéal!... et quand on peut s'payer c'luxe-là...

— Si ça fait pas suer?...

— Et c'est nos mères et nos sœurs qui sont les victimes...

— Mais si...

— Tais-toi, que j'te dis!... ça explique la commune...

— Ça n'vaut pas cher, allez, les borgeois!...

FIN

TABLE

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 22572-10-98. — (Encre Lorilleux)

